DC
33.5
.T6
1837
v.1
SMRE

CHRONIQUES

DES

TUILERIES

ET DU

LUXEMBOURG.

CHRONIQUES

DES

TUILERIES

ET DU

LUXEMBOURG,

PHYSIOLOGIE DES COURS MODERNES,

PAR

G. TOUCHARD-LAFOSSE.

AUTEUR DES RÉVERBÈRES, CHRONIQUES DE NUIT DU VIEUX ET DU NOUVEAU PARIS, DE MARTHE LA LIVONIENNE, ETC.

I.

PARIS.
CHARLES LACHAPELLE, ÉDITEUR,
75, RUE SAINT-JACQUES.

1837.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/chroniquesdestui01touc

I.

LES DEUX CHATEAUX.

—

PRÉCIS PITTORESQUE.

Aux seizième et dix-septième siècles, le mot *palais* était peu usité. Ce mot, emprunté des fastes antiques, fut apporté dans les Gaules par les Romains[1]; la dénomination de *maire*

[1] Voici l'opinion la plus commune sur l'origine du mot palais : l'empereur Auguste s'étant fait bâtir une maison

du palais, qui remonte au delà du règne de Chilpéric, est évidemment d'origine romaine. Mais la féodalité se composa plus tard une langue, en même temps que ces usages, ou plutôt ces convenances qu'elle avait taillées, à grands coups d'épée, dans les mœurs grossières du moyen-âge. On appela *château* toute construction isolée, munie de remparts, crénelée, où les rois et les grands faisaient leur résidence. Lorsque les tours, les ponts-levis, les poternes, les meurtrières, furent interdits aux seigneurs par la politique des monarchies, tout cet appareil féodal continua de se dresser dans la mémoire et dans les affections des classes privilégiées, tout aussi bien que sur leur écusson.

Parfois, cependant, un édifice royal ou seigneurial recevait le nom d'*hôtel;* mais seulement lorsqu'il se trouvait enclavé dans les maisons d'une ville, ou du moins quand il en

le plaisance sur le mont *Palatin*, elle reçut le nom de *Palatium*, nom qui depuis est resté aux maisons des empereurs t des princes.

était environné; et ce voisinage ne se rapporte point aux premiers temps des *Tuileries* et du *Luxembourg*. La ville, qui maintenant semble vouloir étreindre de toutes parts ces châteaux, laissait entre elle et eux, au XVII^e^ siècle encore, ce qu'on pourrait appeler une distance respectueuse..... On eût dit que leurs illustres habitans craignaient de voir leur grandeur flétrie par un souffle plébéien.

Louise de Savoie, mère du preux François I^er^, devait, chaque soir et chaque matin, dans le secret de son oratoire, comprendre parmi les motifs de son *meâ culpâ*, l'exemple un peu léger de morale, qu'elle avait donné à son royal fils. Jamais vertu ne fut moins tigresse que la sienne; Brantôme est loin d'avoir tout dit sur le compte de cette princesse, et la disgrace du connétable de Bourbon, qui faillit jouer un fort mauvais tour à la France, n'est que le plus marquant épisode des galanteries auxquelles cette altesse se livra.

En 1518, Louise de Savoie dépassait la quarantaine d'un lustre au moins; mais le sang qui coulait dans ses veines opposait en-

core un cours ardent aux glaces de l'âge. Toutefois l'ex-régente, qui rarement avait rougi d'une défaite, commençait à rougir des provocations qu'elle se voyait forcée de substituer à la molle défense de ses belles années; et l'amour qui devient honteux aime mieux cacher ses faiblesses que de s'en corriger.

Un matin, la mère de François Ier trouva que l'air *était malsain* à l'hôtel des Tournelles, qu'elle habitait avec le roi. La sœur de ce souverain, cette Marguerite des Marguerites, à laquelle nous devons les contes un peu lestes de la reine de Navarre, avait également jugé l'hôtel des Tournelles insalubre, dans le but de s'en éloigner; et, moins incomplète, l'histoire *des Dames galantes* nous révélerait un pourquoi plus vrai que cette prétendue insalubrité.

Or, il arriva que, pendant une belle soirée d'été, Louise, se promenant en litière sur la rive droite de la Seine, en regard du Pré-aux-Clercs, fut charmée du riant aspect d'un *grand logis* entre cour et jardin, situé au lieu appelé *la Sablonnière*, et plus communément *les Tuile-*

ries Saint-Honoré. Cette habitation parut à la princesse assez isolée, assez éloignée de la ville pour être *saine*. Sur le désir qu'elle manifesta d'y transférer sa cour, François Ier s'empressa d'en faire l'acquisition d'un secrétaire des finances, nommé le sire de Villeroi, qui avait donné la jouissance de cette maison aux aveugles des Quinze-Vingts.... Cette fois encore, le caprice d'une grande dame l'emporta sur une bonne action.

En 1525, le château des Tuileries avait perdu tout son charme aux yeux de Louise : sept années, en s'ajoutant à une vie déjà parvenue à son automne, achèvent d'en effeuiller les fleurs et d'y éteindre les illusions. La princesse, n'ayant plus besoin du mystère, s'ennuya d'une solitude sans plaisirs... Elle quitta son *petit séjour* [1], en le saluant d'un doux souvenir, peut-être d'un soupir.

Catherine de Médicis, indépendamment de l'active et malfaisante ambition qui fut le prin-

[1] Nom donné au XVIe siècle à ces maisons de plaisance, qu'on a nommées depuis *petites-maisons*.

cipal trait de son caractère, obéissait à des passions puissantes; il ne lui sembla pas convenable que les échos du Louvre portassent aux oreilles de Charles IX, son fils, le murmure de ses transports.... Dans l'hiver de l'an 1664, cette reine florentine acheta le château des Tuileries; et, dès que le printemps fut revenu, elle fit jeter les fondemens d'un nouvel édifice, dont les célèbres architectes Jean Bullan et Philibert Delorme avaient tracé les dessins.

Alors, cette brillante époque, qu'on a nommée la Renaissance, nous avait déjà prodigué ses richesses un peu trop coquettes pour être assez nobles; le Louvre, Chambord et Fontainebleau étalaient au soleil des ornemens dont quelques uns dégénèrent jusqu'au papillotage de l'enjolivure. Catherine eût assez volontiers sacrifié à cette erreur de l'art; mais on la ramena sans peine au goût des masses imposantes, qui seules, en effet, conviennent à une demeure royale. On éleva d'abord le grand pavillon formant le centre de l'édifice, mais non pas tel que nous le voyons aujourd'hui : il était primitivement couronné par

un vaste dôme circulaire, et des tourelles figuraient aux quatre angles de ce pavillon. Plus tard, le dôme devint de forme quadrangulaire, et les tourelles disparurent. Dans le même temps, furent élevés les deux corps de bâtimens partant de la construction centrale, et les pavillons qui les terminent. Telles étaient, à la fin du XVI^e^ siècle, les parties constitutives du château des Tuileries. Le surplus appartient à des époques postérieures.

Mais dès lors les Tuileries furent une habitation royale : Catherine de Médicis s'y établit vers l'an 1566, et sa cour fut entièrement distincte de celle du sombre Charles IX. Nous n'écrivons pas l'histoire de cette reine tout à la fois cruelle, superstitieuse, perfide et galante : on sait que, lorsqu'elle ne s'abandonnait pas à ses fureurs sacrées avec les Guises, elle écoutait, comme autant d'oracles, ses astrologues, ses devins, et jusqu'à l'humble pâtre qui s'était déclaré sorcier pour abuser les crédulités villageoises. Quant au mystère de sa couche, il est aisé de le pénétrer, lorsqu'on se rappelle que, dans des fêtes données à ses fils

et aux jeunes seigneurs du temps, elle faisait servir à table cette jeunesse masculine par ses filles d'honneur, les cheveux épars, couronnées de fleurs, et plus qu'à demi-nues. De semblables idées ne peuvent émaner que d'une imagination lascive.

Catherine de Médicis n'habita pas les Tuileries plus de six à sept ans : un astrologue lui ayant prédit qu'elle mourrait auprès de Saint-Germain, elle quitta soudain ce château, qui se trouvait sur la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, et fit bâtir à grands frais l'hôtel de Soissons, qui devint sa résidence. On la vit fuir soigneusement toutes les églises dont saint Germain était le patron; elle ordonna d'effacer la fête de saint Germain de ses calendriers, et cessa d'aller à Saint-Germain-en-Laye. Voici maintenant un jeu bizarre de cette cause occulte qu'on nomme la destinée : Catherine, après avoir habité l'hôtel de Soissons treize à quatorze années, sentit sa fin approcher. Elle fit appeler un ecclésiastique pour recevoir sa confession et l'administrer : c'était Laurent *de Saint-Germain*, évêque de Nazareth.

Lorsque la veuve de Henri II eut quitté le château des Tuileries, il ne fut plus habité d'une manière suivie : les rois venaient seulement y prendre quelquefois leurs *ébastemens;* Henri III et ses mignons faisaient de cette royale solitude le théâtre de leurs hideuses débauches : si nos chroniques remontaient jusque-là, nous aurions à nous abstenir de détails qui ne peuvent être écrits dans aucune langue. C'est du château des Tuileries que le même Henri III, poursuivi par le duc de Guise, partit en 1588 pour quitter Paris, où ce monarque ne devait jamais rentrer. « Le roi, dit » Letoile, ayant, sur les cinq heures du soir, » reçu avis par un de ses bons serviteurs, qui, » déguisé, se coula dans le Louvre, qu'il eût » à sortir au plus vite, sinon qu'il était perdu, » il sortit du Louvre à pied, tenant une ba- » guette à la main, suivant sa coutume, » comme s'allant promener aux Tuileries. Il » n'était pas encore hors de la porte, lorsqu'un » bourgeois l'avertit en diligence de sortir, » parce que le duc de Guise, avec douze cents » hommes, l'allait prendre. Étant arrivé aux

» Tuileries où était son écurie, il monta à » cheval avec ceux de sa suite qui eurent » moyen d'y monter. Dubalde le botta; et lui » mettant son éperon à l'envers : *c'est tout un*, » lui dit ce prince, *je ne vais pas voir ma* » *maîtresse*... Étant à cheval, il se tourna vers » la ville et jura de n'y rentrer que par la » brèche. »

Cayet, dans sa *Chronologie novenaire*, ajoute : « Aucuns de ceux qui suivirent le roi étaient » bien étonnés; car tel conseiller d'État l'était » allé trouver au Louvre avec sa robe longue » qui, sans bottes, montait pour le suivre, sur » le premier cheval de l'écurie; et lorsque ce » prince sortit par la *Porte-Neuve*, quarante ar- » quebusiers, qu'on avait mis à la porte de » Nesle, tirèrent vivement sur lui et sur ceux » de sa suite. » Plusieurs de nos rois des temps modernes durent quitter Paris assez précipitamment; mais on leur fit une conduite plus courtoise : ce fut, par exemple, une véritable garde d'honneur que commanda le général Excelmans, lorsqu'il escorta Louis XVIII jusqu'à la frontière.

Tant que durèrent les troubles de la Ligue, l'ortie poussa sur le seuil du château des Tuileries; l'hirondelle maçonna son nid à l'angle des croisées; et, quand la nuit était venue, on voyait à peine à la face de cet édifice, brillamment illuminé jadis, glisser la lumière mobile de quelque gardien solitaire. Henri IV, sans habiter cette demeure royale, lui rendit la vie et le mouvement par les fêtes qu'il y donna; et souvent il y tint ce *grand jeu,* dont Bassompierre parle comme de la meilleure partie de son revenu.

Les grands hommes n'ont guère que de grandes inspirations, au moins dans tout ce qui tient à leur gloire : Henri IV conçut le projet de lier le Louvre aux Tuileries par la longue galerie qui réunit en effet ces deux palais. Ce fut aussi ce monarque qui ordonna d'ajouter quatre nouveaux corps de logis au château des Tuileries, savoir : deux ailes partant des pavillons auxquels se terminaient les constructions de Philibert Delorme, et les deux pavillons qu'on a nommés depuis pavillon de Flore et pavillon de Marsan.

Henri IV eut peut-être l'intention d'habiter ce château ; il avait coutume de dire : « J'aime à voir Paris au bout de mes jardins. » Ce prince fit à peu près terminer la grande galerie ; mais à peine vit-il commencer les constructions additionnelles des Tuileries, tant le crime se montra pressé d'éteindre une si belle vie.

Il n'est pas facile de préciser l'époque à laquelle Marie de Médicis se retira aux Tuileries : il paraît probable que ce fut dans le temps que l'on bâtissait pour elle le palais du Luxembourg ; temps où le subtil évêque de Luçon s'efforçait de mériter, auprès de cette veuve d'un grand roi, la barrette de cardinal, qu'il obtint enfin par son entremise.

Les longues et intimes conférences qui avaient lieu entre sa majesté et le futur maître de la France se tenaient dans un oratoire situé au rez de chaussée, et dont l'impératrice Joséphine, près de deux siècles plus tard, fit un arrière cabinet de toilette, par suite des vicissitudes que les localités ont à subir, ainsi que les hommes... Au dix-septième siècle, des parfums sacrés fumèrent peut-être en ce lieu ; au dix-

neuvième, s'y répandirent les émanations des essences destinées aux plus mondaines ablutions.

Louis XIII, dont le règne fut une longue enfance, continua mollement les travaux des Tuileries, et sa veuve fut trop occupée à posséder, puis à défendre son Mazarin pour avoir des loisirs à consacrer aux beaux-arts. Ce ne fut que sous le règne suivant que l'on travailla à finir cet édifice. Ce serait bien à tort que des critiques mal avisés refuseraient à Louis XIV une solide grandeur ; car il se donna beaucoup de mouvement pour la *cimenter :* Versailles, Trianon, les Tuileries, Marly, le Louvre, Petit-Bourg et tant d'autres fastes de pierre, parleront haut à la postérité : les rois bâtisseurs savent bien ce qu'ils font...

Mademoiselle de Montpensier, surnommée la grande Mademoiselle, habita, jeune encore, le château des Tuileries, et s'ajouta au nombre des princesses qui s'y étaient isolées. C'est dans ce palais que la fameuse Christine de Suède, en voyant son altesse entourée de pages presque

adolescens, lui dit brusquement : « *Vous les prenez trop jeunes.* »

Le château des Tuileries n'avait encore été qu'un séjour de plaisir, de galanterie, de hideuse débauche, d'intrigues, de noires conjurations : Louise de Savoie, Catherine de Médicis, ses filles d'honneur bacchantes, Marguerite de Valois souvent, Gabrielle d'Estrées quelquefois, s'y étaient montrées prodigues de leurs charmes; là le duc d'Anjou, depuis Henri III, s'était épris d'une violente passion pour la jeune princesse de Clèves, en s'essuyant le visage, par mégarde, avec une chemise qu'elle venait de quitter.... Après le mariage de Louis XIV, la comtesse de Soissons, qui logeait aux Tuileries, s'efforça de surpasser en exploits galans toutes les beautés que nous venons de citer. Les annales secrètes ont dit tout ce que cette héroïne déploya d'énergie pour se composer un bonheur des amours simultanées du grand roi, du marquis de Vardes, du beau Cavois, et du spirituel Lauzun. Nos fastes modernes n'ont rien à citer d'aussi merveilleux; car l'incomparable princesse Bor***, dont quelques bou-

doirs des Tuileries pourraient redire les tendresses, si ces témoins-là parlaient, ne s'éleva qu'au trio de soupirans, par la triple perfidie qui abusa les généraux Mor***, Beur***** et Ma*****.

Aux Tuileries et dans les appartemens de madame de Soissons, alors surintendante de la reine Marie-Thérèse, fut inauguré le Médianoche, orgie nocturne composée de tous les genres d'excès. Le Nôtre n'avait pas encore promené son savant compas sur notre moderne Céramique[1] : des charmilles vulgaires ou de simples vergers y étendaient leurs ombrages sur des parterres semés au hasard; et les filles du printemps s'épanouissaient en ce lieu sans que leur tige fût attachée au joug de l'art... La nuit, lorsque l'atmosphère intérieure était saturée des ardentes émanations d'une débauche illustre, les convives du Médianoche s'échappaient à travers les jardins, soudainement inondés de lumière, et le vice, rafraîchi, retrou-

[1] Le jardin actuel fut commencé en 1665. Il y avait à Athènes un jardin public appelé la Tuilerie, Κεραμεικὸς ou Céramique.

vait quelque vigueur encore sous les massifs de verdure.

Quand le plaisir eut cessé de s'ébattre aux Tuileries, les arts y reparurent : en 1664, l'architecte Leveau fut chargé de terminer les quatre parties d'édifice qui devaient porter la façade du château de 86 à 168 toises. Bientôt on vit, au fronton des pavillons, le ciseau courtisan créer des emblèmes qui promettaient un mensonge à la postérité.

Louis XIV, sous la figure du soleil fécondant la terre et répandant la lumière sur le globe, fait lever les épaules à toute personne sage qui a lu l'histoire du règne calamiteux de ce prince... Trois générations de soldats et mille tonnes d'or englouties; une proscription religieuse qui, après avoir promené la flamme et le fer sur le royaume, tarit les plus belles sources de notre industrie; l'éteignoir du fanatisme posé sur ces lumières, que Louis XIV réfléchit, mais qu'il n'alluma pas; puis un ignoble bilan trouvé sur la tombe de ce monarque : voilà, crédules admirateurs du grand roi, voilà le résumé de cette période que vous appelez son règne glo-

rieux. Jugez maintenant si les emblèmes sculptés des Tuileries sont sincères... L'homme qui prit orgueilleusement pour devise : *nec pluribus impar*, ne fut comparable au premier des astres que par sa puissance dévorante : il brûla, mais il ne féconda point.

Tel que nous le voyons aujourd'hui, le château des Tuileries, avec le désaccord de ses parties constitutives, qui ne sont régulières que dans les grandes masses, ne sera jamais cité comme un bel édifice; mais on ne peut disconvenir que ce ne soit un des monumens les plus majestueux de l'Europe. Nos lecteurs n'attendent pas de nous une description architecturale : elle n'appartient ni au cadre ni au caractère de cet ouvrage.

Au moment même où Louis XIV faisait achever le château des Tuileries, il cessait d'être habité; l'établissement de la cour à Versailles ne laissa à cette longue page de pierre que le renom d'une merveille inutile. L'intérieur fut négligé d'abord; puis on enleva, pièce à pièce, le mobilier; et, vers la fin de ce règne, les appartemens de cette maison royale n'étaient

plus que de vastes galetas. L'araignée y tissait de toutes parts sa trame déliée; les rats en rongeaient les tapisseries, et la bise sifflait à travers les vitres cassées, qu'on ne remplaçait plus.

Lorsque Louis XV, durant sa minorité, vint habiter les Tuileries; il fallut restaurer entièrement la partie du château où l'on établit le jeune roi, et l'on eut beaucoup à faire. C'est là que ce monarque enfant reçut Pierre-le-Grand, en l'année 1717. Le tsar se montra peu touché de l'honneur d'embrasser un potentat de 7 ans, qui n'était pas toujours exactement mouché. La plus vive impression que le vainqueur de Charles XII éprouva dans sa première visite aux Tuileries, ce fut le plaisir de voir jouer le pont tournant que l'on terminait alors. On est heureux d'ignorer de quelle croisée du château le maréchal de Villeroy, en montrant au petit roi la foule assemblée dans les jardins, lui disait avec une stupide servilité : « Vous voyez bien, mon maître, tout » ce peuple? Hé bien, il vous appartient... » c'est votre bien... » Qu'il eût été à désirer que Louis XV, usant de son droit de propriété,

se fût pris à souffleter celui qui lui débitait d'aussi plates billevesées.

Quand le roi fut parvenu à sa majorité dont il fit, comme chacun sait, l'usage le plus noble et surtout le plus moral, il transporta sa cour à Versailles, et les Tuileries furent abandonnées de nouveau, mais pas aussi complètement que sous le règne précédent. Si les personnes royales n'habitèrent pas ce palais tant que dura le règne du *bien-aimé de l'almanach*, on y logea, par son ordre, plus souvent par celui de ses favorites, certains privilégiés de la cour, ou certaines odalisques, pensionnées après un séjour plus au moins long au harem du Parc-aux-Cerfs.

Dans les premiers temps de la faveur du poète Bernis, il jouit d'un logement aux Tuileries : protégé par madame de Pompadour, il ne pouvait manquer d'obtenir aisément cette faveur du surintendant des bâtimens de la couronne, ce *Poisson* emmarquisé que Louis XV trouvait trop petit pour être mis *au bleu*, quoiqu'il fût le frère de la favorite. Mais ce que celle-ci ignorait sans doute, c'est que le ri-

meur tonsuré, que Voltaire surnomma *Babet la Bouquetière*, recevait aux Tuileries, en dépit des droits de sa protectrice, une altesse bien connue dont les bonnes graces expansives commencèrent à son peintre et finirent au fils d'un marchand de drap, en passant par les Soubise, les Polignac, les Richelieu, les Lowendal, les Melfort et beaucoup d'autres. Ah! c'était le bon temps que celui où les princesses, matineuses comme des modistes, se glissaient dans le corridor noir des Tuileries, pour visiter un petit collet... Il serait assez drôle que quelque vieux, mais bien vieux concierge du palais, se rappelât encore cette incursion matinale.

Sur la fin du règne de Louis XV et sous le règne suivant, Marie-Antoinette avait un appartement dans le pavillon de Flore : elle s'y arrêtait ordinairement quelques instans, lorsqu'elle venait à l'Opéra ; et, dans le temps des bals masqués de ce théâtre, que sa majesté se plaisait à suivre, c'était aux Tuileries qu'elle se déguisait... Nous ne voyons pas pourquoi mesdames Campan et d'Adhemar ont tû ces stations auxquelles nous sommes loin d'attacher

une idée critique. Le silence de ces deux mémorialistes, en présence d'une génération qui se souvient, autorise plus de soupçons que n'en peut faire naître notre inoffensive mention.

La grave histoire a retracé avec ses plus sombres couleurs les fastes du château des Tuileries, pendant le séjour de deux ans qu'y firent Louis XVI et sa famille : les portes secrètes tournant avec mystère, dans la nuit du 20 juin 1791, pour livrer l'espace à deux têtes sur lesquelles la couronne se brisait; le retentissement lugubre du 20 juin 1792; les meurtrissures que le canon du 10 août imprima au front de ce palais, où le pouvoir délégué subissait la terrible réaction de la puissance de fait; en un mot, toutes les grandes péripéties dont le château des Tuileries fut alors le théâtre, y compris le coup d'État qui s'accomplit, le 18 fructidor, par l'épée d'Augereau, n'appartiennent point à la tâche du chroniqueur : son crayon léger s'émousserait à brunir ces âpres tableaux.

Nous voici au commencement de l'année 1800. Bonaparte, premier consul de la république, ne trouve plus le petit Luxembourg assez

vaste pour contenir sa grandeur, prodigieusement expansible : ses pensées sont à la gêne dans le cabinet où Richelieu médita l'asservissement de la France; c'est l'Europe, c'est le monde, peut-être, que Bonaparte songe à soumettre. Il a décidé qu'il doit habiter le château des Tuileries; il ne faut rien moins que le palais de nos rois au premier magistrat de la république... Mais si la souveraine puissance, la puissance avec sceptre et diadème, est dans les projets du dictateur de brumaire... les démonstrations populaires sont, pour quelques années encore, dans sa politique.

D'abord ce ne sera pas le château royal des Tuileries qu'occupera le premier consul, mais bien le *palais du gouvernement*. Ensuite, le second consul, ce Cambacérès aux volontés si bénévoles, si malléables, pourvu qu'on n'attente ni à l'ordonnance ni à l'heure de son dîner; Cambacérès doit occuper le pavillon de Flore... Et puis, vous allez voir comme toutes les dispositions faites par l'architecte Lecomte sont conservatrices des droits de la liberté. Bonaparte a dit, il est vrai, en parlant des fais-

ceaux et des bonnets rouges peints sur les lambris des Tuileries : « Faites-moi disparaître » tout cela : je ne veux pas de pareilles salo- » peries. » Il a dit, par extension de la même idée, qu'il fallait *nettoyer* le château; enfin, dans cet intérieur naguère consacré au culte des divinités populaires, on a badigeonné partout la liberté, l'égalité, la fraternité ou la mort. Mais un superbe buste de Junius Brutus a été placé dans une galerie, parce que Junius, républicain de marbre, ne se révolta contre aucune tyrannie. De plus, le mot république a été écrit récemment, en très-gros caractères, à l'extérieur de l'édifice, et rien n'atténue le despotisme de fait, comme le nom d'une république dans la bouche ou sur l'enseigne d'un despote. Cependant, lorsque le premier consul entra dans la cour des Tuileries, ceux qui l'accompagnaient remarquèrent que son sourcil, déjà passablement olympien, se fronçait terriblement. Chacun jeta un coup d'œil investigateur autour de soi, et l'on vit, sur la porte d'un corps-de-garde placé à droite de la grille, cette sentence absolue : *Le 10 août 1792, la royauté a été abolie en*

France ; elle ne se relèvera jamais... Le citoyen Lecomte avait oublié de faire badigeonner cela, et le sourcillement du premier consul s'adressait à lui.

Bonaparte occupa le premier étage de la partie méridionale du château ; Joséphine habita le rez de chaussée au dessous. Le premier fonctionnaire de la république travaillait dans le cabinet de Louis XVI ; mais il ne reposait pas dans sa chambre à coucher, bien qu'on y eût placé un lit de parade, qui ne ressemblait pas mal à une couche souveraine..... Les allures de la chronique nous permettent de dire que, durant le consulat et les premières années de l'empire, Napoléon couchait bourgeoisement avec sa femme, s'efforçant de faire surgir d'une si belle créature un héritier que tout son zèle, aidé des boues ardentes de Baréges, ne put obtenir de Joséphine.

Il y avait dans le cabinet du premier consul un escalier dérobé, aboutissant à l'ancien oratoire, devenu garde-robe, dont nous avons parlé plus haut : c'était par là que Bonaparte descendait chaque soir chez Joséphine, et le

rideau du mystère retombait sur ce couple bientôt impérial.

Hortense, la séduisante Hortense, avait un petit appartement au rez de chaussée, près de celui de sa mère. On se sent doucement ému en voyant ce lieu où commença à s'épanouir cette beauté déjà si fêtée et si digne de l'être... Là, peut-être, murmurèrent les premiers soupirs de cette adorable sylphide, qu'on avait tant aimée, en la voyant voltiger dans les bals, qu'on devait lui avoir appris à aimer. Mais si, dans le secret de sa couche virginale, elle appelait un cœur qui répondît à son cœur, ce n'était pas celui d'un oncle, bien que cet oncle fût aussi jeune qu'elle. Hortense voulait que sa jolie tête, rapprochée, par le baiser, de celle d'un époux, fût ombragée des lauriers dont il serait couronné... Les traits empreints d'une mélancolie douce et méditative, le regard languissant d'une pensée rêveuse, n'excitaient aucune sympathie dans cette ame vive... L'hôte de ses songes était quelque guerrier au front bruni par le soleil des camps, au regard étincelant de valeur et d'amour de la

gloire... Hortense aimait Duroc... elle épousa Louis Bonaparte et.... Parlons du Luxembourg.

Sur le terrain qu'occupe aujourd'hui le palais de cette vénérable pairie, qu'un écrivain peu courtois a nommée le *tiers-goutteux* de notre puissance législative, on voyait, au commencement du XVII^e^ siècle, un vieux hôtel tombant en ruines, et que n'habitait plus le *duc d'Épinay-Luxembourg*, parce qu'il s'était établi des gouttières dans tous les appartemens. Lorsque la bise soufflait fort, on voyait voltiger à l'entour des ardoises enlevées du toit de cet édifice; et le propriétaire s'inquiétait peu de les faire remettre, préférant perdre au lansquenet, dans les galeries du Louvre, les pistoles qu'il eût pu dépenser à la réparation de son château. Les jardins n'étaient pas mieux entretenus que le logis : le verger n'offrait, au printemps, que des arbres jaunes et rabougris; tandis que la terre, privée de toute culture, profitait de ce délaissement absolu pour produire un fourrage abondant. Le concierge du château, présumant, en bon logicien, que Dieu faisait pousser du foin dans le jardin de son

maître afin que les bestiaux en profitassent, livrait tout simplement l'entrée de cet enclos aux vaches du voisinage. Or, en l'année 1612, la veuve du grand Henri, Florentine puissante de complexion, ambitieuse de plaisir comme de pouvoir, et fort habile à conserver les charmes de sa jeunesse, eut, après Louise de Savoie et Catherine de Médicis, une impérieuse velléité d'isolement.... Sa faveur intime alternait alors, disaient les méchantes langues, entre ce Concini auquel les bonnes graces de sa souveraine devaient coûter si cher, et cette Galigaï qui devait les payer plus cher encore. On avait beaucoup jasé des communications politiques que la régente s'était ménagées précédemment avec son favori, au moyen *du pont des Soupirs* jeté sur le fossé du Louvre, et qui, par un singulier enchaînement d'urgences gouvernementales, ne servait guère que la nuit. Sans doute sa majesté voulut mettre un terme à ces mauvais propos, en s'éloignant d'un foyer d'attention aussi lumineux que le Louvre ou les Tuileries; et, comme le maréchal d'Ancre habitait ou devait habiter un hôtel

situé sur l'emplacement actuel de la rue de Tournon, Marie de Médicis avait l'espoir d'entretenir plus librement ce favori à quelque distance de la cour.

La reine douairière acheta donc, moyennant 90,000 livres, l'hôtel d'Épinay-Luxembourg; elle y joignit plusieurs autres pièces de terre que lui vendirent divers particuliers. Les bons Chartreux eux-mêmes, ces ingénieux successeurs des diables du château de Vauvert, cédèrent à la régente un coin de leur jardin, et l'on pense bien que, munis des bonnes traditions de leurs devanciers, ils ne perdirent pas au marché.

Toutes ces acquisitions étant faites en 1615, Marie de Médicis appela le célèbre architecte Jacques Desbrosses, et lui ordonna de tracer les plans d'un noble et vaste château, sur le modèle du palais Pitti, qu'elle avait admiré jadis à Florence, sa patrie. La reine, ainsi que tous les Italiens élevés dans ce berceau des beaux-arts et du goût, était habile appréciatrice de toutes leurs délicatesses : elle communiqua d'excellentes idées aux artistes qu'elle

employait; et ce ne fut pas elle, assurément, qui leur conseilla ces refends, ces bossanges multipliés, qui s'égarent jusque sur les pilastres et les colonnes du Luxembourg, et dont l'abus donne à l'ensemble de cet édifice, d'ailleurs si régulier, une physionomie qu'on a cru rendre mâle, lorsqu'elle ne pouvait être que pesante...

Hélas! de quel dégoût cette princesse ne se fût-elle pas sentie pénétrée, s'il lui eût été permis de prévoir qu'un jour, d'énormes monceaux de gravas s'accoleraient, en forme de bâtisse, aux belles constructions de Desbrosses, pour recevoir une troupe de *jugeurs* dont les sentences seraient aussi étrangères à la légalité, que la maçonnerie destinée à les abriter serait contraire aux principes d'une belle architecture.

Tandis qu'on élevait le Luxembourg, la pioche et la pelle remuaient profondément le sol contigu, pour tracer des parterres, aligner des plantations, creuser des bassins; en un mot, pour ajouter à la nouvelle demeure royale des jardins dignes de ce fastueux édifice. Mais, au commencement du XVII^e^ siècle, on s'en-

tendait mal à marier la nature et l'art ; ou celui-ci, par des mutilations sacriléges, la dépouillait de sa parure, pour l'assujettir à ses inspirations encore monotones ; ou c'était elle qui, dans ses allures trop libres, étouffait l'art, en multipliant au hasard les jets d'une végétation désordonnée.

Ces travaux d'imparfaite horticulture firent souvent jaillir, sous l'instrument du manœuvre, des gages d'une civilisation parvenue jadis à son apogée, éteinte ensuite, et que les temps n'avaient encore ranimée qu'en partie... Sur cette terre, dont on déchirait le sein pour y implanter les ornemens futurs de sa superficie, la grandeur romaine pesa plus de quatre cents ans de tout le poids de sa puissance...

Près de là, l'on retrouve le palais des Thermes. Sous ses arceaux, amaigris et mutilés, dont les siècles ont dévoré la parure, reposa plus d'une fois le sceptre du monde... Voyez-vous, à l'horizon, ce reste d'aqueduc qui semble comme suspendu dans les airs ? eh bien ! il amenait les eaux dans cette demeure des Césars. Arcueil eut l'heureux privilége de faire couler vers la

jeune Lutèce l'onde qui caressait, chaque jour, les charmes de quelque noble dame romaine, d'une impératrice peut-être. Et ces parcelles d'antiquité, que nous voyions tout à l'heure jaillir sous la pioche du terrassier, elles vous disent que, sur ce terrain que foulera bientôt le pied léger d'un essaim de jolies promeneuses, retentit autrefois le pas cadencé des légions romaines. Car tout ce que l'on découvre ici rappelle la vie militaire : voici des boucles, des boutons, des ornemens de ceinturons et de harnais, des fragmens d'épées; voilà des ustensiles propres à la cuisine, vases de toutes formes, entiers ou brisés, plats, cuillères, fourchettes, débris de couteaux.....

Le beau sexe aussi vint mêler en ces lieux ses enivrantes séductions au bruit des armes : l'amour, alors comme aujourd'hui, était l'hôte des camps. Voyez ces ornemens : ils n'appartiennent qu'à la parure des femmes; et puis voici le miroir dont la rouille n'a pu détruire la forme en éteignant ses reflets; voici des aiguilles d'ivoire et de bronze, des bracelets, des anneaux, des dés à coudre.

Puis, à ces figurines d'Apollon, de Mercure, de Cybèle; à ces instrumens destinés aux sacrifices, nous reconnaissons les traces de la piété romaine... tandis que la Terre ouvre sa biographie d'or, d'argent, de bronze, qui reproduit, pour la première fois peut-être, après tant de siècles, les traits de César, d'Auguste, de Julien, de Constantin, d'Honorius. Enfin, ce sont là les restes d'un prétoire : ces fragmens de mosaïque doivent avoir appartenu à l'une de ces estrades du haut desquelles les chefs militaires intimaient leurs ordres, faisaient entendre leurs allocutions, et, dans les circonstances solennelles, infligeaient leurs châtimens.

Tant d'activité, tant de dépenses ne devaient procurer à Marie de Médicis que des jouissances lointaines et qui seraient passagères. Avant que le château du Luxembourg fût terminé, cette souveraine vit tomber Concini, son favori, massacré sous ses yeux; et, des croisées du Louvre, elle put voir la lueur sinistre s'élevant du bûcher de l'infortunée maréchale d'Ancre... Le sang de ces époux, coupables

seulement d'une ambition démesurée, tacha pour jamais la mémoire de Louis XIII... Le jeune duc de Luynes, dont tout le mérite consistait à savoir élever les oiseaux et retenir le nom des chiens de la meute royale, devint l'arbitre des destinées du royaume : le pouvoir de la régente fut méconnu ; elle-même, frappée d'exil par un monarque de 17 ans, recourut à la force des armes pour ressaisir des droits qui ne lui appartenaient plus légalement : le sang des Français coula.... car c'est toujours du sang des peuples que les puissances de la terre alimentent leurs dissentimens.

Battue au pont de Cé, Marie conclut la paix avec son fils : ce dernier eut l'audace de pardonner à sa mère, et sa clémence consacra la nullité future de cette princesse.... Mais ce pouvoir, tombé des mains de la régente, fut ramassé par Richelieu.... Jeune encore, peut-être l'eût-elle partagé ; vieille, le cardinal ne lui en laissa pas ressaisir la moindre parcelle... Ce fut une simple aumône d'affection que ce prêtre sembla lui conserver dans une intimité

expirante et qui ne lui inspira plus que du dégoût.

Cependant, l'origine de la pourpre romaine que portait Richelieu était encore trop récente pour qu'on pût l'oublier : toute la France savait que son éminence devait à Marie l'entrée du conclave à Rome et du conseil à Paris; Richelieu n'osa pas se montrer ouvertement ingrat, tant que l'intérêt de son ambition le dispensa du sacrifice absolu des devoirs qui lui pesaient.

Vers 1626, la reine-mère habita enfin le palais du Luxembourg, terminé depuis plusieurs années. Alors le cardinal, obéissant au reste de *decorum* qu'il croyait devoir encore s'imposer, fit bâtir pour lui l'hôtel du Petit-Luxembourg; et Marie se montra assez peu soucieuse de sa réputation pour souffrir que des communications directes fussent établies, entre les deux intérieurs, à travers une chapelle commune.

Ce serait une grande erreur que de penser qu'en se ménageant des rapports aussi clairement annoncés avec la veuve de Henri IV, Ri-

chelieu se fût proposé d'entretenir quelques pâles reflets de la flamme révélée par Urbain Grandier : révélation que ce malheureux curé avait expiée par mille morts.... Les soupirs du ministre recevaient une autre direction : cette jolie friponne de Comballet, qu'il voulut glisser dans la couche de tous les princes du sang, partageait, en attendant, avec Marion Delorme, les tendresses de son éminence[1].

Arrêtez-vous devant l'hôtel du Petit-Luxembourg, vous découvrirez sur-le-champ qu'il ne fut destiné qu'à une résidence provisoire. Bâti

[1] Un gentilhomme que Richelieu avait chargé de proposer madame de Comballet, sa nièce, au comte de Soissons, reçut la réponse de ce prince sur la joue, ce qui lui sembla peu diplomatique. Plus tard, le cardinal lui-même revint à la charge auprès de son altesse ; et, comme le comte alléguait pour motif de son refus « qu'il ne voulait pas épou-« ser les restes de ce galeux de Comballet, » son éminence s'attacha à prouver que sa nièce était restée vierge. Le principal argument du ministre était concluant, ainsi qu'on va pouvoir en juger :

La dame s'appelait *Marie de Vignerots*, et dans l'anagramme de ces mots, sérieusement exposée par le prélat, on trouvait : *vierge de son mari*... C'est possible, Monseigneur, répondit le comte; mais je vous défie de trouver là : *vierge de son oncle*.

précipitamment, l'édifice porte le caractère de cette précipitation : on voit que l'architecte n'y attacha pas la moindre inspiration de son art; on pourrait croire que Richelieu lui avait dit : Construisez vite et légèrement; cela durera toujours plus que le motif qui me force d'habiter le voisinage du Luxembourg.

La communication ménagée à travers la chapelle était une des précautions suggérées au cardinal par son esprit ombrageux : il voulait pouvoir exercer une surveillance de tous les instans sur la reine-mère, parce qu'il lui semblait prudent d'annihiler en elle les réminiscences, de temps en temps renaissantes, de cette autorité qu'elle n'avait déposée qu'à regret. On sait que ce fut en effet parce qu'il surgit tout à coup de la chapelle mitoyenne, au moment où Louis XIII allait signer sa disgrace, que Richelieu vit tourner à son avantage le résultat de la fameuse journée des Dupes.

Marie de Médicis ne retrouvant plus, dans ses rapports avec le cardinal, même les plus rares témoignages de cette amitié qu'elle avait acceptée comme compensation du pouvoir qui

s'était évanoui sous ses mains, reçut de son caractère italien des inspirations de dépit et de vengeance.... Richelieu broncha; mais il ne tomba pas.... Ce fut elle, la pauvre Marie, qui fut renversée.... renversée du trône de Henri IV.... Puis elle roula, de disgrace en disgrace, de privation en privation, jusqu'à la plus hideuse extrémité.... En 1630, le magnifique palais du Luxembourg; en 1642, un galetas et un grabat dans une auberge de Cologne.

Après la journée des Dupes, la blanche façade du nouveau palais cessa d'être lumineuse le soir; le mouvement d'une cour s'y éteignit: un morne silence le remplaça..... Le grand Luxembourg fut dépouillé d'une partie de son riche mobilier en faveur du petit. Bientôt Richelieu, devenu trop puissant pour continuer d'habiter l'hôtel modeste où son orgueil s'était un moment confiné, l'abandonna pour aller étaler ses magnificences, ses richesses et sa compagnie de gardes dans ce fameux palais Cardinal qu'il avait fait bâtir à grands frais.

Marie de Médicis légua le château du

Luxembourg à Gaston d'Orléans, son second fils, qui ne l'habita point; mais la fille de celui-ci, mademoiselle de Montpensier, en fit sa demeure. C'est là sans doute qu'elle écrivit, ou plutôt qu'elle fit écrire par Segrais, ce passage de ses Mémoires, où l'on trouve une millième preuve de l'ascendant que Mazarin avait pris sur les premiers personnages du royaume, et de l'abandon insolent avec lequel il dilapidait les deniers du peuple : « Mon-
» sieur le cardinal agit d'une manière fort ga-
» lante et fort extraordinaire : il pria à sou-
» per leurs majestés, Monsieur, la reine
» d'Angleterre, la princesse, sa fille, et moi.
» Nous trouvâmes son appartement fort ajusté;
» le souper fut magnifique en poisson. Ce fut
» un dimanche de carême; on dansa après le
» souper. Il mena les deux reines, la prin-
» cesse d'Angleterre et moi dans une galerie
» qui était toute pleine de ce qu'on peut ima-
» giner de pierreries et de bijoux, de meubles,
» d'étoffes, de tout ce qu'il y a de joli qui
» vient de la Chine; de chandeliers de cris-
» tal, de miroirs, de tables et cabinets de

» toutes les manières; de vaisselle d'argent, de
» senteurs, gants, éventails et rubans. Cette ga-
» lerie était aussi remplie que les boutiques de
» la foire, hors qu'il n'y avait rien de rebut;
» tout était choisi avec soin. Il ne nous dit
» point ce qu'il voulait faire de tout cela; tout
» le monde voyait bien qu'il avait quelque
» dessein, et on disait que c'était pour faire
» une loterie qui ne coûterait rien. Je ne pou-
» vais le croire; il y avait pour plus de quatre
» ou cinq cent mille livres de hardes ou de
» nippes. Deux jours après, on sut ce mys-
» tère. On était chez lui; il fit entrer la reine
» dans son cabinet où je l'accompagnai, et
» où l'on tira la loterie. Il n'y avait point de
» billets blancs; il donna tout cela aux per-
» sonnes de la cour. Le gros lot était un dia-
» mant de quatre mille écus, que le sort
» donna à Lasalle, sous-lieutenant des gen-
» darmes du roi..... Je tirai un diamant de
» quatre mille livres... ainsi, chacun eut son
» fait. Cette galante libéralité fit beaucoup de
» bruit à la cour, par tout le royaume et aux
» pays étrangers. Elle était extraordinaire,

» et je pense qu'on n'avait jamais vu une telle » magnificence. »

Voilà ce que dictait la grande Mademoiselle à son secrétaire intime Segrais, dans un de ces jolis cabinets situés au rez de chaussée du Luxembourg, et dont les volets intérieurs sont ornés de si charmantes peintures.... Ce récit retrace bien les mœurs de la cour tout-à-fait sans façon d'Anne d'Autriche. On voit que cette belle Castillane, si fière avec Richelieu, s'était amendée avec Mazarin jusqu'à l'abandon le plus complet : la veuve de Louis XIII visitant le cardinal dans son hôtel, circulant dans ses cabinets, s'asseyant à sa table, nous semble une souveraine de bonne composition.... Elle n'est pas moins accorte, moins facile en matière d'étiquette, la petite-fille de Henri IV, lorsqu'elle accepte une bague de la main d'un ministre.... Il est vrai qu'à l'époque qui nous occupe, l'éminence rancunière n'avait pas encore réduit son altesse à ce célibat prolongé dont elle implora plus tard l'immolation auprès de l'ambitieux Lauzun.

Dieu ! que de soupirs les échos du Luxem-

bourg eurent à redire lorsque Mademoiselle vint à s'apercevoir, après tant d'autres beautés, que ce cadet de Gascogne, tout laid que nous le représente Saint-Simon, était le plus charmant cavalier du monde. La renommée avait bien dit à la fille de Gaston d'Orléans pourquoi Lauzun possédait tant de charmes aux yeux des dames; mais nous ne pouvons pas l'expliquer ici sans tomber dans des descriptions à la Bussy-Rabutin, et nos feuilletonnistes, embaumés de morale pudibonde, comme chacun sait, nous donneraient sur les doigts.

A l'âge qu'avait atteint mademoiselle de Montpensier, l'appréciation sous-entendue des qualités d'un gentilhomme devient impérieuse et avide d'expérience; l'héroïne d'Orléans, n° 2[1], lasse de passer sa vie à manquer des mariages avec les têtes couronnées, commençait à désirer vivement d'obtenir un mari, même sans couronne, sauf à lui en procurer

[1] Voyez dans *les Réverbères*, chroniques de nuit, tome 2, page 79, l'entrée de M^lle^ de Montpensier dans la ville d'Orléans, au temps de la Fronde.

une plus tard.... Mais Louis XIV se montrait intraitable en fait de mésalliance : il trouvait tout simple de promener ses velléités royales depuis la duchesse superbe jusqu'à la gentille jardinière; hors les conclusions matrimoniales, sa majesté n'était pas plus sévère envers les membres de sa famille : jamais il ne lui arriva de trouver mauvais que Mademoiselle se fît apporter des bouillons, de très-grand matin, par les plus jolis de ses pages, plutôt que par les plus jolies de ses femmes. L'harmonie des personnes suffisait au plus grand roi de la terre dans certaines circonstances; mais du moment que le sacrement devait en être, ce prince voulait l'harmonie des noms et des rangs.

Pendant que le formaliste Louis échafaudait difficulté sur difficulté, condition financière sur condition financière, pour retarder le mariage de sa cousine avec Lauzun, l'amour sérénissime fournissait toujours sa carrière, et la température élevée du sang de Henri le vert-galant se prononçait d'une manière inquiétante... Enfin, les soupirs du Luxembourg

changèrent de nature; tout s'arrangea, au moins pour un temps, quoique Louis XIV eût manqué à sa parole royale, comme une *guenipe* du port au blé.

Mais il arriva bien autre chose, vraiment, dans la superbe copie du palais Pitti, lorsque quelques années eurent passé sur l'union clandestine de Mademoiselle et du Gascon aventurier qu'elle s'était donné... Un soir que le petit gendre en détrempe du grand Béarnais avait beaucoup chassé, il rentra au Luxembourg bien fatigué, et moins désireux encore ce soir-là que de coutume d'aviser aux moyens de continuer l'illustre lignée d'Orléans. Précisément Mademoiselle, qui n'avait pas chassé, se trouvait dans une situation d'esprit et de cœur très-opposée à celle du comte... Celui-ci s'en aperçut, frémit, et fouilla le répertoire de ses ruses pour y recueillir quelque chose d'applicable à la circonstance... Ayant trouvé ce qu'il cherchait, il leva la jambe, et dit avec audace : « Louise, aidez-moi à me débarrasser de mes » bottines. » Prononcées d'une voix doucereuse, avec un regard langoureux, avec tous

les signes de ces préalables auxquels les femmes ne se méprennent point, ces paroles eussent vibré de la plus suave harmonie; et, s'aidant de quelque réminiscence de Vénus débottant Adonis au retour de la chasse, Mademoiselle se fût trouvée heureuse, mais très-heureuse, même en tombant sur le derrière pour seconder ce qui lui eût semblé un témoignage d'impatience amoureuse de la part du comte... Les choses, par malheur, ne se passèrent pas ainsi : l'intimation de Lauzun avait été grossière, brutale, telle enfin qu'elle ne pouvait, dans aucun cas, frapper l'oreille d'une petite fille de France... Or, il est des instans où le sentiment de la dignité domine, chez la créature humaine, les plus impérieuses exigences des sens... c'est peut-être le seul avantage qui nous ait été ménagé sur le surplus du règne animal... Nos savans modernes ont bien prétendu que le singe et le jocko avaient aussi leur dignité; mais cela n'est pas suffisamment prouvé, et, jusqu'à nouvel ordre, il faudra conserver cette suprématie unique au bipède raisonnable... ou, si vous voulez, raisonneur.

Mademoiselle, s'élevant au point culminant de sa grandeur sérénissime, ordonna au mal inspiré Lauzun de sortir... Il y avait dans cet ordre quelque chose de si impératif, de si fondé en droit, que le demi-époux, d'ailleurs rassuré par les clauses de certain contrat, quitta la chambre sans répliquer... Mais on pense bien qu'après cette rupture, il ne goûta point le calme sommeil qu'il avait voulu se procurer.

On a parlé d'un pardon que le comte, contrit et repentant, aurait sollicité plus tard au Luxembourg : la tradition le fait se traîner aux genoux de Louise d'Orléans pour obtenir l'absolution de son énorme faute..... Nous croyons ce dernier fait apocryphe : le caractère altier de Lauzun, qui s'était raidi contre la volonté du grand roi, au point de lui manquer de respect, ne se fût point abaissé jusqu'à cette amende-honorable piteuse, envers une princesse surannée, dont il connaissait la faiblesse. Il nous semble beaucoup plus naturel de présumer que la dignité de son altesse finit par s'adoucir, et l'on est tenté de croire qu'elle

était plus pressée de pardonner, que son époux d'être admis aux graces pleinières du pardon.

Les annales du Luxembourg devinrent obscures lorsque, par suite d'une transaction conclue en l'année 1672, ce palais fut la propriété d'Élisabeth d'Orléans, duchesse de Guise et d'Alençon, qui l'habita peu et le négligea beaucoup. Les vingt-deux années durant lesquelles cette princesse vieillissante posséda cet édifice furent l'époque de sa plus grande dégradation; les monumens aussi se ressentent de l'activité des passions ou de leur inertie : actives, elles leur impriment la vie et l'éclat; inertes, elles laissent pousser l'herbe sur le seuil du palais que, plus tard, nettoie et fatigue l'essaim des plaisirs... La duchesse d'Alençon légua le Luxembourg à Louis XIV; depuis lors, il fit partie des domaines de la couronne.

Vers l'année 1717, le régent abandonna à sa fille, la duchesse de Berry, la jouissance du Luxembourg. L'histoire de cette demeure princière au temps d'une châtelaine aussi essentiellement *impressionnable* s'harmonierait mal

avec la chasteté de notre époque : l'on sait quelle sincérité, quelle candeur nous apportons aux pratiques d'une dévotion fervente qui s'est retrouvée, un de ces matins et par un bonheur inespéré, sous les débris de jouets brisés mis successivement au rebut par nos exaltations vagabondes... Las de guerres, de polémique, de littérature sanglante, d'œuvres fantastiques; las du balcon des Bouffes et de la danse aérienne des sylphides; las de courir au clocher ou de parier avec les singes de New-Market; las de l'éloquence équestre du club Jokei; las des accords stridens du cornet à piston; las en un mot de tous les sinapismes de la vie sociale, nous avons ouvert de nouveau l'oreille aux accens sacrés : le prône de Saint-Roch a succédé immédiatement aux concerts dansans de Musard : l'hilarité du siècle n'a eu que deux cents toises de rue Saint-Honoré à remonter pour devenir ferveur pieuse. Nos écrivains ont mis Jésus-Christ en scène dans le roman; les saints ont été mentionnés par les journaux dandys, et les apôtres ont eu la vogue.

Tout ceci n'est dit que pour motiver l'extrême briéveté de la notice que nous consacrerons ici à madame de Berry du XVIII^e^ siècle; briéveté qu'on est forcé de justifier lorsqu'on songe à l'opulence du sujet. Il faut pourtant ajouter que les mémorialistes contemporains ont abusé de la coutume qu'on a de prêter largement aux riches, pour outrer le récit des travers de cette princesse. Qu'elle ait ordonné de murer deux portes du Luxembourg pour se livrer aux distractions qu'elle s'était ménagées, il n'y avait là qu'une simple précaution contre les curiosités indiscrètes; qu'il lui ait plu ensuite de lier sa destinée à celle du comte de Riom par un mariage semi-officiel, c'était une tradition de famille dont elle pouvait profiter, et qui ne mourut pas avec elle. D'ailleurs son altesse, dès sa tendre jeunesse, avait étudié, sous la direction de son père, tout ce que l'histoire sainte renferme d'expansions philosophiques, et la philosophie a ses licences comme la poésie.

Il convient de dire aussi que madame de Berry comptait parmi ses plus vives incli-

nations un désir incessant de souveraineté : elle jouait au trône avec un plaisir indicible. On la voyait trôner dans ses salons et ses boudoirs, dans sa loge de l'Opéra... nous allions dire dans sa chambre à coucher... mais là son altesse avait un autel, et les sacrificateurs ne manquaient pas à la divinité, sans qu'elle eût besoin de recourir, comme on l'a raconté, calomnieusement, sans doute à sa compagnie des gardes.

Riom, qui n'était pas moins intrigant que son modèle Lauzun, flatta les allures souveraines de la dame du Luxembourg. Le beau sexe de l'époque reconnaissait bien en lui toutes les qualités qui constituent les demi-dieux de nature herculéenne ; mais ces vertus-là ne sont nullement matrimoniales, et notre cadet de Gascogne ne voulait pas rester en deçà du favori de Mademoiselle, dans la carrière d'intrigue qu'il s'était ouverte. Il imagina donc un petit roman fort gentil qu'il raconta à son altesse, un soir qu'elle se trouvait en veine d'expansive bonne foi. Il était, lui dit-il, prince de la maison d'Aragon ; les rois d'Es-

pagne avaient usurpé sa couronne; et si quelque puissance du premier ordre le soutenait, il se retrouverait nécessairement un empire dans son horizon. Madame de Berry, après avoir entendu ces belles choses, déclara qu'en effet son amant, avec les dons précieux de la demi-divinité, possédait ces traits majestueux qui sont le partage exclusif des rois; et, comme il ne manquait absolument à M. de Riom qu'un trône, une armée formidable, une marine puissante, des coffres annuellement remplis et quelques millions de sujets pour être un des plus grands potentats de la terre, son altesse se chargea d'obtenir ces bagatelles complémentaires pour son capitaine des gardes, par l'entremise de M. le régent qui ne refusait rien à sa fille. Elle lui en parla dès le lendemain; mais Philippe d'Orléans se prit à rire au nez de notre future reine d'Aragon, lorsqu'elle lui dit très-sérieusement qu'on pourrait faire valoir les droits du comte au tiers à peu près des possessions espagnoles, et en stipuler la restitution dans un traité de paix générale avec la cour castillane.

Malgré cette hilarité, que la duchesse jugea très-irrévérencieuse, quoique d'origine paternelle, son altesse épousa le prétendant au trône aragonais, et se contenta des promesses du héros, en attendant sa grandeur souveraine... Toutefois, anticipant sur les attributs de la royauté à venir, et se persuadant que les héros pouvaient bien avoir des ministres, madame de Berry en donna plusieurs à son mari. Le comte ne s'en plaignit pas, et l'on peut le concevoir : si les têtes couronnées éprouvent le besoin de départir à des hommes d'État les soins de l'empire, doit-on être surpris qu'Hercule lui-même soit bien aise de partager quelquefois ses travaux surhumains.

Après la mort de madame de Berry, le Palais du Luxembourg redevint une solitude morne et silencieuse : les intendans des bâtimens de la couronne y accordèrent parfois des logemens à tels ou tels protégés; mais ce ne fut qu'en 1779, qu'après de lentes réparations, Louis XVI fit don de ce château à son frère, le comte de Provence, le Louis XVIII de nos jours.

Que pourrions-nous dire sur cette période de

possession? Le futur auteur de la Charte ne fit que de rares apparitions au Luxembourg tant que la cour résida à Versailles; son altesse royale y avait logé madame de Balby qui, relativement à ce prince, fut la plus honoraire de toutes les maîtresses; mais cette favorite eut, comme on le pense bien, ses raisons pour murer, autant que possible, sa vie de dédommagemens et de compensations. Elle s'est montrée moins discrète quant à ses rapports intimes avec Monsieur : c'est par suite de ses confidences que les traditions secrètes ont été enrichies des notions physiologiques les plus singulières sur l'organisation, presque négativement masculine, de cet auguste personnage.

Madame de Provence vint moins encore que son époux au palais du Luxembourg, avant le commencement de nos troubles civils. Cette princesse aimait prodigieusement la vie champêtre; ses courtisans habituels étaient ses jardiniers; et de trop malicieuses langues ont répété que ces rustiques chambellans ne se bornaient pas à cultiver les parterres de son altesse royale... Nous sommes bien sûr que

ceci n'est qu'une calomnie; mais c'est une calomnie historique...

Quoi qu'il en soit, Madame se montrait peu charitable envers sa belle-sœur : elle ne lui épargnait même pas certaines malices directes, touchant la faveur assez hautement proclamée des Lauzun, des Dillon, des Vaudreuil, des Fersen... « Au moins, Madame, lui répondit » un jour Marie-Antoinette, je vois que la mé- » chanceté publique ne me prête que des favoris » nobles, et qu'elle m'épargne le soupçon » d'une rivalité avec Votre Altesse... » Le gros visage de Madame devint pourpre, mais elle sortit sans répliquer.

Au moment où Louis XVI fut amené à Paris par les quatre-vingt mille souverains du 6 octobre 1789, Monsieur prit définitivement possession du Luxembourg. Madame de Balby ne le quitta point pour cela : la comtesse de Provence ne se montra nullement désobligeante envers cette maîtresse du prince ; son altesse royale savait pertinemment qu'il n'existait pas l'ombre d'un objet de rivalité sérieuse entre elle et cette dame.

Monsieur traça, médita, commenta dans le palais du Luxembourg, le plan de cette fameuse évasion dont il nous a laissé le récit, comme un démenti formel donné à sa réputation littéraire : tout le monde a lu la *Relation d'un voyage de Paris à Coblentz;* tout le monde s'est extasié comme nous sur l'heureuse mobilité de formes, de figures et de tours que son altesse royale sait adopter pour entretenir la postérité des poulardes et des gigots de mouton du voyage, ainsi que des accidens d'expectoration survenus à M. d'Avaray... Sur ce dernier point, nous supplions nos lecteurs de nous dispenser des détails imitatifs.

Nous voici parvenus à l'époque où la foudre frappa de préférence, comme dit Horace, les monts et les arbres les plus élevés. Durant cette période qu'on a nommée justement la Terreur, le Luxembourg devint une prison : on y avait vu long-temps des gardes, prodigues de dévoûment respectueux, veiller à la conservation des grandeurs; on y vit alors d'épaisses barrières de baïonnettes, comprimant des libertés au nom de la liberté. Si le factionnaire garde

national se promenait le soir, l'arme urbaine au bras, le long de la façade du Palais, attristée par des grilles ou par ces espèces de hottes qui emprisonnent même la vue, il entendait les gémissemens d'une captivité dont l'issue était presque toujours l'échafaud...

Ici l'on déplore la perte des richesses et du bonheur, tissu de jouissances, qu'elles procurent. Là, c'est un père qui pleure, non sur sa mort d'un instant, mais sur cette longue suite de misères, d'inquiétudes, de tourmens, peut-être, qu'il va léguer à sa femme, à ses enfans. Plus loin, un prisonnier, dont l'airain de la coupole sonnera demain la dernière heure, reçoit les adieux de sa famille, révélés par un concert déchirant de cris... Au bout de la promenade du factionnaire, le désespoir d'une amante, qu'appellera demain aussi le messager du supplice, s'exhale lent, mélancolique, navrant, au son d'une harpe aux accens aériens... Il s'arrête, le garde national : ses jambes tremblent sous lui ; sa poitrine se serre... la victime qui chante trouve au cœur une corde de sensibilité qu'on ne sent vibrer que pour elle.

Mais ne croyez pas, néanmoins, qu'à la porte du Luxembourg, soit resté le Paris aux mille aspects ; le Paris triste et gai, sombre et riant, langoureux et allègre, insoucieux et affligé, que vous trouvez dans la même maison... Ce Paris-là ne s'arrête point au guichet d'une prison, comme l'espérance du Dante aux portes de l'Enfer... Écoutez, écoutez : voici les chants joyeux du banquet, le cliquetis des verres, les saillies inextinguibles de certains caractères français. Si le lendemain doit échapper à ces captifs, eh bien! ils ont voulu que l'or leur procurât un dernier jour délicieux : un va-tout de vie qui ne leur laisse pas une jouissance à regretter... Victimes promises au Calchas de la place publique, de charmantes mais faciles Iphigénies couronnent de fleurs cette tête qui va tomber, livrent au baiser cette bouche où la parole est près de s'éteindre, et laissent courir la volupté dans ces fibres que la mort va détendre et glacer... L'espérance a pénétré dans la prison, vous dis-je... quelques heures encore et ces convives, oublieux de leur sort, iront au tribunal tirer à cette loterie où se ren-

contrent si peu de lots gagnans; mais ils ont un jour et un doute... Laissez-les rire, boire, aimer [1].

En 1795, la face du Luxembourg change : les grilles et les vilaines hottes sont enlevées; l'extérieur du palais est rajeuni et semble sourire de nouveau. Dans les appartemens, le pic du maçon abat les cloisons que l'on avait faites à la hâte, pour former d'étroites cellules. Avec ces légères murailles, tombent des éphémérides tracées au crayon sur une page de plâtre : élans de douleur, de malice, d'amour, quelquefois de poésie, dont quelques uns firent souvent baisser les yeux à la jeune captive.

Un monde d'ouvriers rabottent, chevillent, peignent, badigeonnent, collent, tapissent,

[1] Ce tableau n'est point exagéré; tous ceux qui ont visité la prison du Luxembourg en 1793 et 1794, savent que si beaucoup de prisonniers s'y affligeaient et pleuraient, un plus grand nombre encore s'abandonnaient à l'insouciance, se livraient à la bonne chère, ou liaient, à l'aide de faciles communications, des intrigues d'amour, que la nature faisait réussir souvent, en dépit des menaces de l'avenir. Du reste, avec de l'argent, on se procurait dans cette prison tout ce qu'il fallait pour mener joyeuse vie.

décorent, meublent cet intérieur, naguère si délabré.... La constitution dite de l'an III est décrétée; c'est une espèce de cour, une monarchie républicaine en cinq personnes, qui va saisir le timon de l'État; et le Luxembourg est le palais où va régner ce *quinquem-virat* gouvernemental, sous le nom de *Directoire exécutif*.

II.

LE COURTISAN D'UN ROI DE LA RÉPUBLIQUE.

Les époques de transition politique ont toujours un caractère particulier, une physionomie type, et l'exaltation est leur mobile ordinaire. En sortant d'un extrême, les nations, tout aussi bien que les hommes, se jettent, corps et ame, dans l'extrême opposé. Mais, sous le souffle orageux de révolutions, les change-

mens s'opèrent si souvent et si vite, que les mœurs ne peuvent en suivre le mouvement : l'imagination procède à la hâte; le naturel ne se modifie que lentement : rien de difficile à effacer comme les vieux plis, au moral ainsi qu'au physique.

Voyez ce qui s'est passé en France de 1789 à 1795 seulement : monarchie par la grace de Dieu mitigée, monarchie constitutionnelle, république aux bras sanglans, république post-thermidorienne, république directoriale... Et chacun de ces régimes éphémères a prétendu balayer, dès son avénement, toute institution préexistante, et faire table rase d'usages, de goûts, d'affections et même de besoins, pour reconstituer l'état social : nous usions une civilisation par année.

Lorsque la génération à laquelle toutes ces impulsions diverses avaient été données en moins de six ans put enfin reprendre haleine; quand nos Lycurgues à bride-abattue jugèrent à propos de relayer, les mœurs françaises offraient une étrange marqueterie. On avait emprunté à Sparte, à Rome, aux États-Unis d'A-

mérique, à l'Angleterre; il se trouvait même là des emprunts faits à la république de Saint-Martin, démocratie d'une lieue carrée, dont les lois empilées pourraient couvrir son territoire entier, sur une hauteur d'un mètre, si toute cette *paperasserie* législative avait été conservée.

Ce temps d'arrêt de la malle-poste régénératrice eut lieu, si nous avons bonne mémoire, vers le 28 octobre 1795. On en vit descendre cinq citoyens singulièrement costumés : casaque à la chevalière, d'un rouge douteux et richement brodée; pantalon collant, demi-bottes dessinant la jambe, avec bord et gland d'or; cravate de bailli, laissant voir un col renversé qu'orne une étroite dentelle; chapeau de feutre relevé à la Henri IV, et surmonté d'un panache aux couleurs nationales. Pour arme un glaive romain, dont la poignée sort du gros nœud que forme, au côté gauche, une large ceinture tricolore. Ce mélange bizarre d'élémens de parure résumait bien les systèmes transitoires que l'on venait de traverser, et prouvait du moins que chacun d'eux laissait un

souvenir aux tailleurs, aux chapeliers et aux bottiers de Paris.

Celui de cinq personnages descendus de la malle-poste régénératrice, qui portait le mieux cet habit chronologique, était le citoyen Barras, président du Directoire exécutif récemment éclos. Noble Provençal, mais noble n'ayant vu la cour qu'à travers les traditions de mademoiselle Montansier, Barras était une combinaison assez curieuse du marquis d'autrefois, du général révolutionnaire et du législateur montagnard : pirouettant sur le talon, se mirant avec délices, appelant ses valets marauds, les menaçant même du bâton; puis, en présence des militaires, jurant comme un grenadier mal appris; enfin, dans les débats politiques, pérorant à vide, ni plus ni moins qu'un avocat qui élude un point de fait véreux.

En arrivant au pouvoir, ce gouvernant s'aperçut que, dans leurs mobilités vagabondes, ses prédécesseurs avaient oublié d'explorer Athènes.... Solon, Aristide, Miltiade et Démosthènes, hôtes coutumiers des phrases de tri-

bune, avaient posé dans les dernières législatures; mais Périclès restait à copier : Barras s'en chargea. Entendons-nous, toutefois : il se chargea de reproduire le Périclès élégant, parfumé, voluptueux; le Périclès guerrier et législateur fut complètement négligé. Mais, comme notre nouveau directeur ne voyait le beau siècle de l'Attique que dans le vague d'une érudition fort légère, il pria le peintre David de lui dessiner cela. Heureusement David n'avait pas bu la ciguë avec Robespierre : il s'était ravisé; et nous eûmes un Athènes en croquis, que les tailleurs, les couturières et les tapissiers de Paris furent chargés d'exécuter.

Voilà qui allait bien ; mais on ne dessine pas une morale; on dessine moins encore des relations journalières de salon et de boudoir, et l'on vivait trop vite alors pour se donner le temps d'écrire des traités et des théories. Barras, qui voulait absolument que sa magistrature fît époque, chercha des préceptes dans les traditions vivantes.

Or, il y avait à Paris un certain duc qui

s'était fait peuple, après avoir mûrement commenté ce vers du bon La Fontaine :

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Ce philosophe judicieux s'appelait Lauraguais. Il avait étudié long-temps l'ancienne cour dans tout son éclat : le reflet des seins découverts et des ventres dorés de l'Œil-de-Bœuf était resté intact parmi ses souvenirs. Personne, dans l'émigration, dont il s'était abstenu, ne se rappelait mieux le Louis XV des petits appartemens et du Parc-aux-Cerfs ; nul n'avait pénétré aussi avant dans les secrets des deux Trianons ; aucun viveur du XVIII^e^ siècle ne fut historien aussi compétent des petites maisons et des coulisses de l'Opéra. Lauraguais, adorateur persistant de Sophie Arnould, sans s'arrêter à ses innombrables infidélités, avait payé douze ou quatorze cent mille francs le droit de publier les mémoires de cette spirituelle courtisane [1],

[1] Si l'éditeur Ambroise Dupont eût payé aussi cher les manuscrits qu'il publie, il est présumable qu'il se fût abstenu *d'individualiser*, pour ainsi dire, l'une des grandes in-

qu'il ne publia, toutefois, que le soir, les pieds sur les chenets, et pour amuser les auditeurs de ses causeries, plus piquantes par la variété des sujets que par le charme de la narration... Non seulement le duc n'était pas éloquent, mais il changeait les J en Z; et, quoiqu'il eût de l'es-

dustries de l'époque, en diminuant d'un tiers le prix des livres nouveaux de son fonds. Du reste, le commerce n'est pas la philanthropie : M. Dupont n'a fait qu'user d'un droit, et rien ne l'obligeait à s'inquiéter d'un principe. Mais comme la littérature n'est pas le commerce, on peut s'étonner que les hommes de lettres en relations avec la librairie n'aient pas senti déjà qu'il n'y a plus pour eux de carrière praticable, si le fruit de leurs veilles doit être ainsi abandonné aux fluctuations de la concurrence spéculative. Nous ne croyons pas, quoi qu'on dise, que, dans une profession où l'on met à toute heure en œuvre des pensées nobles et généreuses, personne n'ait songé à se faire une part exclusive de prospérité, et se soit écrié : *Moi, vous dis-je, et c'est assez.* Or, MM. les auteurs dramatiques ont reconnu l'utilité de l'esprit de corps, et en ont recueilli de grands avantages. Pourquoi les autres écrivains ne les imiteraient-ils pas, en formant une société dans laquelle leurs intérêts seraient agités? quel que soit le prestige de la vogue, les gens de lettres dont elle exalte le plus les productions oublieraient à tort que ses préférences sont fugitives, ses éloges capricieux, et qu'il est toujours prudent de se ménager des moyens de succès, pour le temps où ses trompettes auront cessé de retentir. La librairie aussi peut faire son profit de cette note.

prit, ce défaut de prononciation rendait son débit fatigant et presque niais.

De tout ce que nous venons de dire, il est aisé de conclure que Lauraguais ne pouvait être Grec; mais il n'avait pas dépouillé le vieil homme : le courtisan de Versailles s'était conservé sous sa carmagnole; l'oiseau royal s'était trahi plus d'une fois sous son bonnet rouge. Maintenant qu'une espèce de cour s'établissait au Luxembourg, le citoyen Lauraguais pensa qu'il pouvait laisser poindre un peu le duc, afin de renouer avec ces habitudes de jeunesse qui, vieux, nous caressent quelquefois l'esprit au point de nous faire tomber dans le ridicule pour en ressaisir la réalité.

L'ancien grand seigneur qui, sans doute, eût consigné Barras à sa porte, si, petit officier d'infanterie, il s'y fût présenté, en 1786, avec des vues intéressées, se souvint que le président du Directoire était son cousin. Il connaissait assez bien ce haut dignitaire de la république pour ne pas hésiter à lui aller apprendre ou plutôt rappeler leur parenté; car si elle existait en effet, l'ex-marquis sans mar-

quisat, et même sans autres domaines que les charmes de l'ardente Montansier, n'avait pu ignorer jadis qu'il tint à la pairie en ligne collatérale.

Barras accueillit parfaitement l'ouverture de son cousin; non seulement il trouva qu'il était fort agréable, même en temps de révolution, d'être l'allié d'un duc, mais il s'avisa sur-le-champ d'une idée lumineuse. Lauraguais, ancien habitué du petit et du grand lever, répertoire vivant de l'étiquette anté-révolutionnaire, recueil-gazette des anecdotes traditionnelles de l'Œil-de-Bœuf, vétéran expérimenté des chasses de Rambouillet et de Fontainebleau; en un mot, Lauraguais, cicerone compétent de tout ce qui pouvait reconstituer une grandeur de cour, parut à Barras l'homme indispensable pour l'exécution de ses projets. Il ne le lui cacha pas, et Lauraguais se le tint aisément pour dit.

Cependant Athènes allait toujours son train, sous la direction de David : les dames, ainsi qu'on vous l'a raconté cent fois, avaient pris en grand dédain fichus, corsets et jupes; elles

rivalisaient avec la statuaire dans l'art d'accuser le nu. Nos ateliers de peinture et de sculpture ne renfermaient plus que des Apelles, des Phidias, des Praxitèle... par la frisure bouclée, le cothurne et le manteau... absolument comme nous voyons aujourd'hui des Michel-Ange, des Paul Véronèse et des Raphaël, par les cheveux plats et la barbe pointue. Mais deux systèmes opposés se croisaient au Luxem ourg; le grec de David s'harmoniait mal avec les restaurations essentiellement françaises de Lauraguais : Athènes et Versailles se heurtaient incessamment dans les fêtes du Directoire.

Et remarquez que, si l'esprit antique se montrait peu flexible dans le peintre illustre, l'esprit du courtisan se pliait comme un roseau chez le duc : l'antiquité devait être brisée... elle le fut. D'abord, la politique de Lauraguais se réfugia dans les petits appartemens et s'appuya des insinuations de la beauté... Les causeries du canapé, aiguisées des charmantes malices de madame de Staël, qui n'avait pas, et pour cause, adopté le costume grec, battirent en brèche l'édifice athénien, que défendaient vail-

lamment mesdames de Beauharnais et Tallien, coryphées éloquentes de l'école du nu... Le duc secondait les assaillans en stratége habile, et David, ennemi juré des intrigues à l'eau rose, n'était pas là pour soutenir les assiégés. Il s'y était bien fait représenter par quelques uns de ses élèves, qui d'abord descendirent bravement dans l'arène pour soutenir les usages athéniens. Les deux belles dames du parti leur surent un gré infini de cette chaleureuse assistance, et madame Tallien, cédant à un transport de gratitude, dit même à l'un d'eux :

Ah ! pour l'amour du grec, souffrez qu'on vous embrasse.

L'espoir de semblables récompenses pouvait relever promptement la cause d'Athènes; mais un malheureux petit ridicule qui survint la fit tout à coup succomber... La botte triompha sans retour du cothurne; le jupon fut restauré, au grand regret de celles et de ceux qui exposaient ou admiraient avec un égal plaisir.

Déjà Barras avait remarqué dans ses banquets une choquante disparité entre le bandeau d'Alcibiade et les poulets au basilic, le

manteau d'Aristippe et les pigeons à la crapaudine, les crêmes au chocolat et la chlamyde d'Aspasie. Le président s'était attendri ensuite au récit d'une mésaventure arrivée à son cher cousin Lauraguais, à propos d'une solennité grecque que David avait obtenue : voici le fait.

Le duc, contraint de se rendre au Luxembourg avec le costume imposé, reçut de sa glace, avant son départ, un avis qu'il crut pouvoir traduire par ces mots : « Mon ami, tu res- « sembles parfaitement à Batiste Cadet dans « les rêveries renouvelées des Grecs. » Il fallut partir ainsi accoutré.

Le duc arrive à la porte principale du palais directorial; son cocher va la franchir, traverser comme de coutume la grande cour, et déposer le Pilade grotesque au péristyle..... — Halte-là! lui crie une des sentinelles à cheval, les voitures n'entrent pas : c'est ma consigne.

— Mais, cavalier, dit le duc en mettant à la portière sa vieille figure surmontée d'une perruque blonde, ze suis le citoyen Lauraguais, cousin du citoyen président; on m'attend de-

puis long-temps, et ze ne puis pas descendre ici..... il pleut à verse.

Le cavalier, ainsi que beaucoup d'autres l'eussent fait à sa place, commença par rire au nez du réclamant; puis, s'efforçant de reprendre son sérieux, il lui répondit :

— J'en suis bien fâché, citoyen; mais je ne laisserai pas entrer votre voiture : je serais pincé par mon brigadier.

Lauraguais comprit que vouloir pérorer contre une consigne serait perdre son temps; il descendit et se prit à traverser, en courant, l'espace qui le séparait du péristyle. Mais, pendant son inutile réclamation, la pluie avait redoublé ; il la sentit pénétrer jusqu'à son crâne chenu, à travers le mince réseau de sa perruque.

Pour comble d'infortune, l'un de ses trop légers cothurnes s'étant détaché dans le trajet, le pauvre duc fut contraint de terminer sa course à cloche-pied. Lorsqu'il arriva dans l'antichambre, les mèches entièrement défrisées de sa chevelure d'emprunt lui tom-

baient sur le visage, et chacune d'elles était une petite gouttière. On répara le mieux qu'on put ce désastre capillaire, dont toutefois les traces ne purent disparaître entièrement. On courut à la recherche du cothurne infidèle; mais, sans doute malicieusement, quelqu'un l'avait ramassé : on ne put le retrouver. Lauraguais dut y suppléer par un soulier à boucle, qu'un des domestiques lui prêta. Enfin, l'honorable cousin de Barras-Périclès fit son entrée dans les salons, où il fut accueilli par un éclat de rire universel..... La sémillante madame Hamelin lui dit qu'il ressemblait, à quelques différences près, au jeune Télémaque, arrivant à la nage dans l'île de Calypso..... Le nom du fils d'Ulysse resta au duc toute la soirée; ce qui forma le complément de la plus désagréable mystification qu'il eût éprouvée de sa vie.

Après cette mésaventure, Lauraguais jura la perte du système athénien, qu'il attaqua dès lors sans relâche. Bien secondé par les dames dont les formes ne pouvaient supporter l'épreuve du maillot, le duc prépara une malice pour déconcerter les Grecs que David envoyait

le soir causer sur les canapés de la présidence. Ces jeunes gens, au nombre de trois, appartenaient à des familles nobles, qui les avaient faits artistes pour les soustraire à la persécution. Or, devenus Grecs avec David, ils se nommaient maintenant Agathoclès, Lisias et Aristide.

Il y avait déjà quelque temps que, dans les intimités de Barras, la république et ses institutions étaient traitées aussi cavalièrement que ses finances : les titres de citoyen et de citoyenne restaient à la porte; et, circonstance plus remarquable, les qualifications de l'ancien régime étaient échangées dans ce petit centre d'aristocratie renaissante. Madame de Beauharnais était redevenue vicomtesse, madame de Staël, baronne; Barras, marquis; Lauraguais, duc..... Madame Tallien, seule parmi ces notabilités du petit comité directorial, restait sous la disgrace d'un nom plébéien, elle qui devait être un jour princesse de Chimay[1].

[1] Lorsque Tallien eut divorcé d'avec sa femme et qu'elle eut épousé le prince de Chimay, cet ex-conventionnel di-

Mais, comme on tenait à ce qu'elle désertât le parti grec, les habitués des cabinets la qualifièrent de *marquise*..... Il y avait là un sous-entendu que cette incomparable beauté ne repoussait pas, et que tout le monde devinait.

Le mot était donné pour aborder ces titres d'ancien régime en présence de nos jeunes Grecs : lorsqu'ils les entendirent, ils dressèrent l'oreille avec une surprise dont ils n'étaient pas encore revenus, quand on les apostropha eux-mêmes d'un baron d'Agathoclès, d'un marquis de Lisias et d'un vicomte d'Aristide. Or, il se trouvait là des rieurs et des rieuses, comme à la première représentation d'un vaudeville qu'on veut tuer par l'ironie.

Les pauvres jeunes gens, étourdis de cette hilarité maligne, rougirent jusqu'aux yeux..... Puis le rire malicieux cessant tout à coup, l'on rendit aux jeunes peintres leurs noms de famille, que Lauraguais avait découverts ; dans la soirée même, ils sourirent agréablement aux

sait : Elle aura beau faire, le nom de Tallien lui restera, quoiqu'elle soit devenue princesse de *chimère*.

titres de baron, de marquis, de vicomte, qu'on accola à ces noms, et qui, abstraction faite des œuvres de la révolution, appartenaient en effet à ces trois élèves du républicain David... Depuis lors, ils ne voulurent plus être Grecs, et s'habillèrent en *incroyables*..... C'était tomber d'un ridicule dans un autre; mais au moins le dernier appartenait à l'époque, et avait sur l'autre l'avantage de ne pas enrhumer les gens.

Toutes les attributions de Lauraguais à la cour du Luxembourg n'étaient pas également profitables à sa réputation : le cousin lui confiait parfois certaines missions qui lui nuisaient un peu dans l'esprit de quelques belles habituées des appartemens réservés : le gibier de Grosbois n'était pas le seul que ce courtisan fît tomber dans les *toiles* du président.

La danseuse Clotilde nous en a raconté long sur les entremises que l'ex-duc et pair exerçait quelquefois dans les dépendances de l'Opéra; on ne peut vraiment s'empêcher d'admirer les vicissitudes singulières d'un homme qui souvent avait fait de l'opposition avec Louis XV, et

qui montrait un tel abandon en faveur d'une majesté républicaine. Encore si Lauraguais se fût ménagé le pot-de-vin en nature que Richelieu, jeune encore, débattait auprès des néophites du Parc-aux-Cerfs, des petits appartemens ou de la table mécanique.... Hélas ! impossible ! Sophie Arnould avait attenté à la fois à tous les trésors de ce grand seigneur : il était réduit aux richesses de la mémoire; et, comme les riches ne se trouvent jamais assez opulens, Lauraguais amassait toujours.

Personne n'était plus habile, plus alerte à suivre la piste d'un scandale; et l'on pense bien qu'au temps du Directoire exécutif, l'occasion de dépister lui manquait rarement. Lorsqu'il arrivait au duc de découvrir quelque anecdote piquante, il se rendait le matin au chevet du cousin, et la lui racontait avec cet accent affecté de l'époque, qu'il avait su prendre promptement, parce que le ridicule trouvait toujours un moule tout prêt dans son naturel.

Un matin Barras, encore couché, entendit

rire l'illustre bouffon, long-temps avant qu'il arrivât à sa chambre.

Le président du Directoire venait de dire : — Ah! sac..., que l'uniformité est assommante! si l'Éternel eût consacré deux ou trois jours de plus à la création, il les eût bien employés à varier certaines choses.... De grace, laissez-moi, ou je me romprai la machoire à bâiller de bonheur.... Jamais on n'a su à qui s'adressait ce mauvais compliment; mais bientôt une porte se ferma avec force, et Lauraguais entra par une autre.

— Délicieux! impayable! paole d'honneur! s'écria le vieux incroyable en entrant.

— Qu'est-ce donc, mon cousin? demanda Barras qui venait de jeter dans la ruelle un oreiller tout-à-l'heure voisin du sien.

— Une aventure unique, cher cousin... un fait merveilleux....

— Est-il nouveau, original?

— Incoyable, vous dis-je.

— En ce cas, racontez.... cela me distraira.... j'en ai sac.... grand besoin.... Ces dia-

bles de femmes ! des redites, des répétitions, et point de variété.... Je vous écoute....

— Vous connaissez, cher cousin, le fournisseur In***; sa femme, ancienne écaillère de la rue Montorgueil; sa fille, zolie brune de 16 à 17 ans, sur laquelle vous aviez laissé tomber quelques regards... mais l'idée vous en a passé.

— Oui, la petite est aussi trop sottement ingénue....

— *Était*, cousin, *était*, à l'imparfait de l'indicatif; plus au présent.

— Si vous aviez émigré, M. de Lauraguais, on eût fait de vous un excellent grammairien *in extremis*.

— Laissez donc que ze vous dise.... vous savez la mode du zour pour les dames : un zentil petit coussinet sur le ventre pour figurer le cinquième mois d'une grossesse.

— Mode essentiellement politique, mon ami; c'est moi qui l'ai créée comme moyen de gouvernement.

— Ah! bah!

— Facile à comprendre : le fer de l'ennemi ou le glaive terrible de la place publique avait

frappé deux générations à la fois. La république pleurait un demi-million d'enfans.... le silence de la mort régnait partout; nos campagnes et nos villes étaient désertes.... Il fallait consoler au moins le regard, et promettre à la nation, par l'aspect d'une fécondité d'émulation, l'équivalent de ce qu'elle a perdu.... J'imaginai la mode des demi-termes : ce fut une belle idée!

— Idée sublime, citoyen président.... Une démonstration qui prouve, ou du moins qui semble prouver, que la république peut enfanter une armée en neuf mois.

— C'est précisément cela, mon cher duc.

— Prenez garde, ze soupçonne votre huissier d'être un peu zacobin; et, si la Terreur n'était pas bien morte, vous seriez désolé, cher cousin, qu'une de ces dames eût à compenser une tête de plus dans celle du pauvre Lauraguais.... Ze reviens à mon histoire : la petite In**** ne trouvait pas, toute niaise qu'elle était, qu'un coussinet de crin placé à la partie antérieure de sa zolie taille, azoutât le moindre charme à l'élégante tournure qu'elle possédait;

déjà, plusieurs fois, elle avait repoussé, à titre de paquet, le demi-terme que sa mère lui présentait comme un indispensable complément du *suprême bon ton,* mais sans toutefois lui expliquer l'allégorie de la chose... Madame In***. l'ignorait elle-même : il était de genre d'avoir un gros ventre, voilà tout ce qu'elle savait, l'honnête dame ; et, depuis six mois, elle faisait la guerre à sa fille pour suivre cette mode, sans l'adoption de laquelle une *merveilleuse* ne pouvait se montrer nulle part.

« Si le fournisseur eût été moins occupé de ses affaires, peut-être se fût-il donné la peine de faire comprendre à sa femme l'intention politique des demi-termes ; et, comme il n'était pas indispensable que les demoiselles parussent concourir à réparer les pertes de la république, l'ex-écaillère aurait sans doute laissé l'intéressante vierge jouir du mérite de sa taille fine et élancée... Mais In*** méditait alors profondément sur la fourniture de cent mille paires de souliers à l'armée d'Italie, qui, pour le moment, volait, pieds nus, à la victoire. C'était un grave sujet de réflexion,

un calcul précis de l'importance des pots-de-vin ministériels et de la valeur du carton-pâte destiné à la confection des semelles...

— Cousin, interrompit Barras avec humeur, vous devenez commère.

— Ze reviens, ze reviens, reprit Lauraguais qui sentit trop tard que le citoyen-président, en fait de pots-de-vin, devait avoir la susceptibilité chatouilleuse. In***, continua le narrateur, n'avait donc pas le temps de commenter les demi-termes avec sa femme, et celle-ci, candidement, continuait d'harceler sa fille pour qu'elle portât celui que sa couturière avait livré depuis long-temps. La zeune personne, habile dessinatrice, et zuge compétent des belles formes de la femme, n'avait vu nulle pârt qu'un gros ventre fût une perfection académique. Elle continuait de résister, lorsque, vers la fin du printemps dernier, In*** fit à sa campagne les préparatifs d'une fête fort galante... une fête rémunératrice donnée aux puissances du ministère de la guerre...

— Encore, citoyen Lauraguais...

— Voilà... voilà... Madame In***, plus

impérieuse que jamais sur l'article du demi-terme, déclara à mademoiselle Athénaïs, sa fille, qu'elle le mettrait, ou qu'elle retournerait, le zour même, en pension pour une année encore..... Athénaïs avait des raisons d'un certain poids pour ne plus aimer du tout la condition de pensionnaire : il se trouvait dans les bureaux de son père un beau zeune homme, rebaptisé récemment sous le nom d'Alcibiade, et ce commis-là dansait supérieurement la gavotte, surtout avec mademoiselle In***. De plus, le citoyen Alcibiade pressait habituellement les doigts effilés de la fille du fournisseur en dansant avec elle; et même il lui avait dit qu'il n'en pressait jamais d'autres, ce dont elle l'avait remercié comme d'un compliment fort poli. L'aide-fournisseur, qui n'était pas ingénu, lui, comprit dès lors qu'il pouvait, touzours à titre de politesse, faire une déclaration d'amour à mademoiselle Athénaïs qui, au mérite d'être extrêmement zolie, zoignait l'avantage d'avoir en perspective un héritage de cinq à six cent mille francs..... Le commis d'un traitant devient amoureux comme un

autre, et le métier veut qu'il soit en même temps calculateur.

Or, un amant habile à soupirer et à calculer est bien dangereux; mais c'est rarement sa maîtresse que le danger effraie. Alcibiade inspirait la plus grande confiance à mademoiselle Athénaïs : peines et plaisirs, elle lui confiait tout; et, parmi le récit des plaisirs, s'était glissé l'aveu du charme qui s'emparait d'elle lorsqu'elle songeait à lui, le soir, dans sa petite couchette aux rideaux blancs.

Les choses en étaient là quand madame In***, à l'occasion de sa fête, imposa décidément le demi-terme à sa fille, parce que, disait-elle, ce serait une honte, un déshonneur pour toute la famille, qu'elle parût au bal plate comme un hareng. La jeune personne eut beau répéter, pour la centième fois, que le citoyen David, ainsi que les citoyens Guérin, Hariet [1] et Gérard, ses élèves, lui avait dit que rien n'était plus beau qu'une taille svelte; il fallut enfin se disposer à obéir..... Mais Athénaïs,

[1] Mort à Rome en 1803 ou 1804.

désolée, alla pleurer amèrement dans un bosquet du zardin anglais.

Précisément, Alcibiade, arrivé la veille pour aider son patron à faire les honneurs de sa maison de campagne, lisait, en attendant, au fond du même bosquet. Il tressaillit de plaisir en voyant entrer Athénaïs, et l'éplorée demoiselle, en l'apercevant là, essuya vite ses larmes, de peur qu'il ne la trouvât moins zolie..... Mais, quoi qu'on fasse, il est difficile d'effacer aussi promptement la trace des pleurs; Alcibiade l'aperçut, encore humide, sur les traits délicats de celle qu'il aimait, et, la faisant asseoir sur un banc rustique, il lui demanda, avec le plus tendre intérêt, la cause de son chagrin.

— C'est toujours ce demi-terme, cher Alcibiade.

— Encore! en vérité votre mère est folle... Non, mais c'est qu'on n'a pas d'idée d'une persistance aussi ridicule... Cette bizarrerie de la mode ne peut s'appliquer à une demoiselle.

— N'est-ce pas, Alcibiade, que cela ne m'irait pas?

— Non, sans doute.

— Parce qu'enfin ma taille est très-bien faite... j'en suis certaine, à présent que vous me l'avez dit; car vous ne voudriez pas me tromper...

— Et puis, pour d'autres raisons encore, une personne qui n'est pas mariée doit se dispenser de porter un demi-terme...

— Ah!... à propos, dites-moi donc ce que cela signifie, un demi-terme; je vois tous les Messieurs rire en parlant de cela, et... je ne conçois pas...

— Il est inutile, bonne petite Athénaïs, que je vous donne l'explication de cet usage.

— Pourquoi donc cela, Monsieur?.. Bon, je vois que vous avez des secrets pour moi, ajouta mademoiselle In*** en balançant un peu sa petite tête... Hé bien, je ne vous dirai plus les miens : vous ne saurez pas que, cette nuit encore, j'ai rêvé que vous me donniez un baiser...

— Comme cela, dit vivement Alcibiade en posant avec légèreté ses lèvres sur le front d'Athénaïs...

— Non, non, pas précisément ; ah ! mon Dieu, mon Dieu, quel baiser !.. Mais, à présent, je me défendrai en me couchant de rêver ainsi, puisque vous ne voulez pas me dire ce que c'est qu'un demi-terme.

— C'est que, vraiment, je ne sais comment vous apprendre une chose que les jeunes personnes de votre âge doivent ignorer.

— Du tout, Monsieur, ma maîtresse de pension m'a dit que l'ignorance devait rendre une demoiselle honteuse... ainsi je veux savoir...

— Vous l'exigez, Athénaïs.

— Absolument, Alcibiade.

— Vous savez, chère petite, que, dans ses horribles égaremens, la révolution, que nous n'avons pas encore traversée entièrement, a coûté beaucoup de sang à notre belle France... La guerre et l'esprit de parti dépeuplent vite le malheureux pays qui les subit... la nature ne peut être aussi prompte à créer que

ces deux fléaux à détruire... Depuis quelque temps on s'est attaché à prouver que les dames s'efforçaient de reproduire des existences, pour remplacer celles que la faux du trépas a moissonnées.... Il est, en effet, glorieux d'être mère en ce moment, et, plus il y aura d'assurances de maternité, plus la patrie sera consolée... Mais, comme il ne suffit pas de la volonté pour créer une existence humaine, et que la patrie avait besoin de grandes consolations, on s'est décidé à simuler ce qui n'existait pas... Et voilà l'explication des demi-termes presque généralement adoptés aujourd'hui. M'avez-vous compris, Athénaïs ?...

— Oui, cher Alcibiade, je vous ai compris, ou du moins à peu près, répondit la jeune fille, sans lever ses grands yeux noirs baissés vers une fleur qu'elle effeuillait sur son tablier de soie noire... Ainsi, maman veut absolument que j'aie l'air d'être mère... elle veut que ma taille mente avec impudeur aux yeux du monde; et le demi-terme est....

— La moitié du terme que la nature emploie à former un être de notre espèce ; et, par une

acception forcée du mot, il exprime encore la moitié du développement d'organe qui signale cette mystérieuse élaboration.

— La mode est donc bien sotte, repartit Athénaïs avec vivacité... Il y a près d'un an que je vois les mêmes femmes porter des demi-termes qui, depuis trois mois, devraient être devenus des termes entiers.

— La mode est presque toujours aussi conséquente.

— Écoutez, Alcibiade, reprit Athénaïs, je crois que vous m'aimez... et moi je vous aime bien... Je sais cependant qu'on veut me faire épouser un adjudant-général ; peut-être même la fête de ce soir est-elle donnée pour me présenter cet homme que je hais...

— Qu'entends-je ! Je te perdrais, mon Athénaïs. Ah! plutôt la mort... Ce soir, je provoque cet adjudant-général, ici, dans ces jardins, et je veux qu'un combat à outrance....

— Je te le défends, Alcibiade... Tu parles de ces jardins, d'une provocation funeste... Je devance la tienne... A minuit, lorsque le mouvement confus du bal et la foule y auront

produit l'inattention et le désordre, je quitterai furtivement les salons... à cette heure tu me trouveras sous ce berceau...

En prononçant ces paroles, Athénaïs, dont le visage, depuis la racine des cheveux zusqu'au menton, avait pris la teinte d'un bouton de rose naissant, quitta le bosquet et s'enfuit à pas précipités.

Quatre mois après, l'adzudant-général, qui s'était absenté le lendemain du bal pour remplir une mission à l'armée du Rhin, rappela à Monsieur et à madame In*** les espérances qu'on avait daigné lui laisser concevoir avant son départ. Athénaïs, que son père et sa mère avaient regardée significativement avant de répondre, dit avec un calme parfait :

— Demain matin, maman aura ma réponse.

En effet, le lendemain, au réveil de madame In***, Athénaïs entra dans sa chambre, et, l'ayant embrassée tendrement, lui dit avec un faible sourire :

— Je viens remplir ma promesse... Je vous ai obéi, maman, reprit la jeune personne, je me suis affublée de ce qu'on appelle un demi-

terme... Plus prudente, vous ne m'auriez pas obligée à suivre cette mode ridicule; ou du moins, avant de m'y contraindre, vous eussiez dû m'expliquer avec réserve ce que je ne pouvais tenir d'un autre sans danger. Cette explication, on me l'a donnée, il y a près de quatre mois : vous vouliez faire mentir avec indécence la taille d'une vierge... Maintenant elle dit vrai, ma taille... je suis mère!!!

A huit zours de là, Athénaïs s'appelait madame Alcibiade.

— J'ai regret, dit vivement Barras, de n'avoir pas persisté à me donner cette petite fille : son caractère est d'honneur fort piquant, et sa possession ne m'eût coûté qu'un vouloir; ou plutôt n'eût coûté à l'armée qu'une privation de plus.

— Ce qui n'a pas eu lieu avec mademoiselle Athénaïs, répondit Lauraguais avec un clignotement expressif, peut se retrouver avec madame Alcibiade.

III.

LES DAMES DU CANAPÉ DIRECTORIAL.

L'ÉTIQUETTE de l'ancienne cour n'accordait qu'un incommode tabouret, même aux duchesses, en présence du souverain et de la souveraine; le fauteuil des appartemens royaux fut, pendant le cours de plusieurs siècles, une conquête impossible pour tout ce qui n'était pas prince ou princesse du sang. Les souverains de la république, infiniment moins illus-

tres, puisqu'au lieu de gouverner par la grace de Dieu, ils ne gouvernaient qu'en vertu d'un décret de la Convention nationale, se montrèrent beaucoup plus galans envers les dames de leur cour; ils les faisaient asseoir à leur audience, sans distinction de rang, et c'était le moins que Barras fît pour elles. Il y avait dans la partie la plus reculée des appartemens du grand Luxembourg, que le président du Directoire habitait seul [1], un cabinet orné de charmantes peintures, remontant à la reine Marie de Médicis. Ce lieu calme, un peu sombre, perpétuellement rempli de fleurs au temps du président Barras; cet asile mystérieux dans lequel on ne trouvait ni bureau, ni cartons, ni bibliothèque, ne ressemblait nullement au cabinet d'un gouvernant : c'était pourtant là que le Périclès moderne gouvernait le plus; notez bien que nous n'avons pas dit le *mieux*... Tant que dura la prépondérance de ce directeur, on vit dans le cabinet dont il s'agit un vaste et moelleux canapé, que Barras fit emporter

[1] Les quatre autres membres du Directoire habitaient le petit Luxembourg; le conseil se réunissait dans le grand.

lorsqu'il quitta le grand Luxembourg : rien d'aussi juste; un homme d'État est bien aise de conserver les archives de sa gestion... Nous avons vu, passé, vieilli, disloqué, comme son possesseur, ce divan directorial dans la maison du vieux Barras, retiré à Chaillot : il occupait encore chez lui un emplacement d'honneur; et l'on peut affirmer qu'il en occupait un plus illustre dans ses souvenirs.

Or, à l'époque où le directeur et le canapé brillaient encore, le premier de jeunesse et de puissance, le second des plus vives couleurs, Barras admettait alternativement aux entretiens du cabinet, deux ou trois dames au plus dans la même période de temps. Cette faveur durait peu; mais la retraite de ces élues, que l'on appelait alors très-significativement les *dames du canapé*, était toujours marquée par un pas immense dans la carrière des honneurs, ou dans les routes de la fortune.

Rien de curieux, rien de piquant comme les mutations de ce gentil asile d'intimité; toutes les subtilités, toutes les coquetteries, tout l'arsenal d'astuce du sexe, étaient épuisés pour chas-

ser les occupantes actuelles, et se glisser à leur place, tant les beautés de l'époque aspiraient aux avantages du séjour, qui devaient amener les avantages plus grands de la retraite : nous avons vu plusieurs aspirantes sourire avec quelque malice des premiers; mais elles parlaient fort sérieusement des derniers.

On ne fait pas sa fortune comme on veut : si l'on dévoilait aujourd'hui l'origine d'une bonne moitié des grandeurs, disons plus, des vertus qui sont en possession de nos vénérations, on ne se fait pas d'idée combien il s'en trouverait dont le point de départ fut le cabinet du directeur Barras.

Avec un homme aussi léger, aussi inconstant que ce sibarite, les faveurs renaissantes étaient fort rares : les dames dont l'empire avait cessé dans le cabinet n'y rentraient plus, du moins au même titre; mais on les y admettait encore en qualité de protectrices : c'était leur droit. Le directeur pensait, non sans quelque raison, que la beauté pécheresse sollicite plus souvent que la beauté généreuse; et ce satrape républicain se disait : Recevons cette

femme dans notre intimité; usée pour nos caprices, elle peut nous distraire encore l'esprit par la confidence de ses gentilles indignités... Et qu'importe que cela coûte à l'État quelques sacrifices, quelques emplois mal remplis, quelques épaulettes extorquées!... n'est-il pas juste que la république pourvoie aux plaisirs de ses gouvernans ?

Ce fut sous l'empire de cette morale aisée que Barras reçut un matin, dans le cabinet que vous connaissez, une dame que vous connaissez bien davantage... La scène qui suit est historique dans toutes ses parties, et c'est pour cela que, des quatre personnages qu'on y va voir figurer, nous n'en nommerons que trois... D'autres mémorialistes ont été plus indiscrets; mais ils ne racontaient que des généralités : en dévoilant des détails, nous devons rejeter le voile sur certains noms.

— Je vous trouve bien pâle ce matin, belle dame; il y a de la fatigue dans ces traits si nobles, si réguliers... Je vous dirai plus... je suis bon connaisseur au langage de ces beaux yeux... et je parierais presque...

— Vous vous trompez, citoyen directeur, et j'oserai vous dire que votre erreur est peu obligeante... Il y avait bal cette nuit à l'hôtel Thelusson; le colonel Murat ne connaissait pas cette redoute; il m'a priée de l'y présenter... et maintenant une nuit passée me fatigue horriblement.

— Je le conçois très-bien, répondit Barras avec un sourire empreint d'une sanglante malice... Le colonel Murat est, dans tous les cas, un officier qui se pique d'exactitude quand il doit conduire une dame au bal : Rewbell le rencontra hier se promenant aux Champs-Élysées avec vous, vers trois heures du soir.

— Il est vrai.... vous savez que cet officier partage avec Junot toute la confiance du général en chef de l'armée d'Italie.

— Pour les affaires de la guerre, interrompit le directeur, toujours armé de son rire incisif....

— Comme vous dites, citoyen directeur, pour les affaires de la guerre beaucoup trop exclusivement; car les deux aides-de-camp de Bonaparte, qui ont apporté au Directoire

une si belle gerbe de drapeaux autrichiens, n'ont pas obtenu de leur général la demande des étoiles, qui leur revient à juste titre....

— Oui, le vainqueur de l'Italie a la mémoire oublieuse ; je m'en aperçois depuis quelque temps... il devrait pourtant se souvenir.....

— Citoyen directeur, ce sujet est délicat... Bonaparte sait, en toutes choses, plus qu'on ne le soupçonne de savoir.... et je crois au contraire qu'en ce qui vous concerne, il n'oublie pas assez.

— C'est donc une tête prodigieuse que celle de ce petit homme-là ; car, l'autre soir, on disait, dans mes salons, que, pour ce qui se rapporte à l'emploi des loisirs de sa femme, il veut perpétuellement apprendre.

— Revenons, je vous prie, au colonel Murat, reprit la dame dont le teint s'était un peu animé; je crois connaître assez Bonaparte pour être assurée qu'il saura gré au Directoire d'avoir nommé son aide-de-camp général de brigade.... Je puis même ajouter qu'il se flatte de s'être acquis, par ses brillans exploits, le

droit de voir le gouvernement venir au devant de ses desseins.....

— Mais il me semble que le colonel Junot n'a pas servi d'une manière moins éclatante que Murat, et que le général en chef doit s'intéresser à lui tout autant qu'à son camarade. Je suis donc surpris, ma belle dame, qu'en substituant votre sollicitude à celle de Bonaparte, vous ne l'étendiez pas à l'un comme à l'autre aide-de-camp.

— C'eût été trop compter sur votre bonté, citoyen directeur, que de vous demander deux graces à la fois; une de mes amies, dont le crédit surpasse de beaucoup le mien, parce qu'il est mieux mérité, s'est chargée de vous demander le grade de général pour le colonel Junot.

La belle solliciteuse avait prononcé ces derniers mots avec une intention évidemment malicieuse : elle savait que l'amie qui s'était faite la protectrice de Junot comptait naguère encore parmi les dames du canapé en grande faveur.

Barras comprit cette petite noirceur et répondit :

— Vraiment, Bonaparte peut se dispenser de songer à l'avancement de ses officiers; qu'il les envoie à Paris, ils y trouveront des dames fort empressées à récompenser les serviteurs de la république... N'en doutez pas, Madame, votre recommandation sera prise en grande considération par le Directoire; et, sans autre examen que le vôtre, on se hâtera d'élever Murat au grade que vous demandez pour lui : Carnot lui-même ne doit pas s'entendre mieux que vous à faire un général....

Une heure après, madame Tallien entrait dans le cabinet du président. Bon, se dit-il, voici maintenant la protectrice du colonel Junot.... Pour celle-ci, c'est différent, et je prétends lui tenir la dragée haute. La femme toute charmante qui sort d'ici parfuma l'ancienne cour des fleurs de son printemps; elle offrait à notre époque un automne encore plein de séductions : il y avait gloire et profit à l'accueillir... mais enfin c'était un automne.... Le règne de cette beauté touchant au déclin ne pouvait

être long, et le temps accourait où l'on n'aurait plus à lui rendre que le seul hommage dû à la vétérance des belles : les présens de la fortune.... Sous ce rapport, je me suis montré magnifique sans qu'il m'en ait rien coûté, et je pourrai pourtant m'en prévaloir.

Mais la jolie friponne qui m'arrive maintenant en mission de solliciteuse, a pris sa volée avant que je ne lui aie permis de la prendre; nous avons à régler ensemble un petit compte de ressentiment : il s'agit d'abord de procéder à cette liquidation.

Barras s'était dit tout cela, tandis que l'habituée du Luxembourg exposait le préambule de sa demande, à peu près comme la dame qui l'avait précédée : c'est-à-dire, en alléguant les préoccupations du général Bonaparte, qui lui faisaient oublier l'avancement de ses aides-de-camp.

— Seconde version sur le même sujet, répondit le directeur avec un sourire plus que malicieux; mais, ma toute belle, présentée au professeur avec des circonstances toutes différentes, elle n'obtiendra pas le moindre succès.

— Quoi! citoyen président, vous me refusez avant même de savoir ce que je viens vous demander?

— Ah! ce n'est pas difficile à deviner..... Mais apprenez, jolie colombe, que, lorsque l'on a pris son essor pour quitter la cage, il ne faut plus venir becqueter à la porte de l'oiseleur.

— Les oiseaux dont l'âge et le plumage sont recherchés n'attendent pas qu'on les chasse pour s'envoler.

— Très-bien; mais, après leur fuite, on n'a plus de grain pour eux.

— Trève de plaisanteries, cher président... l'arbitre prépondérant des destinées de la république ne peut pas refuser un brevet de général à la grande maîtresse des cérémonies de son palais...

— Je vous l'accorde, Madame, si votre protégé passe la soixantaine.

— Allons donc, c'est une dérision : à mon âge on ne sollicite les invalides pour qui que ce soit.

— Et le nom de votre colonel est...?

— Murat...

— Vous voulez dire Junot ?

— Eh ! non, je ne marche jamais sur les brisées de personne... encore moins sur celles d'une amie... On a dû venir ce matin vous demander les étoiles pour Junot.

— Pour Murat.

— C'est incroyable.

— Au contraire, morbleu ! c'est un trait de lumière... Cela me prouve évidemment que vous et votre amie avez les mêmes motifs actuels pour solliciter en faveur de Murat ; les mêmes raisons de vous renvoyer mutuellement les droits pâlissans de son camarade..... Junot, le plus empressé des deux colonels à mériter la protection de deux femmes adorables, a commis une lourde erreur en laissant vieillir ses titres d'une quinzaine de jours. Il saura désormais, grace à cette expérience, que les exploits dont on veut obtenir la récompense par l'entremise des dames, doivent être recommandés immédiatement. La mémoire du cœur est une admirable chose ; mais rien au monde n'est plus passager ; et, pour son compte, l'amour

devient ingrat dès qu'il se voit réduit à se souvenir.

Moitié par les droits de vétérance de la première solliciteuse ; moitié par suite d'une gentille amende honorable de la seconde, Murat fut nommé général de brigade avant de retourner à l'armée d'Italie. Junot subit en ce moment la conséquence d'une faute de chronologie ; mais, sous les drapeaux du général Bonaparte, il ne tarda pas d'obtenir l'appui d'une beauté qui n'oublie aucun des hommages qu'on lui rend : la gloire donna des étoiles à ce brave officier, et les étoiles qu'elle dispense sont toujours celles de l'immortalité.

V.

LE SECRÉTAIRE DU PREMIER CONSUL.

—

Le 19 brumaire au matin, en traversant la place Louis XV, appelée encore place de la Révolution, M. de Bourrienne, secrétaire intime du général Bonaparte, disait à quelqu'un [1]: « Mon ami, nous coucherons demain au

[1] M. de Lavallette, aide-de-camp du général en chef, le même qui fut sauvé des *rigueurs salutaires* de la restauration par son héroïque épouse.

«Luxembourg, ou nous finirons ici.... » Le lendemain, en effet, général et secrétaire prirent gîte au palais où venait d'expirer le gouvernement directorial.

Le faste n'était point dans les goûts de Napoléon; lorsqu'il le rechercha, ce fut sous l'inspiration de sa politique, et rarement sa politique se trouvait, en cela, contraire à l'utilité générale. Nous aurons plus d'une fois occasion de le prouver dans le cours de cet ouvrage. Bonaparte, premier consul, s'établit modestement au petit Luxembourg : il habitait le rez de chaussée, à droite en entrant par la rue de Vaugirard; Joséphine occupait le premier étage. Du cabinet où travaillait le général, on montait, par un escalier dérobé, à l'appartement de cette dame, qu'il appelait *sa femme*, avec une simplicité toute bourgeoise, tant qu'elle n'eut pas le front ceint d'une couronne.

Durant les deux ou trois mois que le chef du gouvernement consulaire passa dans cette sorte de tourne-bride, aucun changement ne fut fait ni à la disposition des localités, ni à leur ameu-

blement : le Luxembourg n'était pour lui qu'un pied-à-terre provisoire ; il disait quelquefois : « En attendant qu'on *nettoie* les Tuileries, je » me suis couché dans le lit du Directoire, tout » malpropre que je l'ai trouvé. »

S'il est vrai, comme on l'a tant de fois répété, qu'il n'y ait pas de héros pour son valet de chambre, on va voir qu'à travers tout le laisser-aller de l'abandon domestique, de la confiance et de l'intimité, l'homme vraiment supérieur reste supérieur dans ses rapports avec son secrétaire particulier.

En glanant des traits piquans et curieux dans les verbeuses révélations contemporaines; en les combinant, les assortissant, les nuançant à l'aide du pinceau pittoresque, l'imagination ébauche à peu près ainsi l'intérieur de Bonaparte, à la fin de l'année 1799.

Dans un cabinet meublé fort négligemment, dont la tenture laisse pendre plusieurs de ses angles décollés, un bureau, plus que modeste, est jonché de lettres, de brochures, de journaux; quelquefois une carte géographique en couvre une partie : cette carte est celle de la

péninsule italique. Tous les matins, la main soigneuse et méthodique d'un secrétaire trie, classe, arrange les papiers épars sur ce bureau; mais bientôt une autre main, obéissant à l'imagination ou pétulante ou distraite du premier consul, recommence le pêle-mêle auquel Bourrienne a remédié.

Il est vrai que l'arrangement des papiers sur un pupitre ou dans des cartons appartient aux attributions d'un commis d'ordre, plutôt qu'à celles du premier magistrat d'une république.

Le voici, taciturne, rêveur; il taillade avec son canif un des bras de l'innocent fauteuil sur lequel il est alongé; et cela sans se douter le moins du monde de ce qu'il fait... Approchez, émules de Gall et de Lavater : étudiez ce front large et proéminant, ce crâne aux larges proportions, ces traits fortement exprimés, ce teint pâle et bilieux, cette physionomie aux habitudes méditatives, mais qui, dans l'espace d'une minute, peut changer vingt fois d'expression.... Car ce bel œil gris-bleu, où la pensée semble dormir en ce moment, devient, pour obéir aux diverses passions qui s'y réflé-

chissent, vif ou caressant, doux ou sévère, calme ou terrible.... Lorsque ce regard interroge une ame, sonde une conscience, son feu pénétrant trouble, interdit, déconcerte.

Et, tandis qu'il rêve déjà, peut-être, la conquête du monde, ce consul, hier encore simple général, on entend courir à ses côtés la plume diligente d'un secrétaire... c'est Bourrienne, le condisciple de Bonaparte à Brienne, l'ami de sa première jeunesse, puis le satellite de sa planette lumineuse. Bourrienne roulait vers l'abîme révolutionnaire où s'est engloutie la caste nobiliaire; Bonaparte passait sur son char rapide; il s'y est accroché et court avec lui.... La dépendance de ce confident est heureuse; car le favori du destin qu'il sert depuis trois ans, impérieux, altier, terrible dans les relations politiques, se montre doux, bienveillant, presque bonhomme dans la vie domestique.

Soudain, la pensée fougueuse de Bonaparte se réveille; il saisit la plume pour tracer le brouillon de quelque projet : Bourrienne a frémi... car lui, lui seul hélas! sera chargé de recopier

cet écrit dont chaque mot sera un hiéroglyphe, et chaque phrase une construction elliptique.

Puis le consul se lève pour commencer une de ces promenades à grands pas, durant lesquelles il hausse fréquemment l'épaule droite, par un mouvement involontaire ; tandis qu'un léger entraînement de gauche à droite, imprimé à sa bouche, achève cette sorte de *tic*, qui n'est que le résultat de l'habitude, non, comme on l'a prétendu, l'effet d'une irritation convulsive... Souvent ces promenades sont accompagnées de chant : malheur alors au dilettante qui se trouve là ; Bonaparte est pourvu de la voix la plus fausse qui jamais soit sortie d'un gosier humain... Ce supplice intime s'applique au pauvre Bourrienne pendant une grande partie de la séance de cabinet, et ce n'est pas le seul auquel il soit condamné. Las de marcher, Bonaparte s'assied à moitié sur le bureau du secrétaire particulier, et, simulant de sa jambe gauche le mouvement oscillatoire d'un balancier de pendule, il impose au malheureux écrivain l'incommode obliga-

tion d'écrire sur un point d'appui mobile. C'est ainsi qu'il dicte le plus ordinairement la lettre ou la proclamation qu'il a conçue en marchant.

Vient ensuite le tour d'une causerie vive, brusque, sautillante, qui jaillit, toujours ingénieuse, toujours pleine d'aperçus remarquables, de l'esprit du consul. Il parle beaucoup, il parle trop; mais rarement on s'en plaindrait sans être injuste, tant sa conversation est agréable et entraînante; tant même elle a d'éclat quand le feu de la discussion l'anime.

Lorsqu'on voit Bonaparte silencieux et pensif, on est tenté de le croire mystérieux et dissimulé; rien de moins exact : les personnes qui jouissent de sa confiance lui font révéler les secrets qu'il semble cacher le plus soigneusement. Au pied-à-terre du Luxembourg, et dès les premiers jours de sa suprême magistrature, le consul a laissé pénétrer l'empereur futur à son confident Bourrienne : chaque jour, il l'entretient de ses projets de royauté sans la moindre réserve, sans lui recommander même de

garder pour lui seul cette confidence, dont il ne semble pas redouter le danger. Quand l'ancien ami, le serviteur dévoué fait entrevoir à Bonaparte les difficultés qu'il éprouverait à se faire reconnaître par les anciennes familles régnantes, il répond : « Si ce n'est que cela, » je les détrônerai tous, et alors je serai leur » ancien. »

A dix heures, un maître d'hôtel entr'ouvre la porte du cabinet du consul, la serviette sur le bras, et dit : Le général est servi. Le premier magistrat de la république passe alors dans la salle à manger avec Bourrienne. Joséphine et Hortense y sont déjà rendues; Bonaparte donne à l'une et à l'autre un baiser sur le front, et lance à tous ses autres commensaux un bonjour collectif. Ces commensaux sont constamment ses aides-de-camp; assez souvent ses frères, Joseph et Lucien; de temps en temps Defermont, Portalis, Clarke, Champagny, Benezeth, Émery, Roederer, Crétet, Regnier, Chaptal, Fourcroy, Monge, Regnault (de Saint-Jean-d'Angely), Boulay (de la Meurthe...) Berlier; rarement le second consul Cambacérès, qui

trouve qu'on mange trop vite au Luxembourg; plus rarement le troisième consul Lebrun, qui craint qu'on y marche plus vite encore vers le pouvoir souverain.

Après le déjeuner, Bonaparte monte quelques instans chez Joséphine. Il y a là cette adorable Hortense aux blonds cheveux, aux yeux d'azur, au teint délicat, doucement animé d'une suave teinte de carmin..... Pendant quelques minutes, le consul aime à comprendre dans le cercle de ses dix doigts cette taille élancée, qui s'y trouve à l'aise; il insulte de l'épithète menteuse de grand le plus petit pied qui jamais ait porté un corps de dix-huit ans; il déclare noire et sèche, une main blanche et potelée.... Puis il ajoute : Vous, Hortense, douce, bonne; vous, douée d'un esprit fin; vous, faite pour charmer par une conversation spirituelle; vous, légère à la danse comme une sylphide, et musicienne virtuose.... Je le dénie : cela n'est dit que par tout le monde... A ce compliment, rendu plus piquant par l'humeur taquine de Bonaparte, Joséphine, dont l'oreille ne peut s'habituer à l'éloge d'une jolie

femme qui n'est pas elle, même quand cet éloge s'adresse à sa fille; Joséphine fait une gentille moue qui n'échappe pas à son mari. Il s'approche alors d'elle, et lui dit :

— Belle comme tu l'es, ma Joséphine, tu devais la doter richement de beauté.

— Sans doute, répond madame Bonaparte; mais je ne crois pas m'être ruinée pour cela.

Le consul ne réplique à cette boutade jalouse que par un grand éclat de rire, et dit à Bourrienne :

— *Allons travailler.*

Laissons de côté l'homme de la représentation, des revues, du conseil, le gouvernant enfin... Nous rentrons avec Bonaparte dans son cabinet, qu'il regagne en chantant faux quelque grand morceau d'opéra, suivant l'habitude ambitieuse de tous ceux qui ne mettraient pas proprement sur l'air : *J'ai du bon tabac.* Il examine le travail terminé, donne des signatures, parcourt quelques unes des dépêches amoncelées sur son bureau; puis il repousse les autres avec le dos de la main; ce qui veut dire : « Bourrienne, c'est à faire à vous. »

Le consul se prend ensuite à lire les journaux, les brochures nouvelles, les pamphlets; commentant ici, redressant là, blâmant partout; après quoi, le voilà qui s'alonge de nouveau sur son fauteuil, retombe dans ses réflexions, et se remet en hostilité ouverte contre le bras du pauvre fauteuil.

Tout à coup, il sort de sa rêverie avec le frémissement de cette sensation délicieuse que produit une douce, une savante harmonie. Sans doute c'est le piano d'Hortense... vraiment non; c'est le son des cloches de Saint-Sulpice. Nulle mélodie n'émeut plus profondément Bonaparte; nul charme ne captive ses sens au même degré. « Apprenez, Bourrienne, dit-il d'un accent plein de mélancolie, pourquoi ce bruit excite en moi tant de plaisir : il me rappelle les premières années que j'ai passées à Brienne... J'étais heureux alors! » Et c'est Bonaparte, la première renommée des temps modernes, qui regrette les jours et la cloche du collége... Il y a donc dans la vie des instans où les jouissances de l'orgueil laissent reprendre quelque empire à celles du naturel.

A cinq heures, la voix du maître-d'hôtel redit : Le général est servi. Bonaparte quitte son cabinet pour n'y plus revenir ce jour-là ; et son inharmonique refrain l'annonce aux convives qui l'attendent.

Après le dîner, l'on monte chez Joséphine, et c'est là que le consul reçoit les ministres, les grands fonctionnaires, les généraux, les ambassadeurs; sans trop s'occuper des dames de la compagnie, à moins que ce ne soit pour leur dire quelque chose comme ceci : — « Ah! » mon Dieu! comme vous avez les bras rou- » ges! — Ah! la vilaine coiffure! — Qui vous a » donc fagotté les cheveux comme cela? — Vous » avez là une robe bien sale. — Est-ce que » vous ne changez jamais de robe? je vous ai vu » celle-ci vingt fois. — C'est singulier comme » vous avez les cheveux roux. »

Tous ces mots d'une rudesse plus que spartiate sont authentiques; seulement nous n'en pouvons établir ici la chronologie.

A minuit, Bonaparte donne le signal de la retraite par cette brusque et vulgaire locution : *Allons nous coucher*. Il est à remarquer que ra-

rement les grands caractères ont été compatibles avec ce qu'on appelle dans le monde les belles manières : cela prouve, ce semble, assez éloquemment que les belles manières sont d'assez petites choses.

Tels sont les tableaux de genre qu'un peu de poésie aidant, offre le prisme de la vie intime, fixé sur les temps primitifs du consulat établi provisoirement au Luxembourg. A ces généralités, on peut ajouter quelques épisodes curieux, en soulevant davantage le voile de l'intimité, sans le déchirer toutefois.

Les armes d'honneur, cette institution digne des beaux jours de la république romaine, mais qu'altéra bientôt la pensée d'étroite chevalerie qui s'y combina, furent imaginées au Luxembourg. Cette conception jaillit un matin de ces longues rêveries, auxquelles Bonaparte s'abandonnait en taillant son fauteuil... Une fois sur la trace d'une telle idée, il bondit comme un jeune chevreuil, et, se trouvant debout sans avoir eu l'intention de se lever, il courut à Bourrienne, s'assit sur sa

table, posa le bras gauche sur son épaule droite, imprima le mouvement du balancier à l'une de ses jambes, et dit au secrétaire : Écrivez :

« Il y a des armes d'honneur pour récompenser les actions d'éclat sous les drapeaux de la république. Pour les généraux, officiers supérieurs, officiers ordinaires à pied et à cheval, ainsi que pour les sous-officiers, l'arme d'honneur est un sabre de forme élégante, de bonne trempe ; une inscription gravée sur la lame mentionne le trait de valeur qui l'a méritée. Pour les soldats d'infanterie, l'arme d'honneur est un fusil dont les capucines et la sous-garde sont en argent : l'action d'éclat y est également gravée. Le tambour obtient des baguettes d'honneur. Les simples cavaliers ont un mousqueton d'honneur... Dans l'artillerie..... »

Ici, le premier consul s'arrêta un moment ; son bel œil brilla d'une flamme plus vive : Bourrienne vit que l'affection, disons plus, l'orgueil de l'ancien artilleur cherchait une distinction d'élite pour les frères d'armes de sa jeunesse.

« Ah ! j'y suis, reprit Bonaparte : le soldat d'artillerie à pied ou à cheval, porte, attachée à sa manche gauche, une grenade d'or, sur laquelle est gravée la mention du trait de courage éclatant dont elle est la récompense...

« Dans des cas exceptionnels, le premier consul décerne des pistolets d'honneur aux officiers d'un grade élevé.

« Tous les militaires admis dans la *Légion-d'Honneur*..... »

— La Légion-d'Honneur ! répéta le secrétaire; mais, général... c'est donc une corporation, un ordre... et les lois de la république ?...

— Écrivez, nigaud, reprit Bonaparte; ne voyez-vous pas que c'est une *préparation*... Que fais-je aujourd'hui, généralement parlant ? Je choisis des matériaux, je les assortis... plus tard je bâtirai... — « Tous les militaires auxquels des armes d'honneur ont été décernées obtiennent un brevet sur parchemin : ces armes procurent une haute paie. »

Ceci, mon cher, continua le premier consul, n'est point un texte arrêté; mais un simple

projet, un croquis... à soumettre aux deux autres, ajouta Bonaparte avec un sourire dédaigneux. Nous rédigerons, nous polirons plus tard... vous mettrez là dedans de votre prose des grands jours[1].

Il faudra que cette fondation ait beaucoup de retentissement, poursuivit avec chaleur le premier magistrat de la république : les journaux, qui disent tout ce que je veux, en parleront tant qu'il me plaira... Mais il faudrait dérober le *vous voudrez* bien du pouvoir sous quelque forme neuve et ingénieuse... Nous y réfléchirons.

Or, voici le résultat des réflexions : Un sergent de grenadiers, nommé *Léon Aune*, qui avait été compris dans la première distribution des armes d'honneur, eut ordre d'écrire directement au premier consul pour le remercier.

[1] Ces détails, que Bourrienne n'a pas mentionnés dans ses mémoires, ont été rapportés devant l'auteur par le grand-maréchal Duroc, au commencement de la campagne de 1813..... Sans doute le secrétaire particulier du premier consul a eu ses raisons pour les taire, ainsi que beaucoup d'autres.

Bonaparte lui répondit en ces termes : « J'ai » reçu votre lettre, *mon brave camarade;* vous » n'avez pas besoin de me parler de vos ac- » tions; vous êtes le plus vaillant grenadier de » l'armée depuis la mort du brave Benezete. » Vous avez eu un des cent sabres que j'ai distri- » bués à l'armée; tous les soldats étaient d'accord » que c'était vous qui le méritiez davantage. » Je désire beaucoup vous revoir; le ministre » de la guerre vous envoie l'ordre de venir à » Paris. »

Le sergent Aune accourut au Luxembourg. On lui fit une belle réception; il mangea à la table du premier consul, et reçut mille cajoleries... Quel beau thême pour les journaux officiels! ils retentirent pendant un mois et de l'institution des armes d'honneur et de l'accueil *républicain* fait à un simple sergent par le magistrat suprême de la France; et du respect pour le principe sacré de l'égalité, ressortant d'une lettre dans laquelle notre premier général appelait un humble sous-officier *mon brave camarade.*

Ceci avait lieu au moment où Bonaparte fai-

sait préparer, pour s'y établir, l'ancien palais de nos rois.

Passons maintenant du cabinet dans les appartemens; nous soulèverons un voile d'intimité plus secrète encore que le dessous de carte politique mentionné précédemment. Dans l'épisode que nous allons rapporter, il y eut tantôt entremise du secrétaire particulier Bourrienne, qui ne s'est pas montré fort discret quant à cette particularité de la vie murée; tantôt audition d'une dame au service de Joséphine, dont on ne pouvait exiger le secret, puisqu'on ne lui avait rien confié.

Murat, nommé général de brigade grace à la protection des dames familières du cercle de Barras, avait été mal accueilli par le général en chef, à son retour en Italie. Bonaparte craignait sans doute que cet officier n'eût fait, en temps de guerre, trop essentiellement les fonctions de l'aide-de-camp des temps de paix, dans le quartier de la Chaussée-d'Antin.... Mais une bouderie pour un tel sujet eût ressemblé aux ombrages d'un mari de Molière; la disgrace de Murat parut avoir une autre

cause. Pour la première et la dernière fois en même temps, ce brave des braves, ce Bayard des temps modernes, refusa de charger devant Mantoue.... Il se dit blessé.... Tous les historiens ont dit *qu'il eut peur*....

Dès lors, Bonaparte fut de glace pour Murat; il se perdit dans la foule des généraux; il ne devait, dans les opinions du général en chef, regagner ses éperons d'or qu'à la bataille d'Aboukir.

Avant de partir pour l'Égypte, Murat faisait partie d'une division qui avait marché sur Rome; il vit, chez Joseph Bonaparte, alors ambassadeur de la république auprès du Saint-Siége, la plus jeune des sœurs de ce ministre : Marie-Annonciade-Caroline Bonaparte, à peine âgée de seize ans, et fraîche comme un bouton de rose..... Murat était beau; Caroline pouvait être déjà tendre.... Le général français devint, en peu de jours, le rival heureux d'un jeune prince de Santa-Croce, qui recherchait mademoiselle Bonaparte..... Heureux par la préférence du

cœur, nous ne voulons faire comprendre que cela.

Lorsque, vers le terme des brillantes campagnes d'Italie, madame Bonaparte et les sœurs de son mari, Pauline et Caroline, séjournèrent quelque temps à Milan, Murat et sa charmante connaissance de Rome se retrouvèrent chez Joséphine. Il faut convenir qu'à cette époque le palais Serberoni fut témoin de beaucoup de choses : plusieurs fils d'intrigue peu exemplaire s'y croisèrent. « Il y eut, dit Bour- » rienne, entre Caroline et Murat un commen- » cement d'intimité qui rendit leur mariage » tout-à-fait désirable.... » Cependant la guerre d'Orient passa sur cette nécessité ; et ce ne fut que sur l'imposante autorité des services rendus à Bonaparte par Murat, que l'on osa parler au premier de l'union de sa sœur avec son ancien aide-de-camp.

Le vainqueur d'Aboukir ne se montrait pas précisément empressé d'épouser Caroline; il serait hasardeux de dire pourquoi. Ce fut madame Bonaparte qui, sur le souvenir des précédens de Milan, qu'elle n'avait pas ignorés,

conseilla vivement à ce brillant général de demander au premier consul la main de sa sœur. Joséphine, assez mal avec ses beaux-frères, espérait trouver plus de sympathie dans celui-là : ce serait, en effet, peu exiger de sa reconnaissance, que d'attendre au moins de lui un appui contre ses ennemis. L'excellente dame se trompa même en cela, ainsi que nous aurons peut-être l'occasion de le prouver plus tard.

A la proposition de Joséphine, Murat laissa voir de l'embarras, de l'hésitation, et voulut consulter le banquier Collot qui, dit-on, était initié à tous les secrets de la famille Bonaparte. Collot fut de l'avis de Joséphine, et conseilla à son ami d'aller immédiatement au Luxembourg présenter sa demande au frère de Caroline.

Murat fit cette démarche officielle avec quelque répugnance; peut-être craignait-il l'humiliation d'un refus. Bonaparte ne le lui fit pas; mais, d'un accueil qui tenait plus aux allures souveraines qu'à la confraternité du champ

d'honneur, le premier consul laissa échapper un *j'y penserai* qui ne décidait rien.

Le soir même, la demande de Murat fut agitée dans le conseil intime du Luxembourg, où délibéraient, sous la présidence du premier consul, Joséphine, Eugène, Hortense et Bourrienne. Madame Bonaparte déploya à ce sujet tout ce que son amabilité si souple, si insinuante, si persuasive, offrait d'éloquence ; mais le consentement paraissait difficile à enlever.

— Murat, dit entre autres choses Bonaparte, est le fils d'un aubergiste.... Dans le rang élevé où me placent la fortune et la gloire, je ne puis pas mêler son sang à mon sang.

— Général, dit Bourrienne d'un accent mesuré, à l'aide duquel il faisait passer quelquefois de bonnes vérités, ce motif est un de ceux qu'il ne serait pas dans vos intérêts d'alléguer : j'oserai vous faire remarquer que la république et l'égalité sont encore dans la lettre de nos institutions...

— Les jeunes gens s'aiment réciproquement dit Joséphine, d'une voix caressante.

— Sans doute, répondit Bonaparte d'un ton réfléchi; et cela peut devenir dangereux.

Hortense, à cette remarque, laissa tomber ses beaux yeux sur son élégant tablier de taffetas.... Eugène sourit avec une intention quelque peu malicieuse.

— Dangereuse, je ne le pense pas, reprit Joséphine d'un accent que ne semblait pas animer une puissante conviction... Mais songez donc, mon ami, que personne n'est plus dévoué à votre personne que Murat...

— Qu'il vous l'a bien prouvé au 18 brumaire, ajouta Bourrienne.

— C'est vrai.... c'est vrai, dit Bonaparte ébranlé....

— Que sa belle conduite à Aboukir, continua Eugène, a remis dans nos mains les derniers lauriers moissonnés en Égypte et les drapeaux turcs que nous avons suspendus dernièrement aux voûtes du temple de Mars...

— Oui, j'en conviens, Murat était superbe à Aboukir, s'écria Bonaparte avec un regard flamboyant.

— Vous voyez donc bien, mon ami, reprit

Joséphine, qu'il mérite une récompense digne de vous et de lui.

— Oui, oui, je sais que je dois me hâter de récompenser moi-même... Et, pendant que le premier consul prononçait ces mots, un nuage sombre, mais rapidement dissipé, passa sur son front et le plissa... Puis il reprit avec vivacité : N'ai-je pas nommé Murat commandant de la garde consulaire ?

— Ce poste de confiance, dit timidement Hortense, conviendrait bien au beau-frère du premier consul...

A ce point de la négociation, Bonaparte parut tellement près de céder, que les quatre solliciteurs pensèrent qu'un effort simultané d'instances le déciderait... Ils prièrent donc tous à la fois, et le succès couronna leur persistance.

— Allons, allons, vous serez satisfaits; que Murat vienne demain matin : je lui donnerai une réponse satisfaisante... Bourrienne, descendez un moment avec moi dans mon cabinet... nous causerons un peu des moyens.... Car ce n'est pas le tout que mon consentement :

Murat n'a pas un sou; moi, je ne suis pas riche, et le général commandant la garde des consuls n'est pas homme à dire, comme l'amant des *Folies amoureuses* : L'amour y pourvoira.

Hé! bien, continua Bonaparte quand il fut dans son cabinet avec Bourrienne, vous devez être content, la victoire est à vous.

— Général, ce mariage est convenable et dans les convenances...

— Hein! c'est peut-être dans les bienséances que vous voulez dire...

Le secrétaire particulier garda le silence.

— Moi, toute réflexion faite, je suis satisfait aussi... Murat convient à ma sœur... et puis l'on ne dira pas que je suis fier, que je cherche les grandes alliances... Si j'avais marié Caroline à un noble, à un *ci-devant*, comme disent les Jacobins, ils auraient crié par dessus les murs... ils eussent trouvé là dedans une contre-révolution complète... Avez-vous vu, Bourrienne, comme ma femme s'intéressait à la réussite de ce mariage?

— Oui, général, elle, comme nous tous.

— Oh! mais de sa part cela me fait plaisir... vous en devinez bien les raisons ?

— Général, vous avez trop écouté des rapports suspects, et ce que madame Bonaparte fait aujourd'hui en est le démenti formel.

— Vous avez parfaitement saisi mon idée, et je suis bien aise que votre opinion soit conforme... Mais la dot, mon cher, la dot... Où en sont nos finances?

— Vous pouvez disposer de trente mille francs.

— Un pâtissier donnerait davantage à sa sœur... Et le cadeau de noce? car encore faut-il que j'en offre un à la mariée.

— Ma foi, général, si vous tenez à ne pas vous endetter...

— Ah! pas de dettes, Bourrienne, pas de dettes, je n'en veux pas entendre parler.... C'est bien assez de celles de ma femme... Eh! parbleu! m'y voici... A ces mots Bonaparte, appelant du doigt son secrétaire particulier auprès de lui, poursuivit en baissant la voix : Demain matin, avant que Joséphine soit éveillée, j'entre, sur la pointe du pied, dans son

cabinet de toilette, et je lui enlève un collier de diamans... Nous remplacerons cela en des temps meilleurs...

La soustraction du collier fut exécutée avec une dextérité digne d'éloges; Bonaparte s'en vanta en riant à gorge déployée lorsqu'il entra, le lendemain, dans son cabinet.

— Vrai, Bourrienne, je crois que je ne m'y serais pas mal pris pour *faire* le mouchoir et la tabatière.

— Général, vous vous entendez mieux encore à faire la conquête et le souverain pouvoir.

Quoique le mariage dût être célébré avec beaucoup de modestie au Luxembourg, Caroline voulut se parer du cadeau de son frère, cadeau dont elle ne soupçonnait pas l'origine; elle mit donc le collier enlevé de l'écrin de Joséphine, et se hâta même de le faire admirer à celle-ci.

Madame Bonaparte reconnut parfaitement son bijou; mais elle se garda bien de laisser paraître sur sa belle figure aucune trace du mécontentement qu'elle éprouvait. Toutefois,

l'élégante compagne du premier consul ne prit nullement son parti sur la *perte* de ses diamans; perte réputée double dans les opinions d'une femme un peu coquette, quand l'objet dont on la prive doit servir à parer une autre femme.

Il y avait encore dans l'esprit et les habitudes de Joséphine des réminiscences du Directoire; elle alla trouver un matin Berthier, alors ministre de la guerre. Personne ne se montra plus compatissant que ce général aux afflictions de la beauté; et c'était un véritable chagrin pour madame Bonaparte d'être privée d'un collier de diamans, attendu qu'elle n'en possédait guère que huit à dix autres.

Berthier, tout en se rongeant les ongles, selon sa coutume, a dit un mémorialiste, écouta attentivement Joséphine, et, lorsqu'il fut assuré qu'elle ne pouvait pas absolument se passer d'une parure de perles de deux cent cinquante mille francs, qui était alors à vendre chez Foncier, il sonna, les uns après les autres, tous ses chefs de bureau. Le résultat de cette investigation, essentiellement morale, fut que l'on pou-

vait terminer, dans le jour, la liquidation d'une forte créance pour le service des hôpitaux d'Italie; et que l'on obtiendrait aisément les deux cent cinquante mille francs de la reconnaissance des fournisseurs liquidés. »

Joséphine rentra au Luxembourg enchantée de la réussite d'un expédient qui pouvait faire destituer un ministre, et pendre un chef de bureau, si Bonaparte en eût été informé.

La parure de perles passa des montres de Foncier dans l'écrin de Joséphine, sans qu'une arrière-pensée fâcheuse vînt troubler le plaisir que cette acquisition lui procura. Nulle femme ne fut aussi bonne, aussi bienveillante, aussi noblement inspirée, dans tout ce qui tenait aux élans de la générosité... Mais aucune ne porta plus loin la légèreté, l'imprévoyance, l'oubli des scrupules, lorsqu'il s'agissait d'un désir à satisfaire... Joséphine avait la plus belle ame; mais elle était femme et demie.

V.

L'AIDE-DE-CAMP DE SERVICE.

L'aide-de-camp est un officier à part : en lui se combinent l'homme du monde et le militaire. Ses fonctions comprennent, à l'armée, non seulement les communications stratégiques, mais l'entremise que nécessite l'exercice du droit de conquête acquis au général, tant sur la beauté que sur les objets d'art. Les repas et fêtes du quartier-général entrent aussi

dans les attributions de l'aide-de-camp : maître d'hôtel au dîner, il écrit les noms à placer sur les serviettes, admet ou rejette les hors-d'œuvre, déguste les vins et veille à ce que les convives boivent frais en été... Durant le repas, il dirige le service, donne, de sa pleine autorité, l'ordre de faire réchauffer les plats; et sa sollicitude sert chaudement l'appétit des lieutenans qu'on oublie souvent.

Passant de la salle à manger au salon, l'aide-de-camp veille à ce que les lampes soient en bon état, les tables à jeu dressées; il examine si l'on prépare à l'office le punch et les rafraîchissemens, si les biscuits et petits gâteaux ne datent pas d'une semaine; enfin il s'assure qu'un des régimens de la garnison a envoyé les Musard ou les Julien de sa musique, pour faire danser la société du général.

Tout cela étant bien réglé, rien ne s'oppose à ce que l'aide-de-camp s'amuse comme un autre; il y a pourtant certaines restrictions à ses plaisirs. Par exemple, malheur à lui si la femme surannée de quelque commandant de place ou intendant militaire se mêle dans la

foule des danseuses : les convenances veulent alors, malgré le silence de Guibert à ce sujet, elles exigent, ces cruelles convenances, que le pauvre garçon s'immole à l'inhumaine nécessité d'imprimer le mouvement au demi-siècle de débris enluminé, enrubané, doré, qu'indique le regard sévère du général. Enlever une redoute à la tête d'une compagnie d'élite, à la bonne heure..; mais faire danser en 1837, je suppose, l'honorable contemporaine de *Trénis*, qui exhume les petits pas de l'été et les passes par dessus la tête : c'est trop compter sur l'héroïsme d'un guerrier... Malheureux officier! va!... Victime déplorable des exigences que légitime la hiérarchie, voyez comme il est en butte au sourire malin des bouches si fraîches, si prodigues de perles, qui dansent vis-à-vis; voyez comme l'élégante légèreté, le mol abandon, la désinvolture de ces rieuses sylphides, contrastent avec l'ambition malheureuse de madame la commandante ou l'intendante, figurant là par ordre... Oui, l'imposition frappée sur le pays, au moment de sa conquête, froissa moins les habitans que ne froisse l'aide-de-

camp infortuné ce quadrille-contribution.

Voici maintenant une déconvenue négative également imposée au même officier. Il y a des cas exceptionnels où le maréchal-de-camp ou le lieutenant-général, déjà vieux, croit agir avec prudence en emmenant à l'armée la jeune femme qu'il s'avisa tard, hélas! d'appeler au partage de sa baronnie, en même temps qu'à la communauté, trop peu réelle, d'une infinité d'autres choses. Alors les obligations de notre titulaire d'état-major sont au moins doublées : nous n'en voulons pour preuve que ses devoirs au bal.. Si, comme aide-de-camp du général, il faut qu'il s'impose le quadrille et, qui pis est, la valse avec le demi-siècle dansant, comme aide-de-camp de Madame, il doit s'interdire l'un et l'autre avec les rieuses fraîches, agaçantes et folâtres : ceci lui est prescrit par le *veto* d'un regard bien autrement significatif que celui du mari. Le baron se borne à vouloir que son subordonné fasse danser les commandantes surannées; la baronne le mettrait au régime exclusif des mères-grandes, s'il s'en trouvait dans l'assemblée... à défaut de quoi,

l'exclusive beauté le relègue au boston vénérable des présidens, des généraux en retraite et des doyens d'université... Personne n'est impérieux comme la femme d'un général qui a dit : Cet officier est aussi mon aide-de-camp... Ajoutons, en observateur judicieux, qu'elles ne le disent pas toutes, les compagnes de nos braves généraux.

Le lecteur malin a pensé, peut-être, que nous pourrions ici passer des généralités à l'application, en nous renfermant dans le cadre de nos chroniques; mais ce n'est pas là ce que nous avons en vue; et cette application ne pourrait, dans tous les cas, se rapporter à l'époque qui nous occupe. Dans les premiers temps du consulat de Napoléon, ses aides-de-camp, Rapp et Duroc particulièrement, avaient de vastes attributions; eux et le secrétaire particulier formaient à peu près tout le personnel des Tuileries : ils étaient, tour à tour, grand-chambellan, grand-maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs, chambellan ordinaire, écuyer, chef d'une police secrète, adjudant du palais, maître-d'hô-

tel... etc., etc., etc.; et, parmi ces et cœtera, l'on doit comprendre certaines excursions, en habit couleur de muraille, pour les menus plaisirs nocturnes du premier consul.... Les aides-de-camp, même quand ils sont généraux, ne peuvent pas échapper à ces fonctions-là; Duroc, grand-maréchal du palais, n'en fut pas dispensé : nous trouverons l'occasion d'appuyer cette assertion d'une preuve au moins.

On conçoit que, réunissant sous leur main une si grande diversité de détails, les aides-de-camp du premier consul devaient passer du grave au doux, du plaisant au sévère : ce serait assurément une histoire fort variée que celle des faits et gestes de ces confidens militaires.

Parmi les choses plaisantes, Duroc vint un jour raconter à Bonaparte une aventure qui le fit rire d'abord; mais son hilarité ne fut pas longue. Il s'agissait d'une dépense folle; et le consul, quelquefois trop prodigue de sang au champ d'honneur, se montrait partout fort économe d'argent, à moins qu'il n'y eût de

grands ou de glorieux motifs pour en dépenser beaucoup.

Jérôme, le plus jeune des frères de Bonaparte, était alors aspirant de marine, et menait la vie d'un vice-amiral. Il n'est pas présumable qu'il eût encore des aides-de-camp; mais on peut affirmer au moins qu'il avait des flatteurs.... Il n'existait peut-être pas un seul général, dans l'armée navale, qui ne fît tout doucettement sa cour à l'apprenti marin; il était petit, de taille comme d'importance; mais qui ne voyait pas le premier consul par dessus sa tête?

Lorsque Bonaparte s'établit aux Tuileries, c'est-à-dire vers le mois de pluviose an VIII, Jérôme atteignait à peine sa seizième année; des ordres sévères étaient fréquemment renouvelés pour qu'il ne quittât point le vaisseau sur lequel il servait, en rade de Rochefort ou de Brest; mais, lorsque, sur la permission dérisoire de ses chefs, il se rendait à terre pour danser, sabler quelques bouteilles de Champagne, ou faire pis, il lui arriva plus d'une fois de pousser incognito jusqu'à Paris; et, tandis que son

frère le croyait gravement occupé des études mathématiques et de navigation expérimentale, il se livrait aux sciences pratiques avec des demoiselles d'Opéra.

Bien qu'on n'ait que seize ans, il est permis de se croire un homme fait, lorsqu'on se livre à ce genre d'expérience. Dans un de ses voyages clandestins, le jeune Bonaparte pensa que, s'il lui manquait quelque chose pour donner une idée de sa complète virilité, ce ne pouvait être qu'un nécessaire à barbe. Il se rendit donc secrètement chez Biennais, ou le fit venir avec non moins de mystère, et commença par lui déclarer qu'il était le frère du premier consul.

Sur ce, grandes salutations, grandes offres de services : tout le magasin de Biennais fut à la disposition du petit aspirant... L'expérimenté marchand prévit bien quelque légère difficulté pour faire admettre la créance aux Tuileries; mais il calcula ses prix en conséquence. Cette fois Jérôme ne prit que le nécessaire à barbe tant désiré, et qui coûta la bagatelle de huit mille francs. Jamais plus brillante inutilité

n'avait été achetée à l'usage d'un menton de seize ans. L'acquéreur sautait comme un enfant, qu'il était, en admirant sa très-chère acquisition : il jouait littéralement au nécessaire; la couronne de Westphalie, avec laquelle il joua huit à neuf ans plus tard, le rendit assurément moins heureux... Le voilà parti pour retourner à son bord.

Cependant, dès l'hiver de 1800, on parlait de la campagne qui devait s'ouvrir au printemps en Italie. Il paraissait déjà décidé que le premier consul commanderait en personne, afin de ramener sous nos drapeaux les nobles destinées de Lodi, d'Arcole et de Rivoli. Mais l'Autriche, affranchie des fatalités qui l'avaient dominée en 1796 et 1797, pouvait combattre avec plus d'avantage, même ayant Bonaparte en tête; il n'était pas impossible que la fortune des armes, passée dans les rangs de nos ennemis, éteignît d'un souffle puissant l'étoile éclatante de celui qu'elle avait naguère adopté pour favori. Telles furent au moins les prévisions qui surgirent un matin des réflexions de Biennais; une vague inquiétude s'en-

suivit. L'avenir se dessinait en noir aux yeux du pauvre marchand; il finit par trembler pour une créance garantie par la vie du premier consul, et craignit, en définitive, qu'un boulet de canon n'emportât son hypothèque.

Sous l'empire de ces appréhensions, l'homme au nécessaire s'adressa à l'aide-de-camp Duroc, et tâcha de l'intéresser à sa liquidation.

— Huit mille francs un nécessaire à barbe! s'écria Duroc avec cette gravité qui le distinguait; vous avez donc vendu la barbe avec, évaluée au tarif des adolescens qui l'apprécient comme un trésor?

— Colonel, le meuble est fort riche....

— Mais, par malheur, il est inutile; et c'est un grand inconvénient auprès du premier consul.

— Toutes les pièces sont admirablement gravées et de la plus grande magnificence.

— Enfin, je mettrai le mémoire sous les yeux du général, et je vous ferai connaître sa décision.

En effet, Duroc ayant choisi un de ces momens de bonne humeur, dont le reflet était si

facile à saisir sur le visage de Bonaparte, lui annonça en riant le récit d'une anecdote fort gaie; et soudain il narra l'aventure du nécessaire avec toutes les ressources de joyeuseté qu'il put trouver dans son esprit, naturellement peu jovial. Puis, concluant du geste, l'aide-de-camp plaça sur le bureau du premier consul la note de Bienais.

Napoléon n'avait pas beaucoup ri; mais il n'avait pas laissé remarquer ce sourcillement qui, d'ordinaire, annonçait l'orage de son caractère : le côté plaisant de l'anecdote et ce que l'on pouvait trouver de répréhensible dans la conduite du jeune aspirant, s'étaient combinés dans l'esprit du général pour former une compensation. Il prit la plume et écrivit au bas du mémoire : *Quand Jérôme Bonaparte aura de la barbe, on acquittera ce qu'il a dépensé pour l'acquisition de ses rasoirs.* Repliant ensuite le papier, Bonaparte le remit à Duroc en lui disant : Vous donnerez cela au marchand, et l'attente de ce qui lui est dû, pendant trois ou quatre ans encore, le mettra, pour

l'avenir, en défiance des dettes contractées par monsieur mon frère.

Quinze jours après, le premier consul fit payer Biennais; mais il lui avait laissé le temps de calculer amèrement l'intérêt perdu de son argent. Ce calcul fâcheux, mais heureusement trompé, fut l'unique punition qui fut imposée à ce marchand. Toutefois, Duroc le prévint que le premier consul ne paierait plus les dettes contractées par son frère, surtout pour des objets d'une aussi négative *nécessité* que le *nécessaire* en question.

Au moment où cet épisode plaisant était jeté à travers les relations politiques, celles-ci roulaient particulièrement sur un sujet peu connu dans ses détails, et dont nous avons entendu raisonner un homme d'État qui les avait bien observés.

Au commencement de l'année 1800, Bonaparte reçut du comte de Lille, depuis Louis XVIII, une lettre ainsi conçue : « Quelle » que soit leur conduite apparente, des hommes » tels que vous, Monsieur, n'inspirent jamais » d'inquiétude. Vous *avez accepté* une place

» éminente (l'illustre correspondant dorait la » pilule), et je vous en sais gré. Mieux que » personne, vous savez ce qu'il faut de force » et de puissance pour faire le bonheur d'une » grande nation. Sauvez la France de ses pro- » pres fureurs; quand vous aurez rempli ce » premier vœu de mon cœur, rendez à la » France son roi; et les générations futures » béniront votre mémoire. Vous serez tou- » jours trop nécessaire à l'État pour que je » puisse acquitter, par des places, la dette » de mon aïeul et la mienne... Signé *Louis.* »

Bonaparte avait lu d'abord cette lettre dans son cabinet; mais il voulait, dit-il à Bourrienne, en égayer une veillée chez Joséphine; et, le soir, s'étant jeté sur un canapé, il dit à sa femme, à Hortense et à Eugène, qui se trouvaient réunis dans la chambre jaune du rez de chaussée : — Écoutez, voici du curieux.... Puis il relut tout haut la lettre de l'illustre exilé; et quand il eut fini, il s'écria joyeusement : Hé bien, que pensez-vous de cela, vous autres?

Hortense et Eugène gardèrent le silence;

mais Joséphine, toujours vicomtesse de l'ancien régime, répondit :

— Mon ami, je te conseille de répondre au comte de Lille, et de lui donner quelque espoir....

— Tu crois, Joséphine?

— Oui, mon ami; cela ne t'engagerait à rien, et te laisserait le temps de réfléchir si tu ne pourrais pas jouer un rôle bien autrement important que Monck....

En ce moment, Bourrienne entra avec Duroc.

— Ah! ah! ah! venez donc, mon cher Bourrienne, s'écria Bonaparte, tout rayonnant d'hilarité; venez rire avec moi de cette bonne Joséphine, qui se fait l'ange tutélaire des royalistes....

— Je ne crois pourtant pas, répondit le secrétaire particulier, qu'ils en sachent beaucoup de gré à Madame.

— Parbleu! non, reprit le premier consul;

mais ces diables de femmes sont folles..... le faubourg Saint-Germain leur tourne la tête.... Au reste, cela ne me fait rien ; je ne leur en veux pas.... Et vous, Hortense.... voyons, que pensez-vous des opinions de votre mère ?

— Mais, général, répondit mademoiselle de Beauharnais avec toute la franchise de son âge, peut-être que si votre réponse au comte de Lille se bornait à le laisser flotter entre le doute et l'espérance, l'opinion publique en pourrait conclure que vous ne songez pas à vous faire roi vous-même....

— Et quelle importance voulez-vous, mon enfant, que le public attache à cette idée ? répondit le consul avec douceur. Ce que les Français veulent surtout, c'est d'être gouvernés par un homme qui sache comprendre leur gloire et la soutenir.... D'ailleurs, on aurait grand tort de penser que je veuille me faire roi de France.... ce mot est déconsidéré, appetissé, et la France est grandie, elle.... Il lui faut un chef dont la dénomination convienne mieux à ses nobles destinées.

— Ah ! tant mieux, s'écria Joséphine avec

une vivacité d'expression qui devait émaner d'une pensée inquiétante [1].

— Cela ne veut pas dire, madame la vicomtesse, reprit Bonaparte en riant, que je songe à vous rendre votre *bon roi*.... Et toi, Eugène, ton avis? continua le consul en se tournant vers son fils adoptif.

— Le voici, mon général : je crois que le pouvoir appartient à celui qui sait défendre et protéger la patrie; non à celui qu'elle voit dans les rangs de ses ennemis....

— Mais la légitimité, mon fils, dit la royaliste Joséphine... cette vénérable hérédité qui, depuis tant de siècles, perpétue sur le trône les princes d'un même sang....

[1] Peut-être était-elle préoccupée d'une certaine prédiction de la Villeneuve, fameuse devineresse de l'époque. Cette femme lui avait dit : « Vous êtes l'épouse d'un grand général qui deviendra plus grand encore... Vous occuperez la première place de France... vous règnerez : mais cela durera peu... » Depuis lors, Joséphine, qui croyait aux prédictions, ne se rappelait jamais celle-ci sans attacher à l'idée de la souveraine puissance un pressentiment de malheur qu'il lui était impossible d'écarter..... Il ne la trompait pas.

Tandis que madame Bonaparte prononçait ces mots avec une sorte de solennité, le consul, qui s'était emparé des pincettes, attaquait à coups pressés la grosse bûche de l'âtre, dont il faisait jaillir un tourbillon d'étincelles.... Au mot d'hérédité, il se redressa soudain et jeta brusquement ces mots dans l'entretien.

— L'hérédité! ils n'ont que ce mot là dans la bouche.... A la bonne heure, c'est quelque chose.... c'est un bail conclu avec la nation et d'une durée indéfinie... Or, quand le fermier gère mal, ce bail doit être rompu, et l'on en passe un avec un meilleur gérant.... voilà l'hérédité....

— Il est constant, dit Bourrienne, que les anciennes lois de la monarchie l'entendaient ainsi.

— Quant à votre Louis XVIII, reprit Bonaparte qui avait cessé de tisonner, voici mes objections; répondez-y : Comment, si l'on relève son trône, garantir tous les droits acquis dans la révolution? comment faire oublier d'ailleurs au souverain rappelé tous les résultats

matériels obtenus contre une famille rentrant dans toute la plénitude de son pouvoir, avec quatre-vingt mille émigrés et l'influence du fanatisme?.. Que deviendront, par exemple, ceux qui ont voté la mort du roi, les révolutionnaires qui se sont prononcés avec exaltation, les acquéreurs de domaines nationaux... dites, est-il possible de prévoir jusqu'où pourront aller les réactions?

Le premier consul ne répondit point alors au comte de Lille; plus tard cette réserve épistolaire s'étant démentie, Napoléon eut lieu de s'en repentir : il fournit au prétendant l'occasion de faire de l'héroïsme, les pieds dans sa chancelière; et la lettre qu'il écrivit, dans cette dernière circonstance, à Bonaparte, appela l'intérêt de l'Europe sur l'auguste proscrit.

Cependant les Bourbons, bercés d'une vaine espérance par les agens qu'ils entretenaient en France, ne désespéraient pas d'amener Bonaparte sur les traces de Monck. Le comte d'Artois, depuis Charles X, était alors à Londres, et son imagination peu féconde contribuait,

pour ce qu'elle pouvait, à préparer une restauration par l'entremise du premier consul. Nous sommes assez disposé à juger excellens les moyens qui nous plaisent : Monsieur n'était point à cette époque l'homme des congrégations, à moins que ce ne fût de celles en jupons roses et en souliers de satin. Tributaire encore fervent aux autels de la beauté, son altesse, jugeant des passions d'autrui par les siennes, s'imagina, dans sa logique de petite maison, que jeune, puissant de verve, enclin aux aventures extraordinaires, Bonaparte se laisserait aisément séduire d'abord, ensuite persuader par une très-jolie femme, dont il connaissait, lui, tout le pouvoir. Taille délicieuse, formes académiques pouvant braver le plus minutieux examen, traits enchanteurs, esprit rempli de finesse et de grace, voix mélodieuse, élocution de sirène : telle était madame la duchesse de Guiche... Tout ce qu'il existait de cœurs sensibles en émigration avait été frappé d'un trait parti de ses yeux : les évêques mêmes avaient senti défaillir leur continence à la vue de cette autre Circé... A

combien de pieux lévites ne fit-elle pas perdre le ciel des justes, tandis qu'elle n'ouvrait le ciel du bonheur terrestre qu'à de plus élégans élus.

Dire que madame de Guiche accepta la délicate mission de venir en France ébaucher une restauration, à l'aide de ses charmantes coquetteries exercées sur le premier consul, c'est laisser entrevoir que cette dame faisait grande, mais très-grande la part de son dévoûment à l'auguste légitimité; car, lorsque les dames se chargent d'une ambassade politique, il est bien rare que leur dernière note, leur *ultimatum*, ne soit pas examiné ailleurs que sur le tapis diplomatique.

Cependant, les choses se passèrent d'abord avec une dignité fort décente : la duchesse se présenta premièrement à Joséphine, dont les ressouvenirs royalistes étaient bien connus dans l'émigration. L'envoyée du comte d'Artois eut plusieurs entrevues préparatoires à Malmaison avec la femme du premier consul; et, comme l'adroite émissaire lui prodiguait, avec force complimens sur ses charmes, sa grace, sa

bonté, les titres de providence et d'ange tutélaire des fils de Henri IV, la sensible créole laissait amollir, en faveur de ces illustres infortunés, ce cœur qu'elle ne sut jamais défendre des plus dangereux élans de compassion... Par malheur pour les Bourbons, la bienveillance malléable de Joséphine ne pouvait rien pour eux, sinon quelques insinuations auprès du consul. Madame de Guiche, qui comptait beaucoup plus sur ses démarches directes, commençait à trouver que madame Bonaparte la tenait long-temps à des préliminaires d'entremise : ce qui lui rappela trop tard que cette excellente dame était un peu jalouse... La duchesse allait se repentir d'avoir fait cette école, lorsqu'un matin, Fouché, ministre de la police, entra dans le cabinet de Joséphine.

Il lui reprocha doucement de lui avoir laissé ignorer les démarches de la duchesse de Guiche, que pourtant il n'avait pas ignorées, ajouta-t-il d'un ton prophétique. — « Mais, continua le ministre, je n'en ai point parlé au premier consul, de peur d'exciter son ressentiment contre vous, Madame. Maintenant, je

ne puis continuer de me taire; un plus long silence me compromettrait. Présentez donc dès demain la duchesse, afin que la négociation dont elle est chargée puisse se terminer, ou plutôt se rompre ouvertement : car ce dernier résultat est infaillible.

« Si vous daigniez, Madame, me rendre, dans cette circonstance, un service qui vous sera facile, poursuivit Fouché d'un ton mielleux, je me tiendrais pour largement payé du soin religieux que j'ai pris, afin que vos pourparlers avec madame de Guiche demeurassent secrets.

— De quoi s'agit-il, citoyen ministre.

— D'une bagatelle, Madame, bagatelle tout-à-fait; mais à laquelle j'attache quelque prix... ce serait de me tenir au courant, jour par jour, des conférences du premier consul avec l'ambassadrice des Bourbons... Puis, adoucissant encore son accent, le futur duc d'Otrante, en homme qui savait pertinemment que madame Bonaparte se souvenait toujours des allures du Directoire, ajouta : Ceci nécessiterait le déplacement journalier d'un homme sûr ; il

serait largement rétribué par votre entremise.

Joséphine promit de satisfaire Fouché et forma secrètement le vœu que les conférences durassent six mois, dans l'intérêt de ces vilaines dettes qui, chaque nuit, lui enlevaient trois heures de sommeil.

Il fut convenu que la duchesse serait invitée le lendemain à déjeuner, et que le premier consul la trouverait là lorsqu'il descendrait de son cabinet. Madame de Guiche accepta l'invitation, pleine de confiance dans le pouvoir de ses charmes et de son éloquence... Quand Bonaparte parut, cette femme toute charmante produisit, en effet, sur lui la plus vive sensation; car le comte d'Artois ne s'était pas tout-à-fait trompé en jugeant ce moyen susceptible de succès.

Le premier consul, par des communications à l'oreille, sut bientôt quelle était l'adorable convive admise à sa table, et le motif qui la conduisait à Malmaison.

— Il faut, Madame, lui dit-il avec ce sourire qu'il savait rendre si caressant, il faut que vous ayez bien pris à cœur la cause de ceux

qui vous envoient, pour vous être décidée à venir en France, au milieu de ces farouches républicains, que l'on peint comme des ogres, de l'autre côté du détroit...

— Pas tous, général, répondit la duchesse en s'armant de toutes ses séduisantes gracieusetés... Pour mon compte, je ne pourrai jamais reconnaître la faveur que l'on me fait en ce moment de voir, d'entendre, d'admirer un grand homme, un héros.

Cela fut dit avec une expression de regard qui disait cent fois plus encore; le premier consul s'inclina... Puis il dit bas à Eugène, qui se trouvait près de lui : Je crois que les Bourbons veulent me tenter à la manière de saint Antoine : ils m'envoient *une diablesse en falbalas.*

Après le déjeuner, Bonaparte offrit sa main à madame de Guiche pour lui montrer le parc de Malmaison; et, dès qu'on fut dehors, la charmante duchesse passa lestement son bras sous celui du premier consul, de peur qu'il ne lui échappât... Joséphine et les autres convives, voyant l'entretien engagé, marchèrent toujours

à quelque distance du couple négociateur... Mais on remarqua sur les traits de madame Bonaparte quelque chose comme l'expression de la bouderie : peut-être regrettait-elle, en ce moment, d'avoir favorisé des communications qui pouvaient devenir trop intimes.

Durant la promenade, Fouché survint.

— Je vous présente madame la duchesse de Guiche, citoyen ministre, lui dit le consul avec un rire malicieux..... Elle est arrivée hier de Londres... Vous ne pouviez pas savoir cela : Vénus voyage dans les airs sur un char attelé de colombes, et vos agens n'ont pas d'ailes... ce qui ne les empêche pas de voler.

— Même les secrets qu'on veut leur cacher, répondit l'ex-oratorien en riant. Madame, qui, pour cette fois au moins, a daigné voyager dans une chaise de poste terrestre, n'est pas arrivée hier, mais il y a cinq jours... Et, se repliant sur le groupe qui marchait derrière Bonaparte, Fouché le laissa continuer son entretien avec l'envoyée des Bourbons.

On n'a jamais su précisément quels en avaient été les détails; mais l'air grave de la

duchesse en quittant Malmaison, fit présumer que son succès s'était borné à faire admirer ses charmes qui, certes, espéraient faire quelque chose de plus pour la cause des Bourbons. Lorsqu'un espoir ainsi fondé s'établit dans le cœur d'une femme, une autre femme est prompte à s'en apercevoir. Il est probable que Joséphine entrevit que madame de Guiche, afin de réussir, avait affranchi son zèle de toute limite. Toujours est-il constant qu'au moment où la belle ambassadrice prit congé, elle lui répondit avec une politesse assez froide; voulant lui prouver par là que, si sa bienveillance secondait les vues de l'émissaire royaliste, sa jalousie ne se prêtait pas aussi volontiers à protéger l'influence de la jolie femme.

— Je suis dans tous les cas charmé, Madame, dit le premier consul en donnant la main à la duchesse jusqu'à sa voiture, d'avoir eu l'occasion d'apprécier le mérite et la beauté d'une des dames les plus aimables de l'émigration.

Bonaparte resta découvert jusqu'à ce que

l'équipage fût parti; et dès le premier tour de roue, il disait à Fouché :

—Cette femme aura quitté Paris avant minuit.

L'appartement de Bonaparte aux Tuileries était situé au premier étage de l'aile que termine le pavillon de Flore; le premier consul y succédait à Louis XVI... Là fut toujours depuis la résidence du souverain, empereur ou roi. En comptant sur ses doigts, l'on trouve qu'à partir de 1789, cinq locataires ont habité ce logement... Des quatre premiers, un seul, Louis XVIII, le quitta par fin de bail; les trois autres ont reçu de rudes congés! Que Dieu soit en aide au cinquième occupant!

Le cabinet du premier consul, qui fut aussi celui de l'empereur, puis celui des souverains de la restauration, puis enfin celui du roi régnant, est un lieu bien diversement historique... Que de taches, bon Dieu, seraient imprimées au plafond de cette pièce, si les mauvaises paroles tachaient... mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit. Au temps du consulat, ce cabinet était fort simple : nous croyons l'avoir déjà dit, Napoléon étalait quelquefois le luxe

par calcul, mais il ne l'aimait pas. Le bureau du chef de l'État, placé au milieu de la chambre, pouvait être cité comme un beau meuble; mais acajou et dorure eurent bientôt disparu sous d'épaisses éclaboussures d'encre, qui jaillissaient incessamment de la plume consulaire : ce meuble paraissait être de granit... A quelque chose malheur est bon : les taches qui couvraient le bureau manquaient aux écrits tracés par Bonaparte, que de nombreux pâtés rendaient ordinairement illisibles.

Lorsque le consul travaillait, il tournait le dos à la cheminée, ayant la croisée à droite; ce qui le faisait écrire sur l'ombre de sa main, sans qu'il s'en inquiétât beaucoup. Si Bonaparte était absent, les personnes de son intimité ne pouvaient manquer de reconnaître son fauteuil aux mutilations qui couvraient les bras de ce siége, d'ailleurs fort élégant... Certainement, aucun des serviteurs qui traversèrent les guerres du consulat et de l'empire ne reçut autant de blessures que celui-là.

Une table modeste, placée près de la fenêtre, était destinée au secrétaire particulier : là tra-

vaillèrent successivement Bourrienne, Menneval, Fain, Bacler d'Albe, Mounier, Fleury de Chaboulon et plusieurs autres.

Vis-à-vis du bureau du premier consul, s'élevait un grand corps de bibliothèque, rempli de cartons du haut en bas : quelle aubaine pour un éditeur de notre époque, si, quelque bon arrangeur aidant, il avait le droit de publier les archives que renferma cette armoire, seulement de 1800 à 1814.

Près du cabinet que nous décrivons, une petite pièce, y communiquant, servait de bureau à l'aide-de-camp de service. Sous le consulat, Duroc, presque exclusivement admis aux communications intimes, se tenait là d'ordinaire; un autre aide-de-camp, Rapp ou Lavalette, par exemple, ne le remplaçait guère que lorsqu'il était en mission au loin : ce qui lui arriva deux ou trois fois durant la période transitoire du consulat, pour se rendre à Berlin et à Pétersbourg. Duroc restait à son bureau, même lorsque le premier consul n'était pas dans le cabinet de travail; particulièrement le soir, quand

Bonaparte allait au spectacle, sans que Joséphine et Hortense l'accompagnassent.

On n'a point oublié que l'appartement du premier consul communiquait, par un escalier dérobé, avec celui de Joséphine, dont mademoiselle de Beauharnais occupait une partie. Or, durant ses heures de solitude du soir, Duroc écrivait beaucoup sur du papier fin, soyeux et de petit format; quelquefois aussi l'aide-de-camp lisait attentivement; et, dans l'une ou dans l'autre occupation, sa physionomie, ordinairement calme, un peu froide même, était animée et fort expressive... A qui Duroc écrivait-il; de qui lisait-il les lettres? Peut-être nous aiderez-vous à le deviner, si nous vous montrons une camériste, jeune, souple, preste, aux traits mutins, circulant, deux ou trois fois dans la soirée, de l'appartement du bas à l'appartement du haut, *et vice versâ*, en passant par l'oratoire de Marie de Médicis et le petit escalier... Mais veuillez prendre bonne note d'un point essentiel : c'est qu'alors les aides-de-camp du premier de nos généraux n'étaient pas ceux de Madame... L'alerte messagère ne

s'arrêtait jamais à l'appartement de Joséphine.

Un soir que le premier consul était à l'Opéra, Duroc, fortement préoccupé de la rédaction d'un message qui n'était destiné ni pour la cour de Prusse ni pour celle de Russie, n'entendit pas que l'on traversait, à pas précipités, le cabinet du général, quoique le bruissement d'une robe de soie eût pu l'avertir qu'une femme s'approchait. Ce ne fut que par un léger *hum!* qu'elle parvint à tirer le colonel de sa profonde contention. Il leva alors les yeux et reconnut madame la duchesse de Guiche [1]... cette ambassadrice toute charmante,

[1] Les détails suivans, que nous croyons entièrement inédits, nous ont été transmis par un ami du grand-maréchal, duc de Frioul (Duroc), qui les tenait de lui, tels que nous allons les rapporter. Ils nous ont été racontés aussi par une dame du palais impérial, avec laquelle le grand-maréchal avait vécu dans une certaine intimité. Tout porte donc à croire qu'ils sont exacts..... Il est probable que madame la duchesse de Guiche, ayant remarqué quelques signes de jalousie durant ses relations avec Joséphine, aura désiré voir le premier consul en particulier; espérant exercer plus d'empire sur lui dans cette sorte de tête-à-tête. Tous ceux qui ont été initiés à ce mystère pensent que la belle ambassadrice fut introduite aux Tuileries

qui, cette nuit même, devait être sur la route d'Angleterre, si les ordres du premier consul, intimés le matin même à Fouché, eussent été ponctuellement exécutés.

— Vous! Madame, s'écria Duroc, extrêmement surpris, en se levant avec vivacité; comment avez-vous pu vous introduire jusqu'ici?...

— C'est mon secret, M. le colonel, et je ne le révèlerais pas au premier consul lui-même.

— Mais vous avez dû recevoir l'invitation expresse de quitter Paris cette nuit même... et je crains bien que le général ne prenne fort mal une résistance qui pourrait avoir pour vous, Madame, de fort graves inconvéniens.

— Je n'en crois rien, M. le colonel : le premier consul me pardonnera facilement, j'en suis sûre, d'avoir désobéi à son ministre de la police, pour me ménager l'occasion de l'entretenir lui-même... Je suis venue l'attendre.

— Je le veux bien, Madame, répondit Duroc

par Murat... Économes de présomptions, nous en laissons le champ ouvert à nos lecteurs.

en secouant la tête; mais je crains en vérité que votre espérance...

— Ne me trompe, voulez-vous dire, Monsieur; je ne le crois pas : la révolution française n'a pas tellement changé les mœurs de mes compatriotes, qu'ils aient abjuré tout-à-fait les lois de la galanterie... Puis la duchesse ajouta en riant : D'ailleurs, un général qui sait avec de petites armées en aborder résolument de grandes, ne craindra pas une faible femme qui vient seule à lui...

— Veuillez donc vous asseoir, Madame. Il est onze heures; le premier consul ne rentrera que dans une heure : l'attente sera longue.

— N'importe, colonel, j'ai de la patience... Reprenez, je vous prie, votre travail; oubliez que je suis là.

— C'est difficile, Madame.

En effet, l'envoyée du comte d'Artois était ce soir-là d'une beauté vraiment ravissante : jamais combinaison de toilette n'avait été étudiée avec plus de bonheur, plus d'art, pour faire valoir les charmes d'une femme... Il avait cependant paru politique à la duchesse de

prendre un habit de voyage; rien n'eût été plus maladroit que sa désobéissance ouverte aux ordres du premier consul : madame de Guiche était réellement partie; seulement elle passait par le palais du gouvernement.

Tandis que l'Hélène de l'émigration attendait, Duroc avait l'air d'écrire autre chose, comme on le pense bien, que ce qu'il écrivait au moment où elle était entrée. Mais il cherchait, dans la connaissance parfaite qu'il avait des habitudes du château, comment et par quel secours madame de Guiche venait de parvenir jusqu'au cabinet du premier consul. Le colonel aurait juré, sur le salut de son ame, qu'aucun des employés et des domestiques attachés à la personne ou aux attributions du consul, ne se serait permis une telle assistance...

Tout à coup, se rappelant certaine circonstance mentionnée dans un des bulletins de la police secrète, il ouvrit précipitamment un carton, y prit un papier, et lut ce qui suit : « Hier « on a vu une dame fort jolie et très-élégamment « mise sortir, à la brune, de l'hôtel du général « Murat, commandant en chef de la garde des

« consuls... On a su que madame Murat était à « Malmaison... Le général a reconduit jusqu'à « sa voiture l'inconnue que le soussigné n'a « jamais vue nulle part. »

— Voilà le secret que cette belle dame me cache, se dit mentalement Duroc... Imprudent ! c'est bien de lui...

Au moment où l'aide-de-camp faisait cette réflexion, le premier consul entra, et recula de deux pas en voyant madame de Guiche. Napoléon a dit depuis que, dans cet instant, il avait éprouvé moins de surprise que d'admiration... « La duchesse, a-t-il ajouté en se rappelant l'impression produite sur lui, me parut étourdissante de beauté... Si, sous l'empire de cette première émotion, elle se fût trouvée seule avec moi, et qu'elle m'eût dit : Tous ces charmes sont à toi pour le trône de Louis XVIII, je crois que je lui aurais répondu : Enchanteresse, c'est marché conclu. Mais Duroc était là, et mon avenir se redessina promptement à mes yeux. »

— Je croyais, Madame, dit Bonaparte avec une sévérité laborieuse, qu'une invitation de départ...

— Je suis partie, général; ma voiture de poste m'attend à la grille du château... Mais notre entretien de Malmaison devait finir...

— Comme celui que j'eus, il y a quelque temps, avec M. Hyde de Neuville, au Luxembourg... Je vous ai répété, Madame, tout ce que je lui avais dit avec la franchise que je devais à un honnête homme... Je n'y pourrais rien changer, même pour la plus belle femme du monde.

— De grace, citoyen consul, un peu de bienveillance encore pour celle qui, sans pouvoir s'appliquer un tel compliment, ne désespère pourtant pas d'ajouter quelques motifs convaincans à ses communications de ce matin, si vous daignez lui accorder un entretien absolument particulier.

— Volontiers, Madame, répliqua le consul qui se considéra comme bien trempé maintenant contre les séductions de la duchesse.

Bonaparte, précédant madame de Guiche, traversa la chambre à coucher d'apparat, et s'arrêta dans le grand salon de réception[1],

[1] On voyait au plafond de cette pièce un témoignage burlesque de la folie qui présida souvent aux destinées de notre

où Duroc, deux girandoles à la main, les avait devancés. Cet officier déposa les lumières sur un guéridon et se retira.

— Savez-vous, Madame, dit le premier consul en montrant à la duchesse un canapé, que si *ma femme* était informée d'une entrevue presque mystérieuse avec vous, elle pourrait s'en inquiéter...

— Avec bien peu de raison, répondit l'enchanteresse en minaudant de manière à faire perdre sur l'heure la tête à un Louis XV.

— Pardon, Madame, il y aurait beaucoup de raison dans une telle inquiétude... Heureusement, ajouta le consul avec un sourire indéfinissable, il doit y en avoir davantage dans les résolutions du chef de la république...

— Ah ! si je n'avais qu'à déterminer le chef de la république...

— Que voulez-vous dire, Madame ? demanda vivement Bonaparte.

république éphémère. Lebrun a peint sur ce plafond la figure en pied de Louis XIV, représenté la tête nue. Or, n'ayant pu placer une cocarde tricolore au chapeau de ce prince, puisqu'il n'en a pas, on n'avait rien trouvé de plus simple que de la peindre sur son front.

— Vous m'avez fort bien comprise, général... Puis elle ajouta presqu'à l'oreille de Bonaparte : Il est si difficile de faire surgir une couronne nouvelle du sein des faisceaux d'un État populaire; si facile d'en restaurer une quand on a le bras fort! Une colonne triomphale, haute de cent pieds, serait érigée au restaurateur de notre antique monarchie...

— Colonne à laquelle il faudrait donner pour base les cadavres de cinq cent mille Français.

— Vous vous trompez, général, nous avons nos rapports...

— Qui vous abusent...

— D'abord une tige recourbée d'olivier sur ce front, ceint tant de fois des lauriers de la victoire, reprit avec feu madame de Guiche en touchant presque la chevelure de Bonaparte... puis une autre couronne encore, celle de la Corse, avec le titre de connétable de France... Ah! le beau jour pour moi, général! comme je serais fière de ma mission... Je voudrais, oui, je voudrais me réserver le droit de couronner cette tête où rayonne l'auréole de

la gloire... Si vous saviez ce qu'une telle idée me cause d'orgueil... d'émotion...

A ces mots, la duchesse, saisissant une des mains de Bonaparte, l'appliqua avec force sur son cœur, qui battait en effet violemment.

Alors les lumières placées sur le guéridon s'agitèrent devant les yeux du premier consul; une sorte de marteau commença à battre dans sa tête; tandis qu'un feu subtil, qui semblait s'être allumé dans cette région du cerveau où les phrénologistes ont placé le siége de l'amour, gagnait de veine en veine tout l'organisme du chef de la république... Il se leva cependant, et cria d'une voix retentissante :

— Duroc!

L'aide-de-camp accourut en répondant :

— Me voici, général...

— Conduisez Madame jusqu'à sa voiture, en traversant les appartemens qui donnent sur la cour, reprit Bonaparte, déjà maître de son trouble; et demain, vous me ferez connaître l'itinéraire qu'elle aura suivi jusqu'à la troisième station de poste... Si j'eusse été colonel, je n'aurais pu trouver une volonté contraire à la

vôtre, ajouta le premier consul en baisant la main de l'adorable duchesse, qui essaya assez faiblement de la retirer... Mais Armide, dont les philtres ne valaient pas les vôtres, n'aurait pas subjugué Renaud, s'il eût eu à répondre des destinées de vingt-cinq millions d'ames....

— Et formé le projet de se faire roi, répondit la duchesse en s'inclinant.

Bonaparte ne répondit rien et se plongea dans l'obscurité d'un salon voisin..... Peu d'instans après, ayant ouvert une croisée, il entendit le roulement d'une voiture qui s'éloignait au grand galop des chevaux.

— Diable de femme! se dit alors le consul, selon la tradition que nous avons suivie dans cette chronique, si Duroc ne se fût pas trouvé là, peut-être emporterait-elle maintenant ma couronne impériale.

VI.

UNE FEMME DE CHAMBRE DE MADAME BONAPARTE.

—

Il faudrait qu'une femme de chambre ne jouît de l'ouïe, que pour entendre les ordres de sa maîtresse; de la vue, que pour deviner, à son moindre geste, le caprice qui vient de naître; du toucher, que pour l'habiller avec prestesse. Quant à l'odorat, on pourrait le lui laisser pour choisir les parfums; et, sans in-

convénient grave, elle conserverait le goût, à titre de consolation... Car il y aurait vraiment urgence que cette confidente presque obligée de toutes les phases de la vie intime, de toutes les faiblesses du demi-jour, perdît à souhait la triple faculté d'entendre, de voir, de palper; mais surtout, mais essentiellement, la faculté de parler; à moins qu'on ne pût réduire son vocabulaire à ceci : *Voici, Madame. — A l'instant. — J'y cours.* Le surplus de la langue est de luxe pour une camériste... luxe dangereux et fatal aux réputations. L'aptitude de l'oreille, des yeux et de la main serait encore tolérable à la rigueur chez une aide de toilette, quoiqu'elle se permette de penser, de juger et de tourner la clé du secrétaire où sont renfermés certains petits papiers dorés et lustrés... Mais la parole! cet organe malencontreux qui redit, commente, amplifie, dénonce... voilà le vrai fléau domestique qu'il faudrait extirper; car, dans la bouche d'une femme de chambre, il est fléau et demi. Ah! que les Orientaux ont quelquefois de sages idées! Voyez avec quel discernement ils emploient les eunuques et les

muets : encore prétendent-ils, de temps en temps, que les premiers sont entreprenans et les derniers bavards.

Tout cela est si vrai, que la chronique qu'on va lire est tissue d'indiscrétions, et de celles-là même contre lesquelles nous venons de nous élever, non pas inconsidérément, non pas hors de propos, puisqu'elles nous servent.

Nous ne nommerons pas la femme de chambre qui se fit indiscrète au profit de notre livre et de votre curiosité; le nom ne fait rien à l'affaire, et, lorsqu'on déshabille tout-à-fait la vérité, c'est le cas de jeter le dernier voile dont on la dépouille sur la personne qui l'amène au tribunal de l'opinion.

Vous ne pouvez avoir oublié le collier de deux cent cinquante mille francs, acheté moyennant le pot-de-vin résultant de certaine liquidation... C'était un superbe bijou; mais qu'est-ce, pour la coquetterie, qu'une merveille de toilette qu'il faut admirer à huis-clos... Cependant, Joséphine n'osait se parer de son opulente acquisition; le premier consul connaissait d'autant mieux ses colliers, qu'il avait,

tout récemment, choisi dans leur collection celui donné, pour présent de noces, à sa sœur Caroline. Quelle origine assigner au magnifique cadeau que Joséphine s'était fait à elle-même? Si Bonaparte venait à soupçonner la vérité, c'en était fait du pauvre Berthier : il roulait, des sommités du ministère, jusqu'à l'emploi d'un commandant d'armes de quatrième classe; et madame Visconti se trouvait, du coup, réduite à la portion congrue d'une favorite de sous-lieutenant... Il est bien clair que nous entendons désigner ici les munificences de la main ; sous d'autres rapports, l'opulence appartient de droit à l'officier tout juste, et l'indigence est souvent le lot du lieutenant-général.

Madame Bonaparte cherchait toujours une origine probable au fameux bijou, sans parvenir à la trouver; Bourrienne l'aidait dans cette recherche avec aussi peu de bonheur; et la femme de chambre, depuis indiscrète, dont nous taisons le nom, s'étonnait de plus en plus de voir perpétuellement enfouies dans un écrin les admirables perles de Foncier. Elle

qui savait combien étaient ardentes encore les velléités de Joséphine, trouvait décidément aussi phénoménale la virginité de ce collier, après trois mois de possession, que s'il se fût agi de la virginité d'une danseuse de quinze ans.

Dans tout ce qui tenait à la parure surtout, il fallait mettre les convoitises de Joséphine au dessus de ce désir de femme, que notre bon La Fontaine appelle un feu dévorant, et même au dessus du désir de nonne, dont la température est quatre-vingt-dix-neuf fois plus élevée... Enfin, vers le printemps de l'année 1801, il s'offrit une occasion si séduisante de produire le collier, que madame Bonaparte succomba à la tentation.

Berthier donnait une fête au roi et à la reine d'Étrurie, qui venaient recevoir le sceptre de Porsenna des mains du premier consul.... Ah! mon Dieu oui, les arrière-petits-fils du grand Louis XIV, courbés, dans le palais achevé par leur aïeul, devant la fortune d'un lieutenant d'artillerie heureux, profitaient ainsi de l'essai monarchique qu'il avait imaginé pour tâter l'opinion publique... Et, le soir, on faisait au Théâ-

tre-Français, au milieu d'un tonnerre d'applaudissemens, l'application de :

J'ai fait des souverains et n'ai pas voulu l'être.

Et Bonaparte se penchait à l'oreille de Bourrienne pour lui dire : « Bons parisiens! ils « verront! ils verront! »

C'est nous être trop éloigné de la fête du ministre Berthier; le bruit de l'orchestre conduit par le mulâtre Julien nous y ramène. Joséphine y parut avec les perles de Foncier, que Michalon avait arrangées dans sa belle chevelure brune.... Ces perles si blanches, si grosses, ressortant sur l'ébène parfumé qui les avoisinait, produisirent une vive sensation dans l'assemblée; le cœur de Joséphine se dilata, et son triomphe actuel lui fit perdre entièrement de vue les suites amères qu'il pourrait avoir.... Car le regard d'aigle du premier consul se tenait à peu près constamment fixé sur la tête de sa femme.... Berthier, qui ne partageait pas l'ovation de madame Bonaparte, tremblait que la perspicacité pénétrante du consul ne se fît jour jusqu'à l'idée du pot-de-

vin... Lorsque l'on ouvrit le bal, le ministre figurait vis-à-vis de Joséphine, dansant avec le roi d'Étrurie; il était si troublé par la crainte, qu'il se décida à s'en ouvrir, contredanse tenante, à la trop insoucieuse dame des Tuileries.

— La chaîne anglaise, s'écria Berthier en prenant l'initiative de la figure.... Comme il regarde le collier! dit-il en passant près de Joséphine.

— La chaîne des dames, dit à son tour madame Bonaparte... C'est être aussi trop esclave.

— *Motus*, de grace, sur le pot-de-vin, reprit Berthier en approximant Joséphine dans une autre figure... Je serais perdu... Dos à dos.

— Soyez tranquille, répondit madame Bonaparte un moment après, je viens de trouver un moyen.

— Ah! tant mieux, repartit le ministre de la guerre dans un mouvement de Trénis... Il ne songera pas à la liquidation des hôpitaux... Balancez!

Lorsque la contredanse finit, Berthier et Joséphine étaient infiniment plus calmes; ils s'abandonnèrent l'un et l'autre aux délices de la soirée. Il y eut là, comme dans toutes les réunions, des épisodes de caractères divers : ceux qui avaient la gaîté pour mobile dominèrent; il s'en trouva même parmi de grotesques, et le roi d'Étrurie, le héros de la fête, fit les frais du plus drôle de tous.

Il avait invité, pour un quadrille, l'adorable Hortense de Beauharnais, la Miller des salons; on était déjà placé... Tout à coup, le monarque étrusque pâlit, ses traits se contractent; sa majesté, par la mobilité prématurée de ses jambes, semble vouloir commencer la figure même avant la ritournelle.

— Sire, c'est trop tôt, lui dit Hortense avec son gracieux sourire...

— Ah! oui... oui... c'est trop tôt... vous avez raison... Et néanmoins le piétinement du roi de continuer, et ses grimaces de se multiplier...

— Maintenant, dit mademoiselle de Beau-

harnais en prenant son essor de sylphide pour commencer la chaîne anglaise...

— Non, non, pas maintenant, répondit sa majesté d'une voix entrecoupée... Je vous prie de m'excuser, Mademoiselle... Et, sans autre explication, le roi s'élança hors des salons.

Il ne fallut pas une grande subtilité d'esprit pour deviner le motif de cette fuite intempestive : tous les assistans furent convaincus que le roi d'Étrurie, s'il eût su son Molière, aurait pu dire à sa danseuse :

> Oh! oh! Madame, il faut que je vous dise adieu;
> Certain besoin pressant m'appelle en certain lieu.

On conçoit que le rire facile des Français dut accueillir cet incident singulier, intercalé dans une contredanse; et l'on trouva que la plus gaie des *figures* du quadrille royal était, sans nul doute, *le visage de sa majesté*... Ce mot de je ne sais quel jeune colonel fit en peu d'instans le tour des salons, et, quand le moderne Porsenna reparut, deux cents mouchoirs étaient appuyés sur des bouches...

Le roi vit ce dont il s'agissait; il voulut se

réhabiliter dans l'esprit de l'assemblée à la pointe d'un flic flac, et enlever, de vive force, la réputation de beau danseur avec des entrechats à six, dont il ne put jamais fournir que la moitié.

Et malheureusement ce qui vicie abonde.

L'intrépide prince multiplia à tel point ses pas battus, ses temps de jambe, ses efforts de jarret et de cou-de-pied, que l'une de ses boucles d'or se détacha, et, par une annexe malheureuse des jetés du monarque, fut lancée au visage de la danseuse qui figurait devant lui... Il en résulta une notable écorchure; puis l'évanouissement obligé; puis les lamentations du peu chanceux danseur; puis enfin la nécessité d'une nouvelle éclipse royale.

Le rire, ainsi qu'on le pense bien, redoubla dans l'assemblée, lorsqu'on sut que la dame blessée au quadrille ne l'était que légèrement, quoiqu'on l'eût emportée évanouie dans sa voiture. Mais le premier consul ne fut pas du nombre des rieurs : — Soyez donc roi,

dit-il à l'oreille de Berthier, pour divertir à vos dépens une nuée d'étourneaux.

— Citoyen consul, dit le docteur Corvisart en s'approchant de Bonaparte; je connais la première cause de tout ceci : le roi et la reine d'Étrurie paient en ce moment le tribut incommode qu'impose l'eau de la Seine... [1]

> Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
> N'en défend pas.....

— C'est bien, interrompit brusquement le consul; mais on ne rit pas ainsi au nez des gens.

Les mésaventures du roi d'Étrurie avaient fait perdre de vue à Bonaparte les fameuses perles de Joséphine : elles lui revinrent à la mémoire en rentrant aux Tuileries, et la femme de chambre de qui nous tenons ces détails, tout en préparant le déshabillé de sa maîtresse, entendit, sans paraître l'écouter, la petite scène que voici, dans laquelle Eugène figura comme troisième acteur, et Bourrienne comme personnage survenant.

[1] Littéralement historique.

— A propos, dit le premier consul (et ce n'était pas à propos du tout, car on venait de parler des infortunes dansantes de Louis I^er^), tu as là des perles que je ne connais pas.

— Tu veux rire, Bonaparte; comment, tu ne reconnais pas ce collier qui m'a été donné en Italie?

— En Italie!... Et par qui donc?

— Vraiment, tu m'étonnes et m'affliges... car, ajouta l'adroite Joséphine, il faut que tu ne t'occupes guère de moi pour ne pas te souvenir que ces perles m'ont été offertes par la république cisalpine.

En ce moment, Bourrienne entra à temps pour se dire à lui-même :

— Il est un peu hardi, le mensonge.

— Il me semble pourtant, reprit le premier consul, que ces perles sont beaucoup plus grosses... Et Bonaparte, ayant examiné le collier de près, ajouta : Décidément, je ne les ai jamais vues.

— Eh! mon Dieu, tu me les a vues dix fois... Tiens, demande à Eugène... N'est-ce

pas, mon fils, que j'avais cette parure à Milan, au bal de la présidente Melsi ?...

— Chez la présidente Melsi... En effet, je me rappelle... (coup d'œil investigateur de Bonaparte) je crois que oui, ma mère.

— Allons, tu n'en sais rien, toi, Eugène... dit le premier consul.

— Hé bien! demande à Bourrienne, reprit alors Joséphine en se tournant vers le secrétaire intime...

— Oui, oui, répondit celui-ci, compère accoutumé de Joséphine dans ses petites supercheries de toilette et dans les supercheries colossales de ses dettes... Je me souviens fort bien d'avoir déjà vu ces perles.

L'homme du cabinet de Bonaparte ne mentait pas; il avait vu le collier qui, depuis près de trois mois, était le sujet d'une recherche plus laborieuse que celle d'un dénoûment de tragédie...

— C'est singulier... ajouta Bonaparte d'un air réfléchi, j'aurais bien juré.... Après tout c'est possible...

Le premier consul ne paraissait pas con-

vaincu; il se coucha avec l'arrière-pensée que le collier était une nouvelle acquisition.

Les idées de Napoléon étaient ordinairement des idées fixes que l'expérience, en démontrant l'erreur qui les soutenait, ne détruisait pas toujours; mais, s'il devait y renoncer, il se disait : Je devrais avoir raison, et la vérité a tort... c'est le faible de toute intelligence habituée à planer au dessus des intelligences communes. Le premier consul, malgré ce que Joséphine lui avait dit la veille; malgré le témoignage de Bourrienne, dont il connaissait la complaisance modératrice des petits travers de cette dame; le premier consul, disons-nous, était persuadé qu'il trouverait le collier de perles sur quelque mémoire à fournir : il voulut en avoir le cœur net. Il y avait long-temps, d'ailleurs, qu'il demandait à sa femme la note, non pas *juste et brève*, de ses dettes; ce bilan, dont le chiffre énorme était un aveu laborieux à faire, ne paraissait point sur le bureau de Bonaparte.

Tout à coup, le lendemain du bal de Berthier, le premier consul s'élance dans le petit escalier, traverse la garde-robe, ancien ora-

toire, et se montre dans la chambre à coucher de Joséphine, au moment où sa femme de chambre (la nôtre) laçait son corset..... Les corsets d'alors n'étaient nullement pudibonds...

— Ah! c'est toi, mon ami, dit Joséphine un peu troublée; tu tombes comme une bombe dans mon appartement à l'heure où l'on m'habille... cela me contrarie...

— Allons, allons, le mal n'est pas grand; quand l'on couche ensemble, les mystères de toilette sont superflus...

Bonaparte se trompait : excellent stratége en campagne, il était beaucoup moins habile que le plus jeune sous-lieutenant dans la tactique des coquetteries du boudoir... Il ignorait, par exemple, qu'il est, même pour coucher avec son mari, des précautions de toilette, des préparatifs qui protégent...

— Tu as donc à m'apprendre quelque chose de pressant?

— A t'apprendre, non, mais à te demander... Je désire avoir aujourd'hui même les mémoires de tes marchands. J'avais chargé Bourrienne de les réunir; mais, puisqu'il n'a pu les

obtenir encore, il faut bien que je m'en mêle directement... N'oublie pas cela, Joséphine, ajouta le consul d'un ton assez sec... je veux absolument savoir ce qu'on dépense chez moi, et mettre fin aux gaspillages.... Surtout plus de dettes; demande-moi de l'argent, je ne t'en refuserai pas, parce qu'il est nécessaire que tu représentes, que tu brilles même... Suis-je raisonnable, dis?.. Mais tu le seras à ton tour, Joséphine.... Les dilapidations, vois-tu, n'épuisent pas seulement la bourse; elles ruinent l'honneur, et c'est là le pis... N'oublions pas que la France a les yeux ouverts sur nous; épargnons-lui le spectacle d'un scandale qu'elle paierait. Pressurer le peuple pour de folles dépenses, c'était à faire aux rois de Versailles; aujourd'hui le gouvernant des Tuileries doit s'observer et observer ceux qui l'entourent... A ce soir.... non, à demain les mémoires; mais plus de retard... ou je me fâcherais.

Grande émotion! grande alerte! Il y eut, dans l'après-dînée, un conseil privé tenu entre Joséphine, Hortense et Bourrienne... On les avait bien ces malencontreux mémoires, si instam-

ment demandés par le premier consul; mais comment produire un total récapitulatif dépassant 1,200,000 francs!

— Jamais je n'y consentirai, disait Joséphine... Je crois qu'il me tuerait.

— L'orage sera moins fort que vous ne le pensez, répondait le conseiller aulique officieux; plusieurs fois le général m'a répété: Je m'attends à un passif effrayant; je la connais, elle ne sait pas s'arrêter...

— Bonaparte est injuste aussi, interrompait Joséphine; il ne veut rien considérer.... Voilà Hortense qui, pendant la campagne d'Égypte, a été produite dans le monde.... Ces choses-là coûtent beaucoup.

— C'est vrai, maman; mais...

Mademoiselle de Beauharnais s'arrêta; elle en avait dit assez: son *mais* était gros d'éloquentes réclamations. Il voulait dire, par exemple: Quand on possède une taille d'abeille, un pied d'enfant, une figure de la plus coquette expression, une tournure, une démarche remplies de graces; lorsque l'on chante bien, que l'on danse à ravir; enfin, lorsque l'on

a reçu de la nature tout ce qui séduit et captive, on entre dans le monde à peu de frais... Une robe blanche, fine de tissu, mais simple d'ornemens; une chevelure sur laquelle badine la plus simple fleur; un petit soulier de satin qui sert deux fois au bal... voilà ce qu'il faut : pas davantage... De plus brillans atours dépareraient la nouvelle élue aux plaisirs du salon. Mais quand plus de quarante printemps ont passé sur la beauté, en vain elle élude les six ou sept derniers; leurs stigmates se sont inscrits au front, dans l'orbite, sur les joues; ils ont semé, les cruels! quelques filamens d'une blancheur traîtresse à travers l'ébène des cheveux; ils se sont plus à dégarnir la bouche de son émail; ils se prennent à briser les fibres d'un sein qui, dix années plus tôt, n'avait pas seulement l'éclat du marbre; tandis que, par une prodigalité maligne, les barbares épaississent la taille, engorgent la jambe et sèment des pustules sur la peau... Alors, il en coûte cher pour se maintenir dans ce monde, où l'on est entrée à si bon compte... Ainsi récriminait le *mais* d'Hortense, et l'on ne peut disconvenir qu'il avait raison.

Bourrienne reprit :

— Je vous disais donc que le général s'attend à un énorme total, et, si vous m'en croyez, Madame, vous l'accuserez tel qu'il est.... Le premier moment sera rude, peut-être; mais vous en serez quitte.

— Impossible! vous ne me déciderez pas à *lui* avouer 1,200,000 francs... nous aurons bien assez de bruit pour la moitié...

— Et vous allez laisser au premier consul pour deux cent mille écus de colère, qu'il faudra bien affronter un jour; car enfin le crédit qu'on vous fait ne sera pas éternel.

— Oui, maman, M. de Bourrienne vous donne un bon conseil... il vaut mieux en finir tout d'un coup.

— Mais douze cent mille livres!... Oh! non, non... ce serait pour en mourir... Je vais aller aux eaux... Bonaparte désire tant un fils!.. J'espère qu'à mon retour.... Alors, j'oserai lui avouer ce reliquat...

Pauvre Joséphine! elle croyait que la nature faisait abstraction, comme elle, des six à sept

printemps qu'elle enlevait complaisamment à son âge.

— Puisque vous ne pouvez consentir à une confession complète, reprit Bourrienne, au moins, Madame, mettez-moi à même de placer demain sous les yeux du premier consul l'état tronqué de vos dettes.

— Oui, nous le satisferons en cela; et plus tard... D'ailleurs, je verrai... j'ai une idée...

L'entretien en resta là, et, le lendemain, il y avait pour six cent mille francs de mémoires sous les yeux du premier consul.

L'explosion d'humeur fut orageuse : Bonaparte sauta sur son fauteuil comme un jeune faon... Joséphine, quoiqu'elle n'eût accusé que cinquante pour cent du passif colossal, s'attendait à une scène; elle avait prévu que son époux, redescendant ab irato les degrés de l'escalier dérobé, viendrait lui débiter force reproches... elle les avait esquivés en courant se réfugier à Malmaison.... Le consul s'y rendit bien le soir; mais déjà sa colère était apaisée; il avait avisé, sans trop de peine, avec Bourrienne,

à pourvoir au prochain paiement des six cent mille francs. L'orage, qui, le matin, eût été terrible, se fondit le soir en représentations modérées. Joséphine remarquait, en général, que le séjour de Malmaison exerçait une vertu lénitive sur l'ire de Bonaparte : c'était pour cela qu'elle s'y réfugiait à l'occasion.

Il y eut encore ce jour-là des promesses d'amendement; promesses déjà prodiguées souvent et toujours oubliées.

— Cette fois, dit Bonaparte avec une sévérité froide, je compte que tu ne retomberas plus dans de tels désordres; tu as assez d'esprit pour concevoir qu'ils te compromettent et moi aussi.

— Tu verras, tu verras, répondit Joséphine en caressant de la main le visage du premier consul; je vais faire dès demain des économies, de grandes économies... J'avais commandé, pour mon appartement de Paris, un meuble magnifique à Jacob et Boulard; je les ferai venir pour leur dire que je veux maintenant tout ce qu'il y a de plus simple.

— Allons, je m'en rapporte à ta parole...

— Et dans ma toilette, donc, ah ! tu vas voir de grandes réformes... Pour notre prochain cercle, il me faut une parure fraîche... je veux qu'elle soit d'une extrême simplicité.

— Tu ne saurais qu'y gagner, Joséphine ; j'ai remarqué que rien ne te sied mieux qu'une mise sans recherche ; et, quand tout le monde vise aux démonstrations de l'opulence, c'est paraître distingué que de s'en abstenir.

Bonaparte parlait là en guerrier que parait assez ses lauriers, pour n'avoir pas besoin du luxe des habits ; mais ce raisonnement n'eût pas convaincu Joséphine, quand même elle aurait ignoré qu'il y avait plus de coquetterie dans l'extrême simplicité de son époux, que dans toutes les magnificences étalées par ses généraux.

Le lendemain, Boulard et Jacob furent en effet mandés aux Tuileries. Madame Bonaparte leur déclara qu'elle avait changé d'avis relativement au meuble déjà commandé ; qu'il fallait renoncer, dans le choix du bois, des étoffes, des garnitures, à tout ce qui tient à la recherche et au désir de briller.

— Je veux, ajouta Joséphine, tout ce qu'il y a de plus simple au monde.

— Cependant, dit Jacob, Madame n'a pas renoncé au beau ?

— Non, sans doute; mais je tiens au beau simple, très-simple.

— C'est le plus rare, fit observer Boulard...

— Je veux faire de grandes économies, reprit la dame des Tuileries... des économies qui frappent le premier consul.... Ainsi, j'aime mieux qu'il m'en coûte plus cher et que ce soit simple.

On voit que Joséphine entendait admirablement la réforme. Or, pendant qu'elle était en train, elle convoqua tous ses fournisseurs : on vit arriver ensemble aux Tuileries mademoiselle Despeaux, marchande de modes dont les chiffons étaient fort durables... dans ses discours; madame Germon, couturière qui conditionnait fort légèrement ses robes, mais très-solidement ses mémoires; Leroi, le plus habile des marchands à substituer de gentils complimens à de bonnes fournitures; Coop, cordonnier en vogue, qui faisait d'excellens souliers, pourvu

qu'on ne marchât point avec. Tous ces industriels illustres, accourus à la voix de Joséphine, entendirent, avec quelque scepticisme, le manifeste d'économie qu'elle leur débita, et se dirent, chacun en son for intérieur : « Si elle exécute ce projet et qu'elle me commande moitié moins, j'en serai quitte pour lui faire payer moitié plus ce qu'elle prendra.

Séance tenante, elle commanda à Leroi et à madame Germon, qui durent combiner leurs inspirations, une toilette de la plus grande simplicité.

— Une robe blanche par exemple... avec une garniture... Voyons, Leroi, comment choisirons-nous cette garniture-là pour que ce soit tout ce qu'on peut imaginer de plus uni.

— Mais, Madame, les fleurs sont ce que nous avons de plus simple, répondit le tailleur à la mode, en redressant sa cravate avec sa fatuité accoutumée : madame Prevost établit des roses, à cinquante francs la pièce, que je trouve d'un naturel délicieux... Si l'on y ajoute une goutte de rosée c'est vingt-cinq francs de

plus... Les larmes de l'aurore sont en hausse dans les arts.

— Non, non, répondit Joséphine, je ne veux pas de roses : c'est trop voyant, trop prétentieux... il faut me trouver quelque chose de plus simple.....

— M'y voici, s'écria Leroi en se frappant le front... une parure de fougère... au bas de la robe, à la ceinture, sur la tête... Voilà, je m'en flatte, une idée... de la fougère : Dieu! comme c'est nymphe, comme c'est napée... Que sais-je, moi?.. Et tout le monde dans les salons fredonnera :

Que ne suis-je la fougère....?

— Taisez-vous, maître fou, dit Joséphine en éclatant de rire, selon l'habitude qu'elle en avait prise en entendant les impertinences de son marchand de modes, qui portait quelquefois le laisser-aller jusqu'à vanter les épaules et la gorge de cette dame, en lui essayant ses robes. J'aime assez votre parure, continua-t-elle après un moment de réflexion, et je

l'adopte; mais tout ce qu'il y aura de plus beau en fougère...

— Rapportez-vous-en à moi, Madame.

Le jour du cercle des Tuileries, Joséphine parut avec sa parure champêtre, qui produisit un fort bel effet : car la fougère, par ses gracieuses découpures, est une des plantes les plus agréables à l'œil. Le premier consul était enchanté.

— Voyez, disait-il, comme cela vous va bien; comme cette verdure, dont votre front est ceint, fait admirablement ressortir la nuance foncée de votre chevelure et l'éclat de vos yeux... Cela vaut beaucoup mieux que ces diamans qui vous écrasent... Joséphine, je suis content de vous.

Dans la soirée, Bourrienne aborda Joséphine et joignit ses félicitations à celles de tout le monde.

— Le premier consul est au troisième ciel, dit le secrétaire particulier... Il faut convenir que cette garniture est admirablement travaillée... Quelle en est donc la matière?...

— Mon Dieu, répondit madame Bonaparte, rien de plus simple : c'est tout bonnement de l'or émaillé.

— Vraiment, s'écria Bourrienne ; mais c'est un travail des Romains : votre parure, Madame, sera payée trente mille francs.

— Ah! que me dites-vous là!... Hé bien! voyez pourtant combien l'économie coûte cher.

A quatre mois de là, les six cent mille francs de dettes accusés au premier consul étaient acquittés ; mais, indépendamment d'un nouveau passif, résultant des grandes économies, entendues à la manière de la garniture de fougère, le reliquat de deux cent mille écus dérobé à la connaissance du premier consul restait toujours en souffrance... Madame Bonaparte était revenue des eaux sans que ses espérances de maternité parussent devoir se réaliser ; et l'occasion exclusivement favorable pour déposer un bilan exact sur le bureau du premier consul s'évanouissait ainsi dans l'avenir de Joséphine.

Cependant les fournisseurs titulaires des

créances arriérées devenaient pressans; il était à craindre qu'ils ne finissent par s'adresser au premier consul, et cette fois l'orage eût été plus terrible encore que la première.

Dans cette perplexité, Bourrienne, providence ordinaire d'expédiens, était souvent sollicité par Joséphine de lui venir en aide pour sortir de cet embarras. Chaque matin, à l'issue du déjeuner, elle le retenait par le pan de son habit, et l'on causait du malencontreux passif. Mais le pauvre secrétaire avait beau se passer la main sur le front, se marteler la cervelle, il n'en sortait rien qui pût équivaloir à une somme de six cent mille francs.

Un jour que Joséphine se trouvait seule avec son trop infécond conseiller, le ministre Fouché vint lui faire une visite... Ce fonctionnaire n'était pas étranger aux inquiétudes financières de madame Bonaparte; quelquefois même, par de légers viremens de fonds, il avait pu cicatriser quelques unes de ces plaies. Elle ne crut donc pas devoir lui cacher son embarras présent. Cette communication laissant entrevoir

clairement un but positif, Fouché en comprit sur-le-champ l'intention.

— En vérité, Madame, répondit-il, votre situation me touche profondément; je connais la sévérité du premier consul sur l'article des dettes... Je puis même vous en donner une nouvelle preuve; car votre époux m'a chargé expressément de faire recommander, sous main, aux marchands de Paris de refuser tout crédit à l'enseigne de vaisseau Jérôme Bonaparte, son propre frère. Bourrienne peut vous dire que ce jeune officier tirait aussi trop souvent des lettres de change sur les Tuileries, et que le général, las de cet abus, a déclaré qu'il ne paierait plus... Voici, ajouta le ministre, copie d'une lettre qu'il écrit à son frère; elle est loin d'être tendre, ainsi que vous allez voir, et cela tient à ce que le consul n'aime pas qu'on ait des dettes. A ces mots, Fouché, toujours subtil, toujours guidé par une arrière-pensée, tendit à Joséphine la missive adressée au marin Jérôme, et elle lut :

« J'ai vu votre lettre, M. l'enseigne de « vaisseau; il me tarde de vous savoir sur

« votre corvette, étudiant un métier qui doit « être le vôtre... Faites vous tuer, j'en serai « bientôt consolé; mais je ne me consolerais « pas, si vous viviez soixante ans sans gloire, « sans utilité pour la patrie, sans laisser de « traces de votre existence. Mieux vaudrait « n'avoir pas existé. »

— Tout cela, reprit Fouché avec une persistance malignement intentionnée, parce que Jérôme Bonaparte a fait des dettes : le premier consul est intraitable sur cela.

— Vous me faites trembler, Monsieur! s'écria Joséphine presque éplorée...

C'était bien ce que le cauteleux Fouché voulait.

— Si les fonds de mon ministère étaient moins restreints, reprit-il avec l'accent d'une compatissante sollicitude, je pourrais, Madame, vous aider un peu dans cette circonstance difficile, et ce serait un grand bonheur pour moi... Mais les allocations de la police secrète, seule partie flottante de mon budget, sont absorbées par le château des Tuileries, où l'impéritie des militaires qui se mêlent d'y faire la

police m'oblige d'en entretenir une seconde plus utile que la leur... Le premier consul me rend enfin la justice de croire que personne, mieux que moi, ne sait veiller à sa sûreté... Je vous le répète, les moyens auxquels je suis forcé de recourir sont chers... très-chers...

Depuis quelques instans, Bourrienne faisait au ministre des signes très-significatifs derrière Joséphine; signes que notre femme de chambre révélatrice voyait d'une pièce voisine, et qu'elle compara, en nous racontant cette circonstance, au mouvement précipité qu'une dépêche importante imprime aux bras du télégraphe... Fouché n'avait pas l'air de comprendre cette pantomime animée; il continua :

— Je vous disais donc, Madame, que les sommes considérables comptées à mon agent du château, homme non moins cupide qu'intelligent....

Signes de véritable désespoir du secrétaire particulier.

— M'appauvrissent à tel point, continua Fouché, que je n'ai pu encore établir une police secrète à Malmaison; et, faute de savoir

ce qui s'y passe assez exactement, ma sollicitude est vivement inquiétée chaque fois que le premier consul se rend à cette maison de plaisance... Tous les conspirateurs n'ont pas été saisis après l'attentat de la machine infernale.

— Mon Dieu, citoyen ministre, si les jours de Bonaparte étaient encore menacés...

— A Paris, je réponds de sa conservation... A Malmaison, je ne puis être aussi sûr de mon fait... Il me faudrait, dans le château, quelqu'un du commerce intime ; une personne pour laquelle ni le salon, ni le boudoir, ni les appartemens de maîtres, ni les mansardes où se pressent les gens de service, n'eussent le moindre secret... J'ai besoin là d'un agent dont le regard veille en même temps sur l'intérieur et sur les jardins... Si, le soir, entre chien et loup, un cabriolet jaune s'arrête à une petite porte du parc.....

— Un cabriolet jaune! citoyen ministre, répéta Joséphine avec une émotion assez mal déguisée.

—Jaune ou vert, peu importe... c'est une supposition... et qu'il en descende, dans l'in-

tention de quelque intrigue de mansarde, un jeune homme brun.

— Un jeune homme brun ! répéta encore madame Bonaparte.

— Brun ou blond... c'est un exemple en l'air que je cite, parce que les conjurations prennent toutes les formes, s'appuient de tous les prétextes... Ainsi, à Malmaison, comme à Paris, il devient indispensable que je sois servi par quelqu'un de bien posé pour voir, entendre, observer... il y va peut-être du salut de notre premier magistrat... Je comprends donc qu'une telle surveillance, qui du reste s'exercera sans fatigue par quelqu'un de l'intimité, doit être largement payée... J'y consacrerais volontiers mille francs par jour.

— Mille francs par jour! voilà de beaux honoraires, s'écria Joséphine avec une émotion de convoitise...

— On peut obtenir à beaucoup moins un bulletin journalier... Le système des sous-traitans existe aussi dans mon personnel... Imaginez-vous, Madame, que vous recevez aux Tuileries, tous les jours, des entrepreneurs gé-

néraux de police, qui ne mettent point la main à la pâte... ils ont sous-traité... Demandez à Bourrienne.

— Assurément, Madame, affirma le secrétaire particulier... ce sont des directeurs d'arrondissement... des Réal au petit pied, moins la correspondance officielle...

— Ces gens du monde, reprit Fouché, (notez bien que je ne dis pas ces hommes, parce que les dames s'en mêlent aussi) veillent au salut de la république dans une loge de l'Opéra, dans les salons où chante Garat, en savourant les truffes de Cambacérès... fonctions charmantes que chacun envie; mais il n'y en a pas pour tout le monde... A Malmaison, et vu l'isolement du lieu, il me faudrait mieux encore : quelqu'un qui veillât, non seulement des yeux et de l'oreille, mais du cœur... Là, c'est une mission de sollicitude, de tendresse... dont la sûreté du premier consul est le but presque unique...

— Ah! que dites-vous là, citoyen ministre?

— La vérité, Madame...

— Hé bien! je chercherai quelqu'un de

mon intérieur... deux, trois personnes s'il le faut...

— Je n'avais pas osé vous le proposer, Madame ; car vous aurez à vous imposer le soin de veiller à ce qu'un rapport me parvienne chaque soir...

— Comptez sur moi, citoyen ministre, comme vous le disiez tout à l'heure, je veillerai du cœur...

— Alors, Madame, je vais aviser à ce que vous puissiez disposer de mille francs par jour [1] dans l'intérêt de votre sollicitude, de la mienne, de celle de la patrie...

— Projet plein de sagesse, plein de piété! s'écria Bourrienne... Et, pour que l'exécution suive de près sans obstacle, le citoyen ministre trouvera bien le moyen de faire compter d'avance un mois d'honoraires imputables sur la fin de la première année...

[1] Il est de notoriété historique que Joséphine, à diverses reprises, reçut 1,000 francs par jour, de Fouché, pour certaines communications... Il est constant aussi que sa sollicitude pour la sûreté de son mari fut le motif que le ministre allégua pour faire avaler à Joséphine cette pilule de police.

— Sans doute, citoyen Bourrienne, sans doute; et vous allez m'aider de vos conseils, pour assurer l'allocation de mille francs par jour, nécessaire au service de Malmaison.

— Oui, Bourrienne, dit avec feu Joséphine, aidez un peu le citoyen ministre...

— Rien de plus facile pour lui, reprit Fouché avec un sourire incisif... Il est intimement lié avec la personne à qui j'ai délégué la haute police des Tuileries... il faut qu'il obtienne d'elle une remise de moitié sur ce que je lui donne.

Jamais figure rieuse et épanouie ne devint plus subitement grave et alongée que celle de Bourrienne, à cette déclaration du ministre... Or, ceci achève de vous apprendre le motif des signes télégraphiques mentionnés plus haut.

— Mais comment voulez-vous, citoyen ministre, que j'aborde une question aussi délicate, dit le secrétaire intime avec embarras.

— Ah! très-brusquement, si vous voulez, et même en ajoutant que si l'on ne consent pas à la réduction, je placerai ailleurs ma confiance à beaucoup meilleur marché..... Du

reste, vous ne manquez pas d'argumens, mon cher Bourrienne, pour décider votre ami... Vous lui répèterez, par exemple, ce que vous disiez tout à l'heure... C'est pour assurer l'exécution d'un projet plein de sagesse, plein de piété...

— Je suis pris, murmura pour lui seul le secrétaire... J'entends bien, continua-t-il tout haut; mais la commission n'en est pas moins embarrassante.

— J'avouerai, reprit Fouché, qu'elle a son côté désagréable; mais la personne dont il s'agit n'a rien à vous refuser.

— Insinuez-lui, dit Joséphine, que c'est pour moi qu'il le fera...

— Je sais bien, Madame, répondit Bourrienne d'un ton assez bref.

— Et que ma disgrace suivrait de près un refus, ajouta la femme du premier consul avec une fierté impériale anticipée.

Nous devons ajouter que Joséphine ignorait que la réduction frappât son conseiller lui-même... Dites donc que Fouché n'était pas un habile homme : d'un seul coup, il allégeait

ses obligations des Tuileries, changeait les murs de Malmaison en parois de verre, et rendait Joséphine son obligée.

— Ainsi, mon cher Bourrienne, reprit le ministre en se levant, comme votre entretien avec votre ami est purement de forme, et qu'il peut se réduire à un avis que vous lui donnerez, je vais, en rentrant, m'entendre avec mon chef du bureau des fonds pour l'arrangement du subside de Malmaison, par la réduction de moitié sur celui des Tuileries... Et demain, Madame, trente mille francs seront à votre disposition pour les frais de premier établissement.

— Un mot encore, citoyen ministre... les mois d'hiver en sont-ils ?..

— Impossible, Madame, répondit Fouché... mes ressources ne me le permettraient pas... Il faudra que nous établissions une sorte de comptabilité militaire, et que nous réglions par journée de présence à Malmaison.

—Le premier consul aime beaucoup la campagne, répliqua Joséphine...

Le lendemain Bourrienne fut chargé d'aller

toucher les trente mille francs promis : on en arrosa les dettes les plus criardes du reliquat arriéré; et l'on promit, pour le surplus, des acomptes faibles, mais fréquens.

Pauvre secrétaire particulier! en laissant tomber chez les marchands de Joséphine les écus de Fouché, retranchés, hélas! sur ses honoraires de police intérieure, on eût dit qu'il arrosait avec son sang.

VII.

LES MAITRESSES DU PREMIER CONSUL.

—

Un écrivain auquel notre époque a donné le nom de critique, sur l'autorité de quelques colonnes de journal qui ne lui ont mérité que le titre de frondeur littéraire passionné, délayait, il y a quelques années, dans un long article, l'équivalent de cette question : Quel but peut se proposer l'historien en mettant à nu,

dans les personnages élevés en dignité, tout ce que l'humaine nature offre de faiblesses et de vices? En quoi cette exhibition d'infirmités morales peut-elle servir la société? Deux phrases répondront à cette interrogation; et le critique pourra noircir long-temps encore du papier avant de répliquer sensément à ces deux phrases, que voici. « Ceux qu'on appelle *les grands*, parce que la naissance ou la fortune leur prête des échasses, achètent assez de flatteurs pour obtenir un panégyrique de mensonges; assez de serviles admirateurs disposés à jeter sur leurs travers le voile d'une complaisance intéressée : ainsi la génération vivante est abusée, la postérité trompée, et la vénération, le respect, environnent des renommées que devrait flétrir le blâme, sinon le mépris..... Honneur donc et reconnaissance à l'écrivain consciencieux qui, soumettant ces grandeurs au creuset de la vérité, montre tout ce qu'il y a en elles de déchet et d'ordure, en disant à ses contemporains comme à l'histoire : Voilà ce que vous devez admirer; voici ce qu'il faut honnir! Et vous, puissans de la terre qui posez

encore devant nos opinions, donnez-vous la peine d'être vertueux; car il se trouvera des consciences indépendantes pour vous juger.

Cette tâche, nous essayons depuis vingt ans de la remplir : nous l'essayons avec l'amour sincère du juste et du vrai; signalant de cœur les bonnes, les belles, les nobles qualités; exposant avec douleur, mais avec courage, ce qu'on ne peut approuver sans forfaire aux saines idées, aux principes honnêtes, aux sages opinions. A Dieu ne plaise qu'il entre jamais dans nos vues d'appauvrir, par la détraction, le présent et le passé de leurs légitimes illustrations; mais nous voudrions qu'on les appréciât d'une manière moins absolue et plus équitable, malgré tant d'écrits et de dires sophistiques; malgré tant de révélateurs qui refont leur vie ou celle de leurs amis, pour nous la raconter. Nous voudrions, en un mot, que, dans les jugemens des hommes, la vertu eût divers titres comme l'or de nos bijoux : car ce serait là de la justice.

Laissant donc les historiens enthousiastes ou spéculateurs peindre exclusivement Napo-

léon sur son char triomphal, nous vous le présenterons, nous, tributaire de passions beaucoup moins sublimes que l'amour de la gloire; et, pour le moment, il ne tiendra qu'à vous de pénétrer sous la tente d'Achille, où vous le trouverez singulièrement désarmé, et soupirant auprès de Briseïs....

Tous les mémorialistes possibles ont parlé d'une inclination née des loisirs du général Bonaparte en Égypte; vous vous êtes attendris sur les infortunes conjugales qui en sont résultées pour un pauvre officier de cavalerie, appelé Four*** : infortunes dont s'égayèrent, hélas! tour à tour, les troupes françaises, l'armée navale de l'Angleterre et les guerriers de l'empire du croissant... mauvais jeu de mots à part. La charmante Pauline Four***, héroïne de cette aventure, était restée en Orient, après le départ du général, exposée à bien des vicissitudes qui, par bonheur, n'étaient pas toutes des rigueurs. Mais, ayant appris, on ne sait comment, que le vainqueur des Pyramides avait trouvé, à son retour en France, une multitude de petits nuages amoncelés sur sa

félicité conjugale, l'amie du Caire s'embarqua vite au port d'Alexandrie, et vint, à toutes voiles, offrir à Bonaparte la compensation d'une tendresse retrempée par cinq à six mois d'absence.

Lorsqu'elle arriva, le premier consul s'était réconcilié sincèrement avec Joséphine. Je vous ai dit qu'il couchait bourgeoisement avec elle; et peut-être se contentait-il alors de ce pain quotidien matrimonial... Tout à coup, il vit entrer Pauline dans son cabinet : ainsi que madame de Guiche, elle y parvenait par l'assistance d'un des habitués de la maison... On n'a jamais su précisément lequel... mais ce diable de Murat était un homme bien répandu parmi les dames de l'époque, et Pauline arrivait du pays des Infidèles.

On ne brusque guère une très-jolie femme qui vient de traverser les mers pour vous rejoindre. Ce soir-là, madame Bonaparte trouva que le premier consul avait travaillé bien avant dans la nuit. Le lendemain et les jours suivans même persistance à veiller, même retard à descendre le petit escalier communiquant à

l'ancien oratoire de Marie de Médicis... Enfin, cela dura huit jours consécutifs, et huit jours, en fait d'infidélité, révèlent beaucoup de choses à une femme jalouse qui observe. Joséphine, frappée par une de ces probabilités qui équivalent à des preuves pour les esprits attentifs, fit épier la veille prolongée de son mari ; et l'on découvrit, entre deux et trois heures du matin, une nymphe au pied leste, traversant la cour, sous la conduite de Duroc.

Le jour suivant, l'aide-de-camp fut mandé au rez de chaussée ; il trouva Joséphine tout en larmes : elle avait appris, le matin même, par une investigation d'antichambre, que la beauté mystérieuse n'était autre que cette Pauline, qui avait bien pu la représenter en Orient, mais dont l'assistance ne lui paraissait nullement nécessaire à Paris...

Tout fut redit, comme on le pense bien, au premier consul. Duroc parla des larmes abondantes versées en sa présence par Joséphine; il fut l'interprète fidèle de ce qu'elle avait allégué ensuite sur sa compétence, et finit par transmettre au général le vœu formé par cette

dame pour l'éloignement immédiat de Pauline.

— C'est juste, répondit Bonaparte; j'ai repris les chaînes de l'hymen, ressoudées tant bien que mal; je ne dois pas, au moins aussi ouvertement, éluder notre nouveau traité... Il faut trouver le moyen d'éloigner Pauline... pas trop pourtant...

— Voulez-vous, général, qu'on la loge dans l'allée des Veuves?

— Nigaud, l'allée des Veuves... la providence de tous les faiseurs de gazettes scandaleuses...

— Hé bien, aux prés Saint-Gervais ?...

— A la bonne heure : voici le printemps... on est amateur des lilas... et voilà.

— Oui, général; mais la saison des lilas est courte.....

— Celle d'un amour replâtré l'est davantage... Mais si cela, par hasard, allait jusqu'à l'automne, on serait censé visiter de temps en temps madame de Montesson, à Romainville. Enfin, arrange cela, Duroc; tu sais que je

n'aime à m'occuper de ces choses-là que passagèrement.

On loua, peut-être même acheta-t-on une jolie maison de campagne à Pauline, au beau milieu des prés Saint-Gervais; nous devons ajouter que Bonaparte n'y fit que de rares pélerinages. Mais les madones vivantes aussi jolies que l'était madame Four*** manquent rarement de pélerins à leur chapelle.

Peu de temps après avoir revu sa maîtresse du Caire, le premier consul partit pour la campagne que termina le triomphe de Marengo. Avant cette grande journée, il fit à Milan un très-bref séjour, qui suffit, toutefois, pour jeter dans le cœur du grand capitaine, presque entièrement rempli par l'amour de la gloire, la diversion d'un petit amour charnel; lequel ne laissa pas d'enlever un peu d'espace à son voisin l'héroïsme.

Napoléon était extrêmement sensible au charme d'une belle voix : le goût italien restait au moins dans son oreille; et, lorsque la voix mélodieuse appartenait à une jolie femme, il

partait de l'oreille du premier consul deux communications, au lieu d'une, avec son cœur. Ce fut ce qui lui arriva un soir au théâtre *della Scala*, en entendant la célèbre cantatrice Grassini. L'amour fait beaucoup de chemin en peu de jours, lorsqu'il obéit à des conquérans. La nuit où l'on vint éveiller Bonaparte pour lui annoncer la capitulation de Gênes, on éveilla en même temps madame Grassini; ce qui prouve d'une façon assez péremptoire qu'elle ne reposait pas très-loin du premier magistrat de la république française. Ce fut une fâcheuse nouvelle qu'il apprit là; Gênes, en résistant encore quelques jours, retenait sous ses murs une armée autrichienne, et, pour livrer bataille à Melas, Bonaparte avait besoin de cette diversion. L'enfant chéri de la victoire, qui savait très-bien cela, ne se rendit qu'à la dernière extrémité : tant qu'il s'était trouvé dans la place, du cheval, du chien, du chat, du rat, du cacao, du savon, toutes substances qui s'appellent des vivres en temps de famine, Masséna s'était défendu vaillamment. Mais pour combattre sur des remparts, il faut manger, au

moins un peu, et la garnison de Gênes ne mangeait plus.

Madame Grassini, dont la faveur exerçait sur son illustre amant tout l'empire d'un sentiment nouveau, lui modula de son mieux des consolations. Sa voix si suave, si caressante, le persuada; il partit et joignit les palmes de Marengo à celles de Lodi, d'Arcole, de Rivoli, des Pyramides et d'Aboukir.

Une charmante cantatrice italienne n'est pas un Tyrtée; le trille et la fioriture n'admettent pas pour accompagnement les feux de deux rangs et l'artillerie de campagne. Madame Grassini resta donc à Milan; mais non pas sans avoir promis à Bonaparte de se rendre à Paris, dès qu'il y serait retourné. Berthier fut chargé de négocier avec cette prima donna un engagement d'un genre particulier. Or, comme le tribut de sa voix délicieuse n'était pas le seul qu'on lui imposât, elle reçut la promesse d'un traitement de 15,000 francs par mois. Assurément aucun directeur n'eût aussi largement payé ses feux.

Le général Berthier fut également chargé

d'amener à Paris madame Grassini : cette mission appartenait bien un peu aux attributions des aides-de-camp; mais Bonaparte se rappelait amèrement l'outrecuidance de l'un des siens; il préféra l'entremise de son ami Berthier, dont l'amour solide pour madame Visconti ne laissait craindre aucune distraction. Notre belle cantatrice fit le voyage dans la voiture même du général Proxenète; elle arriva à Paris assez secrètement pour que l'armée seule fût instruite de son arrivée : c'était un secret gardé par 70,000 hommes.

Le succès de Grassini fut prodigieux; le premier consul était plus fier de cette cantatrice que du plus célèbre de ses généraux... comparaison d'ailleurs malsonnante; car ce grand capitaine ne fit jamais reposer sa fierté sur la renommée de ses lieutenans : chacun sait pourquoi. « Napoléon, a dit une dame mémoria-
« liste, aimait avec la violence d'une femme ro-
« manesque : on le voyait, dans ses paroxismes
« d'amour ou de jalousie amoureuse, rougir,
« pâlir, trembler, pleurer même... Il existe
« au théâtre Feydeau une loge grillée (pre-

« mières, n°11), bien savante à cet égard. » Nous ne rechercherons pas ici comment l'auteur à qui nous empruntons cette citation en peut savoir presque autant que la loge grillée de Feydeau, sur la physiologie des amours de Napoléon. Nous aimons à croire cette dame bien informée, et nous nous contentons d'ajouter que la cantatrice milanaise inspira au consul, quelques mois durant, une passion fort vive.

Mais, soit que les grands génies ne professent pas, avec plus d'habileté que les beaux esprits, certaine science où l'étude n'est pas un moyen de progrès, soit que Napoléon, plus circonspect que les gouvernans par la grace de Dieu, voulût éviter le scandale, il négligea bientôt assez la signora Grassini pour lui donner l'envie d'être infidèle. Il faut dire aussi qu'il ne lui faisait que des visites comparables, pour la brièveté, à des relais de poste sur une grande route. Les dames italiennes impressionnables se contentent rarement d'hommages aussi fugaces; et les compensations ne manquent jamais à Paris, surtout aux jolies femmes.

Le premier consul n'apprit que fort tard les infidélités de sa belle ; ce fut Berthier qui sut le premier que Grassini, sensible aux accords du célèbre violon Rode, avait voulu savoir jusqu'où, dans un si beau talent, pouvaient aller les ressources de l'harmonie. L'intimité des deux artistes parut au général dépasser de beaucoup les relations concertantes proprement dites ; il courut faire de vifs reproches à la prima donna....

— Songez donc, lui dit-il, que le premier consul vous fait une existence brillante.

— Oune existence brillante d'écous et de diamans ; ma....

— Hé bien, que peut-il vous manquer? interrompit Berthier.

— Le premier consoul le sait bien ; perqué je n'ai pas besoin de vous le dire.

— Allons, Grassini, promettez-moi de devenir plus sage ; c'est de Bonaparte que vient votre fortune, votre bien-être. (Signe sceptique de la cantatrice.) Il me semble que vous lui devez quelques ménagemens, et vous n'en mettez aucun dans vos légèretés.

— Monsou Berthier, répondit l'Italienne avec toute la vivacité de ton, de geste et de regard propre à sa nation, Bonaparte récompense bien mon talent et mes complaisances; ma je ne pouis lui promettre qué cela.... il n'est pas assez riche, ni loui, ni le trésor de la république, per me pagare des privations qu'il exige.

— Ainsi vous prétendez...?

— Je prétends cantare per le premier consoul; ma je ne veux pas cantare que per loui.

Malgré cette réponse absolue, qui ne laissait espérer aucun amendement de la part de la Milanaise passionnée, Berthier ne voulut point encore dénoncer ses infidélités au premier consul; il se borna à s'entendre avec les aides-de-camp, avec Rapp particulièrement, pour jeter autant d'obstacles qu'on le pourrait sur la route amoureuse de Rode.

Des officiers, en habit couleur de muraille, furent délégués pour faire le guet, jour et nuit, à la porte de la signora; mais opposez donc une digue à ce torrent fougueux qu'on appelle l'amour.... surtout quand il est italien.

L'infidèle ne recevait pas Rode chez elle ; mais, à Paris, la ville est si bonne; elle offre tant de ressources, permet tant d'expédiens !... L'harmonie concertante allait son train en dépit de la police militaire apostée sur les pas de Grassini; et si, par hasard, nos harmonistes étaient observés de trop près dans les murs de la capitale, ils exécutaient une *fugue;* et, lorsqu'ils avaient atteint Romainville ou Vincennes assez rapidement pour que les argus eussent perdu leurs traces, ils revenaient doucement à l'*amoroso*.

Grace aux officiers surveillans, le consul ne surprenait jamais chez Grassini le favori du cœur, lorsque, vers la fin de la soirée, il lui arrivait de se rendre auprès d'elle. Mais Berthier et Rapp étaient piqués au jeu: ils éprouvaient le plus vif dépit de voir leur tactique déjouée par les ruses d'une femme; et, recourant un jour aux grands moyens de compression, ils placèrent au domicile de l'infidèle un honnête officier chargé de faire l'eunuque noir, dit la spirituelle mémorialiste déjà citée....

Cependant Bonaparte ignorait encore, et les infidélités de sa cantatrice et les manœuvres insuffisamment conservatrices de ses courtisans.

Fouché, ministre de la police, était certainement l'un des hommes les plus actifs, les plus subtils, les plus capables enfin, qui eussent jusqu'alors tenu ce levier passablement ignoble de l'administration publique; et cependant Bonaparte, qui se servait de cet ancien jacobin sans l'aimer, ne rendait pas une justice entière à ses talens.... Il lui reprochait, avec une amertume dans laquelle il semblait se complaire, des négligences presque toujours supposées, ou par les ennemis du ministre, ou par la critique malicieuse du premier consul. Il faut remarquer que, dans cette dernière hypothèse, Bonaparte, comme on dit, plaidait le faux pour apprendre le vrai. Un matin que le premier magistrat faisait à Fouché cette petite guerre de picoterie, il ajouta brusquement :

— Oui, oui, citoyen ministre, il se passe des choses à Paris que vous ignorez....

— Bien peu, citoyen consul.

— Tenez, dans les environs même de ce palais, où vous ne devriez pas laisser courir une souris sans savoir de quel trou elle sort, dans quel trou elle rentre.... Hé bien, il circule des gens à votre insu.

— Vous voulez dire la nuit, général?

— Précisément, la nuit....

— Erreur, citoyen consul; ces circulations nocturnes me sont parfaitement connues....

— Ah! bah!

— Assurément.

— Voyons donc cela?

— Vous le permettez?

— Oui, oui, dites.

— J'obéis. Veuillez me passer ici quelque liberté. Un homme de petite taille, vêtu d'une redingote grise ou bleue, ayant un chapeau rond enfoncé sur les yeux, sort souvent des Tuileries, de huit à neuf heures du soir, avec M. de Bourrienne ou le colonel Duroc, auquel ce petit homme (Fouché appuya sur le mot) donne le bras familièrement. Ces deux personnages se rendent rue Saint-Honoré, rue Richelieu, rue Vivienne, quelquefois au Palais-

Royal. Ils entrent dans les boutiques, et celui des deux qui ne porte pas la redingote grise, marchande des objets d'une valeur minime, que rarement il achète. Pendant que ce dernier se débat pour des centimes, l'autre questionne le marchand ou la marchande, en s'efforçant d'imiter le ton d'un incroyable.

— Hé bien, Madame, comment vont les affaires? que pense-t-on du gouvernement?

— Mais, citoyen, répond la dame naturellement soupçonneuse, cela ne va pas mal....

— Vous le dites du bout des lèvres; est-ce que l'on n'est pas content de Bonaparte?

— Bien au contraire.

— Oh! mais c'est un gaillard qui mène la république tambour battant.

— Il me semble qu'il fait bien....

— Vous croyez? répond le petit homme en étudiant avec attention le regard de celui ou de celle qui lui parle....

« L'autre jour, continua Fouché, notre investigateur du soir s'amusa, dans un grand magasin de la rue Saint-Honoré, à parler mal du premier consul. Pour cette fois, l'essai fut

malheureux : les commis, au nombre d'une demi-douzaine, se fâchèrent sérieusement, se saisirent de leurs aunes; et, si huit à dix de mes hommes, qui rôdaient à la porte, ne se fussent pas précipités dans la boutique, le petit homme et son compagnon passaient un mauvais quart d'heure....

— Cela, c'est de toute exactitude, dit le premier consul un peu rouge.

— Je n'ai pas fini, général, poursuivit Fouché ; permettez-moi de continuer : nous n'en sommes qu'à la neuvième heure du soir, et j'ai à vous parler d'anecdotes plus essentiellement nocturnes. Le petit homme....

— La taille ne fait rien à l'affaire, interrompit brusquement le premier consul.

— Général, il faut être précis quand on raconte. L'homme de petite taille donc, en d'autres circonstances, sort, vers onze heures du soir, des Tuileries par une porte secrète; il n'est alors suivi que d'un seul domestique, et se rend, quelquefois à pied, quelquefois en cabriolet, chez madame Grassini.... Il n'y reste jamais qu'une heure au plus.....

— Bon, bon, c'est cela.

— Une heure, c'est trop peu.

— Hein ! comment?

— Je veux dire, citoyen consul, que, s'autorisant de la brièveté extrême de ces visites, la signora Grassini fait des infidélités journalières à celui qui l'entretient chèrement, et se moque de lui avec Rode, le fameux violon.

— C'est bien... interrompit brusquement le premier consul.

— Non, général, ce n'est pas bien, car cette femme vous coûte environ dix-huit mille francs par mois; mais ce que je viens d'avoir l'honneur de vous rapporter prouve que le ministre de la police savait des choses qui vous intéressent personnellement et que vous ignoriez vous-même.

Bonaparte ne répondit pas, tourna le dos à Fouché et passa brusquement dans une pièce voisine. Furieux, il voulait envoyer la cantatrice aux Madelonnettes, et Rode au fort de Vincennes. Mais la réflexion, chez un homme supérieur, tempère toujours un peu l'élan des passions. Le consul se contenta d'ordonner

qu'un officier montât à cheval, se rendît immédiatement auprès de Berthier, redevenu ministre de la guerre, et lui ordonnât de se rendre sur l'heure aux Tuileries.

Berthier arriva bientôt, tout haletant de la précipitation avec laquelle il avait monté l'escalier.... L'honnête général se persuadait que les hostilités recommençaient en Italie, et qu'on allait avoir de nouveaux coups à porter aux Autrichiens.

— Eh bien, lui dit Bonaparte, j'en apprends de belles sur la Grassini!

— Ah! vous savez, général?

— Oui, je sais, et d'un autre que vous...

— Il n'y avait rien de pressant à vous l'apprendre.

— Si fait, Monsieur, j'aurais chassé cette catin et jeté son amant dans un cul de basse-fosse.

— Prenez garde, citoyen consul, ceci ressemblerait assez à l'effet d'une lettre de cachet, et jurerait singulièrement avec le mot *république*, écrit sur le pavillon de l'Horloge.

— Une autre fois, général, je ne vous donnerai plus de dames à garder.

— Franchement, citoyen consul, je ne suis pas jaloux de ces attributions-là ; comme dit le vieux refrain :

J'aimerais mieux garder cent moutons près d'un blé
Qu'une fillette dont le cœur a parlé.

Encore passe quand il n'y a que le cœur.

— Mon cher, vous allez, je vous prie, passer chez cette femme et lui déclarer qu'elle doit congédier Rode aujourd'hui, ou que, demain, je lui enlève tous mes bienfaits. Soyez bref et catégorique ; c'est mon dernier mot.... Ah ! vous ajouterez que, si elle ne m'obéit pas, sous trois jours au plus tard elle aura quitté Paris.

Berthier s'élança hors de l'appartement et courut avec docilité remplir sa mission ultra-ministérielle.

— Le premier consul sait tout, Madame, dit-il à la cantatrice qu'il trouva languissamment alongée sur son canapé.

— J'en suis fâchée per loui.

— Mais il me semble que vous pourriez l'être davantage pour vous.

— Du tout, général ; avec oun instroument comme ma voix , on trouve la fortoune en *tutti* les pays ; et per ce qui est de la tendresse du premier consoul.... Grassini achèva sa phrase par cette grimace italienne, qui prête à une bouche muette l'expression du plus grand mépris.

— Ainsi vous vous résignez à perdre les bienfaits dont vous êtes comblée?

— Je gagne à cela ma liberté : la musique abhorre les chaînes de l'esclavage.

— Je vous annonce à regret que vous devrez avoir quitté Paris sous trois jours....

— Demain au soir , je souis en route per la Roussie.

Le premier consul ne regretta pas la signora Grassini; et l'on conviendra qu'elle ne méritait guère qu'on la regrettât.... D'ailleurs il était dans une position où de telles pertes sont promptement réparées, pour peu qu'on tienne à remplir la lacune d'habitudes qu'elles ont laissée dans la vie.

Bonaparte, dans un moment de belle humeur, causait avec Junot [1] de la défection de Grassini.

— Voulez-vous la remplacer, citoyen consul? dit l'ancien aide-de-camp; j'ai sous la main une beauté toute soumise, toute privée, une jeune Anglaise qui, sur mon honneur, est éprise de vous.

— En tous cas, ce n'est pas un sentiment national.

— Je crois que vous vous trompez, citoyen consul, et que, si la nation anglaise était consultée, nous serions bientôt en paix avec elle, précisément à cause de vous.

— C'est ce que nous saurons.

— Comment cela, citoyen consul?

— Nous parlions d'une jeune Anglaise qui, me disais-tu, est tombée amoureuse de moi.

— Comme vos braves d'Italie, mon géné-

[1] A cette époque le général de division Junot, depuis duc d'Abrantès, était *commandant d'armes* à Paris, et non gouverneur de cette capitale, Ce titre aristocratique n'existait encore que pour Duroc, qualifié de *gouverneur du palais du Gouvernement*, dans *l'Almanach national* de l'an XI.

ral... Oh! mais l'aventure est singulière, et vous allez juger, dans votre sagesse, citoyen consul, s'il ne serait pas digne de votre bienfaisance d'accorder à cette bonne insulaire un peu plus qu'elle n'attend de vous...

— Ah! son amour est intéressé... M'y voici : quelque mendiante de bon lieu, jouant la passion.

— Mendiante, soit; mais l'aumône qu'elle demande est d'une singulière espèce.

— Qu'est-ce donc?

— Vous allez me traiter de fou; il est pourtant de toute exactitude que cette jeune Anglaise fait tout au monde pour se procurer une de vos culottes.

Le premier consul partit d'un grand éclat de rire, qui d'abord eut un écho prochain à la table de Bourrienne; puis un écho plus éloigné dans le petit cabinet où travaillait Duroc, quoique devenu général de brigade et gouverneur du palais.

— Cette femme est folle, dit le premier consul qui ne riait jamais long-temps.

— Non, mon général, répondit Junot, c'est une Anglaise... et fort jolie, je vous l'assure. Je me la suis fait montrer l'autre jour au spectacle; et, si un de mes pantalons était l'objet de son ambition, je m'empresserais de le lui porter moi-même un de ces matins. Mais, décidément, elle en veut à une de vos culottes... Ce qu'il y a de drôle dans tout ceci, c'est que sa bouche, plus chaste que son imagination, n'ose prononcer le nom de la chose, et cela rend l'acquisition de notre belle insulaire assez difficile... Si je vous l'amenais, citoyen consul, vous pourriez peut-être aider un peu à la lettre?

Napoléon s'approcha du commandant de la ville de Paris, lui prit l'oreille, la lui pinça fortement... et, comme c'était là l'une des gracieusetés du premier consul, Junot se tint pour dit que sa proposition agréait fort au magistrat suprême de la république. Le lendemain, sous un prétexte spécieux, il présenta la jeune Anglaise aux Tuileries... le rez de chaussée ne fut pas de la présentation.

Le bruit se répandit dans le temps que Bo-

naparte, en galant chevalier, s'était empressé de rendre la visite que lui avait faite l'intéressante mistress; mais on n'a jamais su s'il lui avait porté l'objet de sa convoitise.... Il y eut, dit-on, des paris ouverts en Angleterre pour l'affirmative et pour la négative... Quels furent les gagnans et les perdans? on l'ignore, parce qu'on n'a jamais pu vérifier si l'Anglaise retourna dans sa patrie avec ou sans la culotte désirée. Cependant, comme elle s'était trouvée en rapport direct avec le premier consul, il est probable qu'elle se sera fait comprendre, sans articuler le mot technique; et, dans de telles situations, une jolie femme obtient toujours, sans le secours de la parole, beaucoup plus ou beaucoup mieux qu'elle n'eût osé demander.

Ce petit épisode, que l'on a classé dubitativement parmi les galanteries du premier consul, fit une passagère diversion aux causeries, plus ou moins malveillantes, que provoqua le mariage, assez brusquement décidé, d'Hortense de Beauharnais avec Louis Bonaparte. Ici se présente sous la plume de l'écrivain consciencieux

et exempt de préventions une tâche d'équité ; une tâche que de grandes infortunes, supportées avec la plus noble résignation, rendent impérieuse, comme l'est, pour toute ame honnête, le redressement d'une calomnie. Plusieurs mémorialistes se sont plus à ternir la réputation d'Hortense : reprenez leurs écrits, lisez au frontispice le nom de l'auteur, et votre intelligence sera promptement fixée sur les motifs d'une si noire détraction. Le crime de cette princesse est d'avoir été belle, aimable, recherchée; de s'être élevée, du quadrille de l'hôtel Thélusson, où elle dansait avec celles qui la nommaient alors leur charmante amie, jusqu'au trône de Hollande, d'où elle put les *humilier* de ses bienfaits.... Ce sont là des torts que la jalousie ne pardonne point; et, pour démentir les assertions envenimées contre lesquelles se sont élevées déjà d'honorables indignations, nous n'aurions besoin peut-être que d'ajouter : Presque tous les détracteurs d'Hortense furent des femmes.

Le chroniqueur ne déguise point la vérité pour l'embellir : il doit être franc jusqu'à la

rudesse ; il dévie de son devoir s'il couvre de paillettes d'or les taches de la vie privée, son domaine spécial, pour la léguer à l'histoire générale. Mais, lorsque d'autres écrivains ont taché, par intention maligne, cette même vie privée, la chronique, armée de son irréfragable précision de souvenirs, est là pour redresser les faits et restaurer les renommées.

Nous avons fait entrevoir ailleurs qu'Hortense de Beauharnais aimait Duroc : ceci ne saurait être contesté. Elle était aimée de cet officier ; mais l'amour se trouvait logé à l'étroit, en 1802, dans le cœur d'un militaire de 28 à 29 ans : car l'ambition y régnait en suzeraine. Le nouveau gouverneur des Tuileries vouait à la fille de Joséphine une de ces passions sincères, profondes même; mais qui, toujours gouvernées par la raison, ne se laissent jamais entraîner au delà des limites de la prudence. Un tel sentiment ne peut qu'être ombrageux, défiant, facile à inquiéter... Duroc fut chargé successivement de plusieurs missions dans le nord de l'Europe; durant son absence, comme à Paris, sa correspondance

avec Hortense continua : le secrétaire intime Bourrienne la favorisait.

Mais, lorsque Duroc revint, quelques amis, confidens de sa tendresse pour mademoiselle de Beauharnais, soit par malveillance, soit qu'ils eussent été trompés eux-mêmes, lui firent concevoir de vives appréhensions sur la fidélité de celle qu'il aimait. Il n'existait point encore de cour aux Tuileries, et déjà toutes les intrigues, toutes les petites perfidies qui s'agitent près des souverains, se groupaient autour du chef de la république... Voici les fables que Duroc, à son retour de Russie, trouva presque généralement accréditées, non seulement au château, mais encore dans les cercles de Paris.

Joséphine, disait-on, après un assez bon nombre de distractions conjugales, avait dissipé, dans l'esprit de son époux, le scrupule qui comprimait d'abord sa propre inconstance. Il promenait maintenant ses velléités amoureuses avec assez de liberté, les faisait agréer sans éprouver de longues difficultés, et s'inquiétait assez peu des paroxismes de jalousie

larmoyante auxquels madame Bonaparte se livrait. Cette partie des récits fabuleux était, il faut bien le dire, à peu près exacte; mais voici du roman, ou, du moins, nous le croyons sincèrement, après avoir cherché, sous les apparences, ces probabilités qui sont presque aussi démonstratives que des preuves.

La femme du premier consul, continuaient les discoureurs malveillans, était fort mal avec tous ses beaux-frères et belles-sœurs; elle ne vivait pas en meilleure intelligence avec madame Bonaparte la mère. Vainement, sur l'autorité des souvenirs de 1797, Joséphine avait espéré se faire un appui de Murat, en lui faisant épouser Caroline : le reflet d'intimité sur lequel elle croyait pouvoir compter ne pouvait être, dans la mémoire du beau général, qu'une lueur bien pâle et bien lointaine; puisque déjà tout ce que l'amour avait prêté de charmes et d'éclat à son hymen devenait terne, languissant, fastidieux, sous les jets de flamme que lançaient sur le héros mille beaux yeux, prodigues de tendres promesses.

Dans cette situation, dont les suites pou-

vaient devenir graves, continuait la chronique désobligeante, Joséphine sentit l'impérieuse nécessité de resserrer les liens qui l'unissaient à son mari, par l'amorce d'un amour supplémentaire du sien... En un mot, cette dame, immolant jusqu'à sa jalousie sur l'autel de sa fortune, poussa la séduisante Hortense dans ce vide désespérant, qu'elle n'apercevait que trop sûrement au cœur du premier consul.

Indépendamment de cette immolation, la plus cruelle que puisse s'imposer une femme sensible et passionnée encore, Joséphine, dans ce sacrifice même, eut des obstacles à vaincre. Bonaparte s'était, depuis quelque temps déjà, laissé subjuguer par les graces, la délicieuse physionomie et l'esprit aimable d'Hortense. Mais cette jeune personne, malgré tout ce que son père adoptif inspirait d'enthousiasme, malgré tout ce que les Beauharnais lui devaient de reconnaissance, ne dominait pas entièrement l'espèce d'antipathie que Bonaparte lui avait inspirée dans les premiers temps. Ce fut, toujours d'après la même version, ce fut Joséphine elle-même qui chercha, avec une indi-

cible persévérance, le côté de chacun de ces deux cœurs où l'on pouvait faire prononcer une sympathie... Enfin, elle réussit dans cette tâche étrange : le premier consul et sa belle-fille prirent l'un pour l'autre un goût tellement vif, qu'il s'éleva bientôt jusqu'à l'adoration mutuelle... La mère, satisfaite d'avoir corroboré l'amitié conjugale du premier consul de tout ce qu'un sacrifice aussi héroïque méritait de gratitude, crut sa sûreté consolidée, au moins pour le présent; et ce fut alors que, pour couronner ce hideux système de sécurité, elle songea à marier Hortense, afin de jeter le manteau complaisant de l'hymen sur les suites du lien, presque incestueux, qu'elle venait de former.

La méchanceté imagina-t-elle jamais rien de plus absurde que ce conte atroce, qu'une connaissance, même superficielle, du caractère de madame Bonaparte et de l'intérieur des Tuileries, au temps du consulat, dément au premier abord. En effet, la jalousie, cette passion que rien au monde ne domine lorsque l'amour en est le mobile, tourmenta perpétuel-

lement Joséphine, tant qu'elle fut la compagne de Napoléon. Au moment du divorce, cette effervescence, un peu calmée par le refroidissement des sens de cette femme puissamment constituée, se fondit, il est vrai, dans une noble et grande résignation; mais elle en eût été incapable quelques années plus tôt. L'idée du partage de l'affection véritable que lui vouait son époux produisait en elle l'effet le plus déchirant ; et cette Hortense même, dont on l'accusait stupidement d'avoir favorisé le commerce intime avec le consul, était, malgré l'amour maternel le plus vif, l'objet de cette jalousie irrésistible.

Mais l'esprit malveillant ne tient pas compte des faits, lorsqu'il se prend à échafauder un édifice de suppositions : non seulement Joséphine, dans les romans que l'on propageait alors, favorisait les entrevues secrètes de sa fille avec Bonaparte ; mais elle se disposait à perpétuer leur facilité, en unissant Hortense à Duroc qui, par ses fonctions, vivait habituellement au milieu de la famille. Elle l'appela donc un matin dans son appartement, lui

laissa entrevoir que l'intelligence qui régnait entre lui et sa fille n'avait point échappé au premier consul, et qu'il aimait assez son ancien aide-de-camp pour lui accorder la main de cette jeune personne.

Lorsqu'on est entré dans les voies de l'absurde, on ne s'arrête guère aux invraisemblances : les fabulistes, dont nous répétons les assertions afin de les détruire par la simple exhibition de leur maladresse, supposent ici que Joséphine, rendant fort diaphane la gaze jetée sur le commerce existant entre Bonaparte et Hortense, produisit un texte de conditions à peu près semblable à celui qui fut imposé par Henri IV à l'époux mannequin de Gabrielle d'Estrées. A cet exposé, dit la chronique scandaleuse, le général, s'écartant pour la première fois, peut-être, des formes élégantes et polies qui lui étaient propres, s'écria : « Qu'est-ce à dire, Madame ? me prend-on pour l'étoffe d'un mari de Molière; un Georges Dandin en uniforme ?.... J'avais hésité à croire aux bruits dont on m'assourdit depuis mon retour de Russie; je reconnais mainte-

nant qu'il faut y ajouter foi.... » A ces mots, le gouverneur des Tuileries, s'avançant vers une console sur laquelle il avait déposé son chapeau, le saisit brusquement, et, se dirigeant vers la porte, fit entendre à Joséphine cette sortie ultra-militaire : « Que le premier consul garde sa belle-fille ; je vais voir les.... »

Tout n'est pas faux dans cet épisode : il est bien vrai que le mariage d'Hortense avec Duroc fut agité un moment aux Tuileries ; peut-être cessa-t-on d'y songer par suite des calomnies répandues sur mademoiselle de Beauharnais : calomnies auxquelles ce général eut la faiblesse de croire, malgré les mille assurances d'affection que cette charmante personne lui donnait depuis plusieurs années. Mais, outre que les conditions mises au mariage sont aussi d'une invention trop stupide, nous avons tout lieu de croire que le premier consul n'eût pas consenti à cette union.

Le mariage d'Hortense avec Louis Bonaparte était une combinaison tout-à-fait politique : jamais, dans ses projets incessans d'intronisation, le premier consul ne s'était arrêté avec

complaisance à la pensée d'adopter Eugène pour son successeur ; il voulait que la couronne de France passât de sa tête sur celle d'un Bonaparte, non sur le front d'un Beauharnais. Or, Joseph n'avait pas d'enfans mâles ; Napoléon était brouillé avec Lucien, qui se trouvait sous le poids d'une sorte de proscription ; Jérôme n'était encore qu'un enfant ; les projets d'adoption du premier consul devaient donc se reporter sur Louis, qu'il aimait d'ailleurs beaucoup, et dont il espérait assurer le bonheur en l'unissant à Hortense.

Telle est l'explication toute naturelle d'un hymen qui n'eut point pour but, comme tant de gens se sont plu à le dire ou à l'écrire, un commerce facile avec Hortense, que Napoléon se fût ménagé comme un double droit d'aînesse et de suzeraineté. Mais un thème si simple, si dépourvu de ces indignités scandaleuses dont se nourrit la malice humaine, ne pouvait convenir aux oisifs, aux badauds ; encore moins pouvait-il convenir aux envieux... Tous ces critiques attachés aux grandes renommées, comme d'incommodes mouche-

rons le sont aux flancs du noble coursier, maintinrent leurs bruits calomnieux et les envenimèrent encore, lorsqu'ils virent que les rapports conjugaux entre Louis et Hortense révélaient une union mal assortie, et formée sans l'assentiment de deux personnes faites pour s'estimer, mais non pour s'aimer. Plusieurs fois, cependant, lorsqu'elle fut reine de Hollande, Hortense expliqua, dans son intimité, les causes du défaut de sympathie qu'on remarquait entre elle et son époux... « Louis est un honnête « homme, disait-elle quelquefois; et, si nos ca- « ractères n'ont pu sympathiser, c'est que « nous avions des défauts qui ne pouvaient « pas aller ensemble. Moi, j'ai eu trop d'or- « gueil; on me gâtait quand j'étais jeune; je « croyais trop valoir, peut-être; et le moyen, « avec de telles dispositions, de vivre avec quel- « qu'un qui est ombrageux, méfiant! »

Au lieu de s'attacher à ces motifs, la malice contemporaine préféra puiser dans tous les livres orduriers du XVIII^e^ siècle des élémens de plagiat, pour *fabuler* des relations lascives établies entre Napoléon et sa belle-fille.

De quels épisodes étranges, de quel raffinement de voluptés cyniques n'a-t-on pas fait le grand Trianon le théâtre; tandis que, du petit château de ce nom, Joséphine et ses favoris portaient, disait-on, un défi de sensualisme à l'autre résidence impériale ? On a parlé d'une communauté de bains à laquelle Napoléon et Hortense se complaisaient; et rien dans ce palais, que nous avons visité et dont les cicérones ne ferment aucune partie; rien, disons-nous, ne révèle la possibilité d'un tel genre de débauche... Le grand Trianon rappelle partout la magnificence de l'empereur, qui dépensa des sommes considérables pour le faire restaurer; nulle part on n'y trouve la trace des inspirations libertines que la calomnie prête au maître. Certes ! Napoléon aimait les femmes avec une passion dont les transports allaient jusqu'à ressembler aux accès de l'épilepsie : nous avons entendu raisonner à cet égard des dames qui se glorifiaient de leur expérience... L'une d'elles, nous disait un jour : « Les désirs amoureux de l'empereur sont un orage du tempérament...

rien que cela. Sorti de ce paroxisme, dont il ne résulte qu'une courte éclipse de raison, tout ce qui dénote l'oubli de la décence, le choque et l'irrite... Rien ne lui déplaît autant que de voir une femme avec le sein découvert; et souvent il se déchaîne contre la mode des robes décolletées. »

En s'attachant à ces témoignages du caractère presque pudibond de l'empereur; en appréciant avec justice la conduite réservée de la reine Hortense, qui ne permit pas, même aux plus malveillans, de lui prêter aucune autre intrigue que celle si inconsidérément supposée, on voit s'évanouir celle-ci devant une sage judiciaire.

Et quel motif plausible eut-on pour attribuer à Napoléon, et non pas à Louis, la paternité des enfans d'Hortense : cette jeune femme s'était-elle soustraite aux devoirs d'épouse? avait-elle fui constamment la couche conjugale? et la création ne peut-elle décidément accomplir son divin mystère sans le secours de la volupté? Il est de notoriété que Louis et Hortense habitèrent ensemble; quel droit a donc la méchan-

cté de substituer une supposition hasardée à l'idée d'un résultat naturel? qui donc, nous le demandons, en soulevant le rideau de la vie intime chez Hortense, a vu Napoléon usurpant les douces prérogatives de son frère?

Faudra-t-il condamner décidément, sur des on dit ou des ressouvenirs amers, une femme que tant de bienveillance, tant de bienfaits, tant de hautes qualités recommandent d'ailleurs, et que de longs malheurs, supportés avec la plus noble constance, rendent aujourd'hui si respectable... Basera-t-on encore la réputation galante de l'ex-reine Hortense sur :

Vous me quittez pour aller à la gloire...

Qui ne sait maintenant que cette romance, dont la fille de Joséphine ne composa que la musique, s'adressait à Eugène, pour qui cette princesse avait les sentimens d'une tendre sœur... Et voilà pourtant sur quels misérables erremens se sont appuyés, pour flétrir une belle réputation, ces partisans de la légitimité, qu'on vit s'agenouiller, en même temps, au souvenirs des grands de la vieille roche, dont les

travers, quoique voilés à demi par leurs serviles panégyristes, remplirent l'univers de scandale.

En lavant d'une boue calomnieuse cette femme qui, à l'heure où nous écrivons, a concentré toutes ses émotions dans les soins de l'amour maternel ; cette femme qui s'exile du ciel de l'Europe pour répandre de douces consolations sur les infortunes d'un fils, nous remplissons un devoir qu'on ne peut suspecter de flatterie. Joséphine aussi laissa sur la terre un nom couronné de bénédictions, sous le chaume du pauvre, asile ordinaire de la vérité; si l'on veut personnifier la bonté, la bienfaisance, c'est Joséphine que l'on cite... Mais, apôtre du vrai, ennemi des éloges qui imposent l'erreur aux croyances de la postérité, nous avons dû signaler des taches dans le caractère de cette princesse vénérée, ainsi que l'astronome en montre dans le disque du soleil. Et si nous peignons la reine Hortense comme un diamant pur, c'est que l'examen ne nous a pas offert la moindre trace de flétrissure sur sa vie. Nous l'avons donc fait apparaître dans cette chronique, non comme une des maîtresses

du premier consul; mais bien au contraire pour saisir, à travers la trame des calomnies dont elle fut l'objet, plus d'une preuve de la mauvaise foi avec laquelle on l'accusa.

Il est une autre tradition que nous devons combattre aussi; c'est l'opinion que Napoléon adressa des hommages à sa sœur Pauline. Mais nous n'avons à réfuter l'erreur calomnieuse qu'en ce qui concerne l'empereur. Quel qu'ait été le retentissement des galanteries de cette princesse, il est encore resté au dessous de la vérité : on peut même ajouter, et nous le tenons d'une source non équivoque, qu'avant la mort du général Leclerc, Pauline déclarait, sans trop de mystère, que personne au monde ne lui inspirait une tendresse plus vive, plus ardente (ce fut son expression) que son frère, le premier consul. Mais Bonaparte aimait cette Sapho, moins le génie poétique, comme une sœur; comme femme, et quoique douée de toutes les perfections physiques, elle ne lui inspirait que du dégoût.

Le premier consul savait qu'on pouvait dire de Pauline :

C'est Vénus tout entière à sa proie attachée.

Ce motif fut un de ceux qui lui fit choisir son beau-frère Leclerc, pour commander l'expédition de Saint-Domingue, en lui recommandant surtout d'emmener sa femme. Il faut ajouter, toutefois, qu'en éloignant ce général, le premier consul voulut se débarrasser d'une sangsue avide : « Tenez, lui dit-il en mettant « des instructions dans sa main, vous avez une « belle occasion de vous enrichir : allez, et ne « me fatiguez plus de vos éternelles demandes « d'argent. »

Après la fugue de l'infiniment peu reconnaissante Grassini, Bonaparte revint de temps en temps à ces charmes qu'il avait exilés aux prés Saint-Gervais, c'est-à-dire à madame Four***. Alors elle était retombée, non pas sous la domination conjugale, mais sous les coups d'une tracasserie financière de tous les instans, que lui suscitait son mari, un peu violemment dépossédé en Égypte. Le divorce, obligeamment prononcé au Caire par l'ordonnateur Sartelon, n'avait pas été ratifié en France ; et

Four*** était poussé à plaider en nullité de divorce par une nuée d'huissiers, d'avoués, de défenseurs officieux, qui pensaient qu'une maîtresse de premier consul était bonne à exploiter au palais. Le mari, dans son humeur militante, ne voulait après tout que de l'argent, afin d'alimenter un amour bien autrement vif que celui qu'il vouait à sa femme : l'amour du trente-et-quarante et de la roulette... On le nomma commissaire des guerres pour rendre sa position un peu plus large; mais qui pourra jamais se flatter d'enrichir un joueur ! Plus tard, on le retrouva sur les pas de sa Pauline; nous en reparlerons.

Nous terminerons cette chronique par une anecdote empreinte d'un caractère particulier, et qui se rapporte à cette jolie Pauline, dont la beauté s'épanouissait au milieu des lilas du pré Saint-Gervais.

Le consulat n'avait point de liste civile; le consul, point de cassette. Le premier fonctionnaire de la république était aux appointemens de cinq cent mille francs, avec lesquels il devait trouver le moyen de donner un repas de

200 couverts par décade. Ce fut à un de ces banquets qu'on l'entendit porter ce toast aussi tard que l'année 1803 : *Au peuple français, notre souverain!*... Le futur empereur des Français connaissait bien la valeur des mots... Tout gouvernement, quelque pauvre qu'il soit, a pourtant des charges auxquelles il ne saurait se soustraire; mais son habileté peut multiplier ses ressources. C'est ainsi que Bonaparte, pendant le consulat, et surtout lorsque la paix d'Amiens eut amené les Anglais à Paris, découvrit que l'Opéra, qui souvent avait fait payer cher ses splendeurs au gouvernement, faisait alors de fort bonnes affaires, et que les écus s'empilaient de plus en plus dans sa caisse... De cette connaissance naquit l'idée d'une contribution, que le premier consul motiva, du reste, en logicien habile. « Dans vos nécessités, dit-il au directeur, nous vous secourons; il arrive même quelquefois que nous sommes obligés, pour suffire à vos besoins chantans, dansans, concertans, peintres, mécaniciens et autres, d'ajouter aux subventions annuelles : de sorte qu'il n'y a jamais pour vous

de déficit... Vous nous montrez une lacune ; à l'instant nous la remplissons, et votre barque est à flot. Aujourd'hui que vous capitalisez, que vous thésaurisez, il est juste que, par réciprocité, votre coffre plein alimente un peu le nôtre que la guerre a tari. L'équité de cette compensation reconnue en principe, je l'établis en fait, et, dès demain, je délivre des bons sur la caisse de l'Opéra. »

Effectivement, un état de la situation financière du théâtre national des arts fut remis au général Duroc qui, d'après les ordres du premier consul, tira à vue journellement sur le caissier de ce théâtre.

Or, Bonaparte ne choisissait pas les personnes qu'il gratifiait de ces petits subsides; il ne s'attachait qu'à la légalité des droits qui les avaient mérités... Un jour, c'était quelque brave aveuglé par le sable du désert africain; le lendemain, c'était un pauvre émigré rentré; le jour suivant la munificence consulaire rétribuait les complaisances d'un charmant oiseau de passage sur les terres des Tuileries; enfin il arrivait souvent qu'un vénérable prêtre sub-

stantait sa ferveur sacrée du produit des roulades, des pirouettes et des écarts de l'Opéra... Il résultait de là les plus singuliers mélanges de conditions à la caisse du théâtre.

Un matin, madame Four*** s'y présenta pour toucher le montant d'un bon qui lui avait été expédié la veille aux Tuileries; le caissier inscrivit ce mandat consulaire; mais il ne put l'acquitter ce jour-là : les levées d'espèces du même genre avaient été fortes et fréquentes dans la semaine, et les entrechats avaient rapporté moins que de coutume. Pauline dut se contenter d'une remise au surlendemain, qui, du reste, lui fut annoncée avec toute la politesse due à son sexe et à sa beauté.

Madame Four*** allait se retirer, lorsqu'elle vit entrer un personnage d'une gravité renommée : un dignitaire dont le costume, au bureau du trésorier de l'Opéra, formait le plus étrange contresens... Bref, le survenant n'était rien moins que le cardinal Fesch, oncle du premier consul. Pauline fut curieuse de savoir ce que l'une des colonnes de la chrétienté pouvait avoir à faire sous les voûtes d'un re-

paire d'excommuniés. Sous prétexte de redresser son chapeau et d'arranger son châle devant la glace, elle retarda de quelques minutes sa sortie. Son éminence, sans s'inquiéter beaucoup de la présence d'une femme, parce qu'un membre du sacré collége qui a été inspecteur des fourrages aux armées, sait prendre son parti sur beaucoup de choses; son éminence, disons-nous, déploya sa traite avec infiniment d'aisance, et, la poussant sous le petit guichet, dit d'un ton ferme et plein : Douze cents francs[1].

— Impossible aujourd'hui, Monsieur, répondit doucement le caissier qui feignit de ne pas reconnaître le prince de l'Église...

— Comment, Monsieur, reprit son éminence avec infiniment moins de politesse, est-ce que vous ne me reconnaissez pas ?

— Je vous reconnaîtrai si vous le désirez, M. le cardinal, répliqua l'employé avec au-

[1] Cette scène se passa quelque temps avant le départ du cardinal Fesch pour son ambassade de Rome, et son éminence n'était pas alors dans la position brillante où nous l'avons vue depuis. Elle ne dédaignait pas le dîner qui lui venait du théâtre, et ne soupait pas encore grassement de l'autel.

tant de malice peut-être qu'il avait apporté de ménagement dans sa première réponse; mais le désir que j'ai de vous être agréable ne peut m'en donner le pouvoir : notre coffre est à sec, et nous n'avons pas même aujourd'hui la possibilité de payer les feux de nos danseuses. Madame peut dire à votre éminence que je viens de l'ajourner à quarante-huit heures.

— Est-ce que Madame était venue se faire payer ses feux? dit l'éminence d'un ton qui tenait beaucoup moins du cardinal que de l'inspecteur des fourrages.

— Le mot est plaisant, Monsieur, répondit Pauline dont la répartie était vive et juste; et chacun le trouvera conforme à la présence d'un prince de l'Église dans les dépendances de l'Opéra.

— On sait, Madame, qu'un homme de mon caractère va partout pour accomplir les œuvres de charité dont il est le dispensateur; mais prenez garde à ce que vous dites, le premier consul pourrait être informé des écarts de votre humeur joyeuse.

— Le premier consul rirait, comme à l'or-

dinaire de mes saillies; seulement, il en rirait plus fort s'il pouvait ajouter à son hilarité celle que lui procureraient votre petite dénonciation et le récit de notre rencontre ici... Puis, se tournant vers le caissier, madame Four*** ajouta : Monsieur, je reviendrai après demain à onze heures.

— Et M. le cardinal, dit l'employé de l'Opéra, est prié d'envoyer (car il suffira qu'il envoie) le jour suivant, à la même heure.

— Et pourquoi pas après demain? demanda son éminence avec beaucoup de dignité.

— Je ne pourrais acquitter les deux mandats le même jour, répondit le trésorier.

— Il me semble alors que la priorité...

— La priorité, interrompit vivement le fonctionnaire du théâtre des arts, est déterminée par le numéro d'inscription; je n'y puis rien changer : c'est un ordre immuable de comptabilité...

— M. le cardinal, dit Pauline en faisant une profonde révérence au membre du sacré collége, si jamais le premier consul vous

donne un mandat sur le trésor de Notre-Dame, Votre Éminence peut être assurée qu'elle ne me rencontrera pas dans le bureau du chanoine trésorier.

VIII.

LE PRÉFET DU PALAIS.

—

Sous le consulat, c'était un être fort peu défini; sous l'empire, ce fut un habit de velours rouge, richement brodé en argent, surmonté d'une frisure très-soignée, et laissant échapper de ses basques une culotte de casimir blanc à jarretières brodées. La culotte était continuée par des bas de soie blancs, à l'ex-

trémité inférieure desquels tenait une paire de souliers à boucles d'or. A ces principaux élémens de dignité, s'adaptaient une épée à fourreau blanc, un chapeau à plumes sous la manche gauche de l'habit, et, pour complément de parure, une croix d'honneur.

A Dieu ne plaise que nous ayons l'intention d'atteindre de la moindre noirceur les honnêtes courtisans qui furent autrefois préfets du palais; mais nous venons de détailler ce qu'il y avait en eux de plus réel, relativement à leurs fonctions dans l'État. L'habit de velours scintillant, le chapeau à plumes, la frisure, la culotte, les bas, les souliers et l'épée, combinés avec goût par un valet de chambre, se promenaient avec gravité dans les appartemens des Tuileries; les escarpins criaient sur le parquet ciré, et c'était là le plus grand bruit que produisît un préfet du palais. Sous le costume brillant assigné à ce dignitaire, l'homme pouvait, en vérité, se livrer à la plus complète abnégation de zèle, d'activité, de mérite, sans que cela tirât le moins du monde à conséquence; et si, par hasard, la nature s'était abandonnée

à quelque négligence en le formant, il n'y avait jamais à craindre qu'on s'en aperçût, dans l'infiniment petite émission d'intelligence que l'on attendait de cet officier d'appartement.

Si l'on tient absolument à quelque chose qui approche d'une définition, en creusant le sujet avec courage, nous trouverons à la rigueur ceci : le préfet du palais, institué sous le gouvernement consulaire, était le produit d'un orgueil déjà souverain, mais qui n'osait pas encore se donner ce qu'on appelle une maison royale... Le préfet du palais fut coulé dans le moule de cette domesticité d'élite qui, sous divers noms, flattait, brillotait, se prélassait dans les anciennes cours : c'était une épreuve manquée du chambellan, du gentilhomme de la chambre, du maître des cérémonies, de l'introducteur des ambassadeurs; car il y avait de tout cela dans cette création aristocratique d'essai. Mais, en 1802, le château des Tuileries portait encore, écrit sur le front de son gros pavillon, le mot *République ;* on laissa dans le vague les attributions d'un fonctionnaire qui, mieux fixé sur les devoirs de sa charge, eût

fait prévoir trop clairement les projets du maître... En attendant, le premier consul, dans sa marche progressive vers le pouvoir couronné, avait sous la main quatre ou cinq dévoûmens d'autant plus dociles, qu'ils étaient plus gratuitement titrés et rétribués.

Malgré tout ce que nous venons de dire, et peut-être à cause de ce que nous avons dit, l'on voudra connaître nominativement les personnages que nous mettons en scène. Ce n'est pas, du reste, une indiscrétion que de copier les almanachs; et, sans aucun scrupule, nous pouvons nommer MM. de Lucay, Didelot, Cramayel, Remusat et Salmatoris. Ouvrez l'almanach national de l'an XI, à la page 96, vous trouverez ces cinq noms enclavés, en qualité de préfets du palais, entre le gouverneur du château, Duroc, et ses adjudans supérieurs : ce qui pourra vous prouver, en passant, que, dès cette époque, les titulaires de fonctions civiles n'avaient pas les coudées franches aux Tuileries plus qu'ailleurs... On remarque encore, dans cette étroite percée faite à travers l'autorité militaire, M. Aignan, académicien

futur qui, dans le but de faire oublier certaine escapade à la Brutus, s'était mussé sous le toit consulaire, tout froissé des horions du 9 thermidor, et affublé, comme il avait pu, du titre de *secrétaire de préfets*. Nous aurons bientôt occasion de vous peindre l'immortalité de ce quarantième d'aréopage littéraire, lequel, évalué au tarif du malicieux Piron, devait représenter un dixième de l'esprit départi au corps savant. Il est vrai que cette fraction des Quarante pouvait encore se retirer sur le génie; mais il existe par le monde une traduction d'Homère et je ne sais quelle tragédie, qui prouvent que M. Aignan n'a pas compris son recours.

Par constance ou par modestie, M. de Lucay seul, parmi les cinq titulaires dénommés, exerça sa charge préfectorale jusqu'à la chute de l'empire; aussi se trouva-t-il un instant premier préfet du palais, ainsi que vous fûtes, peut-être, le premier de votre classe au collége, lorsqu'elle se composait de vous seul... Mais nous devons ajouter que ce digne titulaire conserva, dans la suite, ce rang par le

droit d'ancienneté, dont il eut, toutefois, le bon esprit de ne point se prévaloir.

M. de Lucay formera type parmi les hommes dont la fortune se plaît à promener les destinées sur son échiquier... Jamais elle n'eut un seul instant l'intention de lui être cruelle; mais on aurait pu croire qu'il se mettait sciemment en hostilités contre cette divinité qui se plaisait à le caresser constamment, en dépit des rigueurs de cet ingrat favori.

M. de Villemorien laissa cinq à six cent mille livres de rente à M. de Lucay, son fils... Celui-ci n'émigra point et fit bien; mais il voulut se faire commerçant, spéculateur, manufacturier: ce fut une inspiration malheureuse et qui lui coûta cher... Cependant, fonder une filature de coton à Valençay, à une époque où cette industrie, nouvellement importée de l'Angleterre, répondait à des besoins assez généraux, ce n'était pas mal spéculer. Mais, pour recueillir le fruit de cette bonne idée, il fallait agir autrement que ne fit M. de Lucay. Soyez-en juges.

Notre nouveau filateur, avant de savoir si

son usine marcherait, choisit, dans les hôpitaux de Paris, quarante jeunes garçons et quarante jeunes filles, pour être attachés à ses métiers, et dirigea cette recrue bi-sexuelle sur Valençay. Les demoiselles furent enfermées dans une maison commune; les jeunes gens acceptèrent gaîment une sorte de caserne. Ces deux bandes filandières n'étaient point encore dégagées entièrement des langes de l'enfance : les petites Parisiennes jouèrent à la poupée; les petits Parisiens jouèrent aux billes; et, des deux côtés, on trouva que la vie était douce à Valençay.

Que faisait, pendant ce temps-là, M. de Lucay? Sans doute, il préparait ses *Mull-Jenny*, ses moteurs, ses cours d'eau. Point du tout, il plaidait; et devinez avec qui ?... avec son mécanicien : la pierre angulaire de l'édifice; un mécanicien anglais, qu'il avait fait venir à grands frais, et qui, depuis plus d'une année, mangeait du beefsteak et du roastbeef au château de Valençay, à la plus grande gloire de la mécanique anglaise.

Par malheur, le procès dura long-temps; la

mousse s'attacha aux empellemens du cours d'eau, les métiers se rouillèrent, les jeunes filles et les jeunes garçons grandirent, et certains démons, de la nature de ceux de Loudun, se jetèrent, avec leurs bras d'aimant, entre la clôture des beautés nubiles et la caserne des ouvriers plus qu'adolescens... On fila le parfait amour à Valençay, au lieu d'y filer du coton.

Dans les clauses du contrat passé entre M. de Lucay et les maisons hospitalières de Paris, avait-on stipulé quelque article pour la conservation des virginités? nous l'ignorons... Mais il arriva que bon nombre des récluses industrielles de Valençay perdirent leur innocence. Il y en eut quelques unes qui, par compensation, firent une petite fortune, à la manière des fortunes d'Opéra : la méchanceté accusa, dans le temps, M. de Lucay d'avoir changé en odalisques plusieurs de ses jolies pensionnaires.... Nous croyons bien fermement que ce fut une calomnie.

Cependant le noble filateur commençait à voir que, décidément, il n'était pas né avec la protubérance commerciale au front; et que,

pour acquérir l'aptitude qui lui manquait, sa fortune, déjà passablement compromise, pourrait se dissiper en essais malheureux. Il prit assez subitement le parti de céder l'admirable terre de Valençay : le futur prince de Talleyrand en devint acquéreur ; et l'ex-propriétaire fondit ainsi, dans un contrat de vente, procès inachevé, filature stagnante, virginités ébréchées ; plus une poterie de fonte qui languissait, sous sa direction, dans les bois de Lucay.

Cette affaire était conclue d'autant plus à propos, que M. de Lucay, à l'organisation des préfectures, venait d'être pourvu de celle du Cher, et résidait alors à Bourges. Il se trouvait là dans son véritable élément : lui et sa charmante épouse appartenaient aux débris dispersés du beau monde d'autrefois ; rudimens de sociabilité que le premier consul s'efforçait de réunir, afin d'en étendre la trame, restaurée sur des souvenirs trop douloureux et trop récens pour être oubliés.

Autant M. de Lucay avait été peu chanceux à préparer le fil des calicots et à vendre des marmites, autant il eut à se féliciter du débit

de paroles choisies, de manières élégantes et de gracieusetés minaudières qui se fit dans son salon de Bourges. La révolution avait passé sur le Berry, contrée essentiellement aristocratique, sans y laisser sa rude empreinte : les têtes superbes s'étaient courbées durant l'orage, afin que le niveau tranchant les épargnât; elles se relevaient maintenant, et humaient avec délices ce doux parfum d'ancien régime, que M. et madame de Lucay *redistillaient* avec soin, M. Aignan, le futur immortel, aidant. Soudain toutes les particules, supprimées à la voix de cette plébéienne égalité dont il avait fallu naguère subir la loi, vinrent se recoudre complaisamment aux noms des nobles familles berrichonnes : ce fut à grand'peine qu'on laissa dormir encore, dans les vieux chartriers, baronnies, comtés et marquisats... Mais cela n'allait pas mal : les *Barbançois* et les *Barbanson* commencèrent à reprendre le haut du pavé, sans craindre que la fille d'un vulgaire marchand de grains ne dît à une dame appartenant à la dernière de ces illustres familles : « Vous êtes *Barbanson*, moi, je

suis *Barbe en farine;* conséquemment, j'ai de droit le pas sur vous [1]. »

Mais deux personnages aussi utiles que M. et madame de Lucay, pour la réédification d'une cour, ne pouvaient rester longtemps confinés en province; ils furent appelés à Paris vers le commencement de l'année 1802, et Bonaparte les attacha au personnel des Tuileries, comme professeurs d'*ancien régime.* Seulement, jusqu'au moment où l'aigle impérial creva d'un vigoureux coup de bec l'œuf qui le renfermait, madame de Lucay ne professa qu'à huis clos.

Pour ne plus revenir sur ce qui a rapport aux préfets du palais, nous suivrons le premier de ces brillans officiers dans la période impériale, afin d'apprécier le degré d'utilité que Napoléon put faire jaillir de cette création des temps primitifs du consulat.

Croiriez-vous que d'honnêtes habitués du café de Foi, fervens admirateurs du premier

[1] Réponse faite, dans le courant du siècle dernier, par une dame roturière de Bourges à madame de Barbanson.

magistrat de la république, avaient tremblé pour sa puissance en lisant l'arrêté d'institution des préfets du palais. « Cela pourrait bien « lui jouer un mauvais tour, disait un des « prophètes accrédités du lieu, en secouant la « tête... Il est étonnant que Bonaparte ait fait « cette école; il n'a donc pas relu l'histoire; « car l'audace des Landry, des Ébroin, « des Charles Martel, l'aurait frappé... Et ce- « pendant, ajoutait le judicieux observateur, « ces gaillards-là n'étaient pas préfets, mais « seulement *maires du palais...* » Honorable M. de Lucay, comme une telle prévision le calomniait!... Par bonheur, l'événement ne tarda pas à démontrer la blancheur candide de ses intentions : l'empereur, non pour comprimer, dans son premier préfet du palais, une ambition à la Charles Martel, mais afin qu'un des plus magnifiques habits de l'époque donnât l'idée d'une fonction quelconque, confia à M. de Lucay la surintendance de l'Opéra.

Le début du directeur suprême de l'académie lyrique fut une action d'éclat; un de ces

jets lumineux d'intelligence qui décèlent les grandes capacités; enfin, un de ces traits de génie qui changent la face des empires... d'Opéra. Jusqu'à M. de Lucay, les bases du recrutement des phalanges chantantes et dansantes avaient été variables, flottantes, et trop exclusivement assujetties aux promesses du gosier ou à l'appréciation du jarret. Ainsi, les gorges artificielles, les hanches supplémentaires, les fausses cuisses, les faux mollets, les chaussures destinées à déguiser l'exiguité des tailles étaient une partie obligée du matériel de l'Opéra... quelquefois même, quelquefois on avait été forcé d'y joindre les yeux de verre et les dents d'ivoire.

M. de Lucay, en administrateur clairvoyant, jugea qu'il y avait dans tout cela abus et défaut d'économie : abus, parce que, en cherchant bien, il serait possible de recruter notre première scène lyrique d'acteurs d'une organisation intégrale; défaut d'économie, parce que toutes les parties artificielles ci-dessus mentionnées ajoutaient inutilement aux charges du budget.

Or, tout cela bien considéré, M. le préfet du palais lança par le monde la circulaire dont nous réunissons ici les principales dispositions :

» Un appel est fait aux artistes des départe-
« mens qui possèdent une voix *décidée;* tout
« sujet qui se présentera doit savoir la musi-
« que et solfier très-couramment; il ne devra
« pas avoir plus de vingt-cinq ans, et moins
« de dix-huit ans; sa taille ne sera pas au des-
« sus de cinq pieds six pouces, ni au dessous
« de cinq pieds deux pouces, à moins cepen-
« dant qu'il n'ait une superbe voix : alors on
« regardera moins à la taille... Une figure
« agréable est de première nécessité. Le sujet
« devra appartenir à une famille honnête, et
« prouver qu'il a fait quelques études. Il ne
« faut pas qu'il ait de défaut dans les yeux. Il
« lui faut *toutes les dents de la mâchoire*, des
« jambes bien faites et le corps d'un embon-
« point honnête. »

Il y eut une émission de mesures aussi sages relativement aux danseurs, à quelques variantes près : par exemple, les difficultés d'admission qui, pour les chanteurs, s'adres-

saient aux *dents de* LA MACHOIRE, redescendirent, quant aux sujets de la danse, à la rotule et au cou-de-pied; et la taille de grenadier fut proscrite, parce que, vérification faite du personnel dansant, on le trouva suffisamment approvisionné d'Hercules, de Polyphèmes et autres personnages aux proportions athlétiques.

Le premier préfet du palais était un administrateur de trop bon goût pour livrer à la publicité les conditions d'admission des dames cantatrices et danseuses : il fut suffisamment annoncé, par des avis plus discrètement répandus, que M. le directeur général recevrait des soumissions cachetées pour les sujets du sexe qui se destineraient à l'Opéra. C'était joindre l'exquise convenance à la sagesse : tout en voulant porter une économie sévère dans les dépenses résultant de l'acquisition des gorges, des hanches, des cuisses et des mollets à l'aide desquels l'art simulait la nature, M. de Lucay se pénétrait de la nécessité des examens secrets. Toutefois les dames examinatrices devaient se montrer difficiles sur les intégrités (les intégrités conventionnelles n'en étaient pas).

En jugeant le début de M. le premier préfet du palais, dans ses attributions de la rue Richelieu, seulement en ce qui concernait les chanteurs, il était aisé de reconnaître une aptitude transcendante. Mais, comme au premier jet du génie le talent de détail doit toujours ajouter quelques développemens, M. Aignan, secrétaire des préfets, rédigea, selon toutes les apparences, une instruction qui peut bien avoir été un de ses plus beaux titres académiques. Nul doute qu'il n'ait, en commentateur habile, déterminé le degré où commence la voix *décidée* et finit la voix indécise. Il n'a pas été moins digne de sa plume de tracer le galbe d'une *figure agréable*, dans le sens que M. de Lucay attachait à ce mot; car M. Aignan ne pouvait ignorer que l'agréable ou le désagréable, ainsi que le beau et le laid, ont des conditions singulièrement diverses dans l'opinion du public, surtout au théâtre. Le futur immortel se sera attaché aussi, et cela d'affection, à déterminer ce que son patron entendait par avoir fait *quelques études*... Le célèbre Laïs, par une figure hardie, avait coutume de désigner les res-

sources pécuniaires : *quibus facere lanternis.* Si, pour remplir les intentions de M. le préfet, il fallait posséder une latinité de cette force, on pouvait borner son érudition à la syntaxe des médecins de Molière.

Mais, si quelque chose dut inspirer le commentateur Aignan, ce ne fut pas le développement de l'obligation imposée aux aspirans *d'avoir toutes les dents de la mâchoire :* il y avait dans cette partie du texte une opulence de lucidité qui éloignait toute espèce de doute... car il ne s'agissait point de ces malicieux écrivains qui mordent du bout des doigts. Cependant il n'était pas inutile d'ajouter : « Personne ne peut être tenu d'apporter la dent de sagesse à l'Opéra, attendu que l'atmosphère locale ne permet pas de la conserver. » Quant à l'*embonpoint honnête*, l'indication était vague et laissait un champ trop libre à l'interprétation. Nous présumons que M. Aignan aura jugé convenable d'assujettir cette question aux règles du poids et aura dit : « Les chanteurs ne pèseront pas moins de quarante kilogrammes, pas plus de quatre-vingts.

M. de Lucay marqua son entrée en fonctions, comme administrateur surveillant de l'Opéra, par d'autres points de réforme encore ; mais il ne se livra pas à l'investigation purement morale qui devait marquer, plus tard, la gestion de M. Sosthène de Larochefoucauld : il ne s'immisça ni aux mystères de la loge des actrices ni aux particularités de leur boudoir. Les tuniques courtes, diaphanes et décolletées, furent aussi, pour M. le premier préfet du palais, une sorte de *noli me tangere* : son but était de vivifier, par tous les moyens dignes d'un beau génie, cette vaste et éclatante industrie dont la surveillance lui était confiée, sans nuire aux petites industries personnelles qui pouvaient s'y combiner.

En se renfermant dans ces limites, M. de Lucay prouva qu'il comprenait l'opéra en homme de son siècle ; M. de Larochefoucauld, qui certes était bien capable de le comprendre de même, se donna, sans doute contre son gré, le tort d'obéir à des scrupules assez mal entendus pour introduire des susceptibilités bigotes sous le manteau d'Arlequin... Les ordres

auxquels il se conformait émanaient de haut lieu. Une auguste dame, dans une de ses rares apparitions à l'Académie royale de musique, avait été scandalisée de tout ce que les actrices, les danseuses particulièrement, y exposaient de charmes sous le maillot accusateur.

Or, voici l'équivalent de l'apologue si connu, mais si éloquent d'allégorie, de *la poutre et la paille*. C'était par une belle matinée d'été : Louis XVIII, montant le cheval de bataille avec lequel il traversa toutes les guerres de la révolution, c'est-à-dire son fauteuil roulant, passait une revue de la garde nationale ; l'ennemie des tuniques écourtées de l'Opéra était assise, près de sa majesté, sur le balcon du pavillon de l'Horloge. Naturellement, chaque compagnie, en défilant, levait les yeux pour voir les augustes personnages... A quoi pensait alors la noble compagne du roi ? vraiment, nous l'ignorons ; mais elle se trouvait placée de telle manière, que six mille hommes environ purent affirmer, après la revue, que cette princesse avait la jambe fort bien faite... et ce n'était pas tout ce qu'ils pouvaient dire... Notez

que son altesse ne portait pas de maillot. En songeant à la sévérité de ses scrupules, peut-être eût-elle dû se prémunir avec plus d'attention contre une telle inadvertance[1].. Revenons.

M. et madame de Lucay, avant que la cour impériale fût formée, étaient l'ame de la société qui se réunissait chez Joséphine : l'un et l'autre faisaient partie du petit comité. Dans les grands cercles, ils dirigeaient l'étiquette; dans le cercle intime, ils imprégnaient la soirée de bon goût. C'est ici le lieu d'esquisser à grands traits l'intérieur des Tuileries, en ce qui se rapporte aux réceptions : celles d'apparat avaient lieu au premier étage, dans l'appartement du premier consul. Les visites du matin ou les amis du soir étaient reçus au rez de chaussée, dans le *salon jaune*, qui tenait ce nom de la couleur d'une tenture en soie. Les soirées de famille se passaient dans la chambre même de madame Bonaparte, dont toute l'illumination se bornait aux six bougies des deux girandoles placées aux côtés de la cheminée.

[1] L'épisode du balcon est de toute exactitude : l'auteur peut dire : *Veni, vidi.*

Lorsqu'il devait y avoir grande ou moyenne réunion, M. de Lucay parcourait les salons d'un air très-affairé; tandis que sa femme conseillait Joséphine à sa toilette, et préludait ainsi à la charge de *dame d'atour*, qu'elle devait remplir auprès de deux impératrices.

Dans le petit comité, madame Bonaparte paraissait toujours occupée d'un ouvrage de son sexe. Madame d'Abrantès a dit quelque part « qu'elle était ordinairement penchée sur une pièce de tapisserie à peu près achevée, afin d'imiter Marie-Antoinette qui excellait dans ce genre de travail. Hortense, ajoute la spirituelle mémorialiste, brodait auprès de sa mère; Eugène lisait à l'écart. » Le premier consul, adossé à la cheminée, retroussait les basques de son habit en rêvant; quelquefois il chantait, et l'on devine la sensation que produisaient ses fausses notes sur la virtuose Hortense.

Les familiers ordinaires de la soirée intime des Tuileries, sous le consulat, étaient d'abord les frères de l'empereur, Joseph et Louis [1];

[1] A la fin de 1802 Lucien, brouillé avec le premier consul, avait déjà quitté la France.

puis, entre les militaires, Duroc, Rapp, Lemarrois, Caulincourt, Lauriston, Cafarelli; parmi les fonctionnaires civils de la maison, MM. de Lucay, Bourrienne et Benezeth[1], ancien ministre de l'intérieur. Toutes ces personnes ne venaient guère ensemble; et lorsque par hasard cela se rencontrait, on passait au salon jaune.

Il arrivait, de temps en temps, que Bonaparte, satisfait de ses relations ou de ses travaux de la journée, se plaisait à entendre raconter, quelquefois à raconter lui-même. Dans la première hypothèse, il s'adressait volontiers à M. de Lucay qui s'exprimait avec grace et facilité. Auditeur, Napoléon aimait les récits gais et piquans; narrateur, il ne trouvait dans son esprit grave que des sujets tristes et solennels.

— Voyons, citoyen préfet, dit un soir Bonaparte à M. de Lucay, dans une soirée d'intimité, faites-vous diable boiteux un instant, et redites-

[1] Il était administrateur de la maison du premier consul.

nous quelques scandales de la ville. Maintenant qu'Hortense est dame, son oreille doit s'aguerrir à ces drôleries-là.

— Si vous daignez, citoyen consul, me permettre une petite excursion sur les terres de votre famille, je raconterai une anecdote assez originale, que j'appris hier au foyer des acteurs de l'Opéra.

— Dites, dites toujours; ma famille n'est pas exceptée de vos révélations, et l'on ne rit jamais mieux que quand on rit des siens... C'est la charité du temps.

— Vous avez ignoré peut-être, reprit le préfet du palais, que le citoyen Lucien, votre frère, avait eu, quelques mois durant, une affaire de cœur avec mademoiselle Mézerai, de la Comédie-Française.

— Si je pouvais être surpris de quelque chose, ce serait qu'il eût oublié celle-là.

— Mademoiselle Mézerai, reprit le narrateur, fut inscrite sur la liste du citoyen Lucien au commencement de l'année 1800; il était alors ministre de l'intérieur; la charmante actrice pensa qu'elle pouvait mesurer ses prétentions

sur une vaste échelle. Un soir que son amant lui exprimait avec vivacité l'admiration que venait de lui inspirer sa grace enchanteresse dans un rôle nouveau, elle risqua la demande d'un hôtel convenablement meublé : un hôtel n'est meublé d'une manière convenable que lorsqu'il l'est avec magnificence; et le ministre surpassa les désirs de la jeune première.

Mais les admirations, surtout en amour, sont d'autant plus inconstantes, qu'elles ont été plus vives; c'est une conséquence physiologique toute simple : une tension extrême d'organes ou de facultés produit un prompt épuisement.... Cependant, le ministre avait remis à mademoiselle Mézerai un bon contrat relatif à son hôtel; il vola avec une pleine sécurité vers de nouvelles conquêtes. L'actrice ne s'affligea pas gravement de cet abandon ; on sait que les dames de comédie engagent rarement une forte dose de sentiment dans le commerce des amours : c'est pour elles un rôle affranchi de la règle des vingt-quatre heures, voilà tout... Mademoiselle Mézerai répondit même à quelqu'un qui lui adressait un

compliment de condoléance sur l'éloignement de son adorateur à portefeuille : « Laissez donc, « il n'est plus ministre... Que voulez-vous « qu'on fasse du cœur d'un sénateur[1] ?... On « en serait presque aussi embarrassé que du « nez d'un marguillier. »

Trois années s'étaient écoulées depuis que mademoiselle Mézerai était en jouissance de son hôtel, lorsqu'elle vit entrer un matin chez elle un monsieur fort poli qui, après bon nombre de salutations et de complimens, lui demanda si elle était dans l'intention de renouveler son bail.

— Quel bail, Monsieur[2] ?

— Celui de l'hôtel que vous occupez, et dont je suis le propriétaire.

— Dont vous étiez...

— Dont je suis encore, Mademoiselle, si vous voulez bien me le permettre...

[1] Lucien avait été nommé sénateur ; Chaptal le remplaçait au ministère de l'intérieur.

[2] En 1805 on ne disait plus *citoyen* que dans les relations entre fonctionnaires publics.

— La plaisanterie est d'un genre nouveau, j'en conviens; mais, comme je n'ai pas l'honneur de vous connaître, je la trouve trop prolongée...

— Je suis pourtant forcé de maintenir le texte qu'il vous plaît d'appeler une plaisanterie, reprit en riant l'inconnu, et je reviens à ma première question en vous demandant, Mademoiselle, si vous désirez renouveler votre bail?..

— Oh! c'est aussi trop fort.

« Et, se levant avec précipitation, mademoiselle Mézerai courut à son secrétaire, en tira la grosse d'un acte en très-bonne forme, et, le remettant d'un air de triomphe au visiteur, elle dit :

— Tenez, Monsieur, lisez.

— Je connais cela, Mademoiselle, répondit le monsieur après avoir vérifié l'acte par un coup d'œil rapide... c'est un bail de location dont la durée expire dans huit jours; je viens vous offrir d'en passer un nouveau.

— Un bail de location!.. s'écria l'actrice stupéfiée.

— Vous ne l'aviez donc pas lu ? demanda le propriétaire avec un sourire malin.

— Hélas! non, Monsieur, et je vous jure que je croyais bien être chez moi.

— Alors, vous êtes volée, Mademoiselle; car enfin vous avez compté le prix de cet hôtel, puisque vous croyiez en être la propriétaire...

— Oh! ce paiement ne m'a pas ruinée, répliqua la demoiselle en rougissant un peu.

— N'importe, il est toujours fort désagréable d'être dupe d'un marché, dit le visiteur en regardant sa locataire du coin de l'œil; et, désormais, quand vous placerez vos capitaux, il faudra lire les actes passés avec les parties contractantes.

— Ah çà! reprit vivement mademoiselle Mézerai, les meubles de cet hôtel m'appartiennent bien; car je suppose que M. Lucien Bonaparte, un ministre, un frère du premier consul, n'a pas poussé l'indélicatesse jusqu'à me loger en garni.

— Quant au mobilier, Mademoiselle, je n'y prétends rien.

— En ce cas... La jeune première du Théâtre-Français ne termina point sa phrase; mais il était aisé de deviner qu'elle voulait dire : En ce cas, je suis encore assez bien partagée pour le prix coûtant.

« La conversation entre le propriétaire et sa locataire continua quelque temps encore; mademoiselle Mézerai, s'inspirant de toute la finesse du rôle de Suzanne, qu'elle jouait à ravir, chercha, dit-on, à découvrir s'il ne lui serait pas possible de renouveler son bail aux conditions du précédent acte... Nous n'avons pas su si l'affaire s'arrangea. »

Cette anecdote fit beaucoup rire le petit comité des Tuileries; le premier consul fut celui des auditeurs qui s'en égaya le moins.

— Ce tour, copié des gentillesses de l'ancienne cour, dit Bonaparte sérieusement, n'a pas même le mérite de l'originalité : Lucien s'est fait le plagiaire du marquis de Louvois mystifiant mademoiselle Contat.

Quelques traits encore pour terminer la figure en pied des préfets du palais.

Napoléon, devenu empereur, comprit ces

officiers dans cette masse de dévoûmens malléables dont il faisait des présidens de colléges électoraux. Lorsque l'habit de velours rouge, étincelant de paillettes, et garni de croix comme la montre d'un joaillier, était exhaussé sur une estrade, assis dans un beau fauteuil à clous dorés, derrière un bureau recouvert d'un vaste tapis; quand une main blanche et endiamantée se jouait avec grace sur un menton toujours bien rasé; enfin, lorsqu'un suave et caressant accent de cour sortait de cet objet, comparable, pour l'éclat, au Saint-Sacrement exposé dans les grands jours; comment les votes se seraient-ils montrés récalcitrans aux candidatures impériales?

Mais si, d'aventure, quelques opposans têtus se déclaraient dans l'assemblée, n'avait-on pas déjà cette irrésistible réserve de truffes et d'Aï mousseux, dont la restauration fit plus tard le plus ample moyen de gouvernement? Tout président de collége électoral se faisait accompagner par un excellent cuisinier, et dès lors rien ne résistait aux éloquentes proclamations à trois services.... Les trois points

d'un discours de Cicéron lui-même eussent échoué contre cette trilogie savante... Les convictions obstinées faiblissaient aux entrées, bronchaient au rôt, trébuchaient aux entremets, et succombaient au dessert.

Enfin si, dans de rares exceptions, quelque avocat, quelque médecin, ou quelque architecte, indépendant par sa position, osait tenir encore pour son candidat, une voix délicieusement modulée, une voix d'harmonica, surgissant, comme un zéphyr de printemps, d'entre le collet brodé et la frisure soignée, promettait une présidence, un brevet d'inspecteur des eaux minérales, ou la construction d'un abattoir... Et l'opposition rendait le dernier soupir...

IX.

LE PREMIER CONSUL CONTEUR.

Nous l'avons dit dans la précédente chronique, Napoléon aimait à conter. Or, lorsqu'il faisait quelque récit, ce dont il ne s'avisait jamais que devant les personnes de sa plus intime société, il y avait dans son débit, dans sa pose, dans ses gestes, une combinaison d'effets qui n'appartenait qu'à cette circon-

stance : Napoléon conteur ne ressemblait ni au grand capitaine, ni à l'opinant animé du conseil d'État, ni au gouvernant à son audience; moins encore à l'homme simple et presque bourgeois qui, tout à l'heure, s'entretenait avec sa famille. Il se faisait soudain dans sa personne une étonnante métamorphose; il posait en acteur et s'inspirait en poète. Tous les personnages de l'histoire, ordinairement sombre ou terrible, qu'il racontait, étaient en scène : les impressions qu'il leur prêtait, les passions dont il devenait l'interprète se réfléchissaient sur sa physionomie d'une savante mobilité. Quelquefois il se montrait tellement tragédien par ses attitudes, ses intonations et surtout par l'indicible expression de son regard, que Talma lui-même eût acquis encore à cette école du véritable drame de l'ame.

Napoléon débutait constamment par une grande moralité, ou par quelque jet de son caractère fataliste et légèrement superstitieux, comme ceci : « Lorsque la mort frappe au loin « une personne qui nous est chère, un pres- « sentiment annonce presque toujours l'évé-

« nement, et celui que la mort frappe nous « apparaît au moment de sa perte... » Après ce préambule ou quelque chose de semblable, l'illustre conteur jetait autour de lui un coup d'œil observateur ; la satisfaction se peignait sur son visage lorsqu'il remarquait des signes d'effroi dans l'assemblée : un des besoins impérieux de cet homme extraordinaire était de produire, n'importe comment, une puissante sensation, un effet grandiose.

Les narrations de Napoléon, toujours ingénieuses et originales, abondaient en traits de haute philosophie, en aperçus neufs, en réflexions profondes : avec plus de loisir, il fût devenu un des moralistes remarquables des temps modernes.

Lorsque Napoléon se prenait à conter, c'était ordinairement après les longues rêveries auxquelles il s'abandonnait dans l'appartement de Joséphine. Sous le consulat il passait en famille presque toutes ses soirées, lorsqu'il n'allait pas au spectacle. D'abord il se jetait sur un grand canapé, devenait bientôt étranger à tout ce qui se disait autour de lui,

et semblait s'endormir dans un profond sommeil d'intuition. Personne n'eût osé troubler ces profondes méditations, durant lesquelles il donnait audience à ses vastes projets, et faisait poser dans sa pensée un empire modèle. Mais souvent le consul sortait brusquement de cette situation; puis, comme pressé de faire une prompte diversion à des impressions trop puissantes, il s'écriait : Écoutez! je vais vous raconter une histoire.

Pendant une soirée d'hiver de l'année 1804, il y avait une vingtaine de personnes dans le salon jaune. Il gelait fort; les dames se pressaient auprès de la cheminée : on eût dit que, dans un appartement bien clos, bien chauffé, elles éprouvaient encore le besoin d'échapper à la bise glaciale qui sifflait à travers le branchage dépouillé des marronniers du jardin.

Napoléon, selon sa coutume, était à demi-couché sur le canapé, où sa rêverie avait été souvent distraite ce soir-là par le bruit lointain des vents.... On croyait même avoir entendu ces mots, faiblement articulés, sortir tout à l'heure de sa bouche : « Qu'ils souf-

« flent, qu'ils se déchaînent maintenant, ces « vents furieux ; mais, au mois d'avril, qu'ils se « calment ou m'obéissent. » Le premier consul songeait peut-être à ce projet d'expédition maritime, qui fut l'objet d'une vive inquiétude pour les habitans des îles Britanniques, quoiqu'ils aient essayé de le nier.

Soudain, le premier consul, après avoir passé plusieurs fois la main sur son front, se leva en disant : « Nous éprouvâmes une pareille bourrasque pendant une nuit devant Saint-Jean-d'Acre ; ma tente fut emportée : je me réveillai à la belle étoile. Mais ce petit accident ne me causa pas une émotion comparable à celle que je venais de ressentir en traversant le désert : c'est une histoire singulière qu'il faut que je vous dise. »

A ces mots, Napoléon commença dans le salon cette marche à grands pas qui accompagnait toujours ses récits, et qui favorisait la pantomime animée à laquelle il se livrait en racontant :

« Nous étions entrés en Syrie, continua l'illustre narrateur; mon armée venait de s'arrê-

ter, frappée d'admiration, à l'aspect de ces ruines sublimes que ne peut reproduire aucun pinceau de peintre ou de poète... Devant nous s'étendait à l'infini, sur un océan de sable, Palmyre, cet immense squelette d'une splendeur à peine comprise aujourd'hui. Il est impossible d'exprimer ce qu'on éprouve à la vue de ces témoignages gigantesques d'opulence et de pouvoir : Voyez, crient à votre pensée ces débris, dont trente siècles n'ont pu anéantir la grandeur, voyez, par ce qui reste de nos magnificences, quel dut être l'éclat des temps auxquels nous appartenons.... Hé bien! cet éclat s'est évanoui... Le vent de la destruction a soufflé sur les diadèmes de nos rois; ils ont été réduits en poussière; et si le vent plus hospitalier du désert a respecté trois mille ans nos portiques, nos colonnades grandioses, c'est que Dieu veut effrayer à jamais les générations, en leur montrant de quelle hauteur est tombée la gloire des potentats qui nous construisirent...

« Je ne pourrais vous exprimer jusqu'à quel point ce spectacle m'avait ému, continua Na-

polcon d'un accent animé. Rien encore, dans ces contrées héroïques, n'avait excité en moi l'épopée de souvenirs dont je laissais caresser mon imagination... je crois qu'il eût fallu peu de chose pour substituer, ce soir-là, les inspirations d'Homère à la poésie de mon épée. Je fis camper l'armée non loin des ruines; elles réfléchirent les feux de nos bivouacs... Je voulus être seul pendant toute cette soirée, seul avec ce poème de mon imagination qui me captivait. Assis dans ma tente, j'endormis, quatre heures durant, mon regard sur ces colonnes, sur ces arceaux debout devant moi comme de grands fantômes, sur lesquels se jouaient, mobiles et capricieuses, les flammes du campement, comme pour me faire remarquer les délicatesses exquises de sculpture ciselée à la surface de ces antiques chefs-d'œuvre d'architecture.

« A minuit, le bruit du camp avait cessé autour de moi; je n'entendais plus la saillie gasconne, supérieure aux fatigues d'une campagne laborieuse, égayer la veillée des braves. Ils dormaient, étendus sur un lit de sable, que

la brise, soufflant d'une oasis voisine, avait à peine refroidi... Alors, je me rappelai *les Ruines* de Volney : ce livre qui nourrit ma première jeunesse de si grandes pensées; ce livre, dont le souvenir, gravé profondément dans ma mémoire, fit naguère Volney sénateur.

« Je me trouvais sur le lieu même où naquirent les hautes méditations de cet écrivain; là, tout près de moi, s'élevait cette Palmyre qui l'avait inspiré... Je veux visiter ces restes de la reine du désert, me dis-je en me levant avec vivacité; je veux circuler, à cette heure solennelle, entre ces monumens, dont l'éloquence parle si haut à des ames qui savent comprendre la voix des ruines... Peut-être retrouverai-je le fût de colonne renversée sur lequel Volney s'est assis; peut-être le génie des siècles viendra-t-il me parler à l'oreille.

« En peu d'instans je me trouvai au milieu des décombres; le bruit de mes pas avait fait fuir une troupe de chacals dont l'aigre cri, provoqué par l'approche inaccoutumée d'un homme, éveilla les échos de cette imposante solitude... Je m'appuyai le long d'un piédestal

veuf de sa statue ; je la sentais sous mes pieds, broyée, pulvérisée. J'avais trébuché, un instant plus tôt, contre cette effigie d'un roi ou d'un Dieu... et je me disais : Si je parcourais, dans toutes ses parties, l'enceinte de cette ville éteinte et silencieuse, il ne serait pas impossible que je heurtasse du pied la dépouille même de quelque souverain, de quelque grande reine, dans sa robe de pierre [1].

« Je rêvais depuis quelque temps avec délices, lorsqu'un léger bruit se fit entendre à mes côtés. Je crus d'abord qu'il provenait d'un chacal resté sous les débris environnans; mais je vis bientôt, à la pâle lueur de la lune, qui se levait en ce moment derrière un ancien temple, je vis distinctement une figure humaine... une robe blanche se drapant sur une personne qui me parut, dans le premier moment, d'assez haute taille... De la frayeur, je n'en ressentis point; et, l'avouerai-je, de l'étonnement,

[1] Par suite du mouvement de terre produit par les siècles, on a trouvé quelquefois des momies égyptiennes presqu'à la surface du sol. (Voy. le grand ouvrage de *l'institut d'Égypte.*)

j'en éprouvai peu... Je n'avais pas cru jusqu'alors aux apparitions ; mais les raisonnemens des hommes ne m'avaient pourtant jamais convaincu qu'elles fussent impossibles. Écoutez, je pense encore aujourd'hui que, si l'on admet dans toute son intégrité le dogme de l'immortalité de l'ame, il n'y a plus qu'un faible effort de conviction à faire pour croire aux esprits, s'enveloppant parfois des formes humaines qu'ils ont déposées avec la vie physique.

« Quelle fut en cet instant mon idée ? j'aurais peine à le dire ; mais je puis affirmer au moins que je souriais à la pensée d'un doute fixé, d'une certitude acquise... Il fallut promptement renoncer à cette erreur, que je regrettai vivement. L'apparition s'avança vers moi avec précipitation : c'était une femme, jeune, belle, et qui, sans doute dans le but de me rassurer, m'adressa la parole d'assez loin... Ce fut en italien qu'elle s'exprima.

« Je crus d'abord que la singulière hôtesse des ruines était la signora Bianca, cette ancienne cantatrice italienne qui s'était attachée

aux pas du brave Verdier, et partageait ses destinées en Égypte. Mais je me rappelai bientôt que Bianca avait repoussé les habits et les habitudes de son sexe; que, devenue amazone intrépide, elle remplaçait l'éventail par le pistolet ou l'épée; qu'elle ne se fardait plus que du noble coloris de la gloire; que personne, dans notre cavalerie, ne la surpassait dans l'art difficile de dompter un coursier arabe; je me souvins, enfin, que, deux heures plus tôt, j'avais aperçu cette autre Hippolyte couchée sur un pan du manteau de Verdier... Car l'ancienne prima donna était encore femme un peu. Du reste, je sus promptement à quoi m'en tenir; les premières paroles de la dame des ruines fixèrent mes incertitudes.

— Vous serez indulgent pour moi, général, me dit-elle, et vous trouverez excusable l'étrange moyen que j'emploie pour entrer en communication avec vous, quand vous connaîtrez le motif qui me guide. Il était important que je pusse vous entretenir seul; je tenais surtout à n'être pas remarquée par votre état-major, avant l'entretien dont je trouve enfin

l'occasion... Depuis le départ du Caire, je marche avec l'armée, confondue parmi les vivandières, dont j'ai pris le costume, afin que celui de ma condition ne me décélât pas.

— Quel est donc votre projet? demandai-je alors à l'inconnue.

— Vous allez l'apprendre, général, reprit-elle en m'indiquant, pour m'asseoir, un tronçon de colonne; ce qui me fit comprendre que son récit serait long. Je suis votre compatriote, citoyen *Bonaparte,* continua la beauté des ruines, et même un peu votre parente. Elle se nomma, ajouta par forme d'incidence l'illustre narrateur; mais je ne dois livrer à vos oreilles que le nom de Léonora M***, et me borner à vous dire qu'elle était d'Ajaccio.

— Vous avez parlé de mon état-major, dis-je à la signora Léonora, connaîtriez-vous le capitaine Armand P***, qui est aussi votre compatriote?

— C'est pour lui que je suis venue en Égypte... pour lui que j'ai marché, à la suite de l'armée, dans les sables brûlans du désert.

— Ah! je me souviens maintenant : il existe

une *vendetta* entre votre famille et celle du capitaine Armand ; votre projet serait-il... ?

— Depuis trois ans, se hâta de reprendre Léonora, tous les instans de ma vie ont été consacrés à jeter les plus tendres amours à travers cette affreuse querelle, qu'un siècle tout entier et le sang de plusieurs gentilshommes honorés n'ont pu éteindre.

— Et P*** partage-t-il votre amour ?

— Il me connaît à peine.

— Vos vues me semblent généreuses, dis-je à Léonora avec un sourire qui put lui faire comprendre que j'attachais encore une autre idée à sa conduite ; mais il me semble que vous êtes engagée dans une aventure bien romanesque, et dont le dénoûment, à la suite d'une armée, peut être singulièrement délicat.

— Je vous comprends, général ; mais je puis affirmer que ce dénoûment sera tel qu'il ne compromettra pas la gloire d'une noble corse.

« Au moment de vos premières victoires en Italie, poursuivit Léonora, Armand, alors simple sous-lieutenant, fit une courte apparition à Ajaccio ; il avait acquis de la gloire à vos

côtés, général; un coup de sabre embellissait encore sa figure noble, régulière; et sa taille haute, bien prise, me parut admirable sous l'élégant uniforme de vos guides. Que vous dirai-je, je l'aimai dès que je le vis. Mais jugez de ma situation : à peine Armand arrivait-il que déjà la haine de tous mes parens se réveillait; elle grondait autour de moi comme un orage: je n'entendais que l'expression d'un regret barbare... « Ah! disaient mes vieux parens, pourquoi nos bras sont-ils trop affaiblis pour diriger sûrement un poignard; pourquoi Léonora n'est-elle pas un homme?

« Cette réflexion me frappa; et, sans pouvoir me rendre compte encore de l'idée qu'elle m'inspira, j'entrevis la possibilité d'obéir à mon amour, en paraissant servir la haine de ma famille. J'avais vu Armand dans une grande réunion; ses yeux s'étaient attachés souvent à moi; je l'avais entendu dire à ses amis : Elle est vraiment bien jolie. Telle fut, général, la faible base sur laquelle je fis reposer mes espérances.

« Cependant P*** ne tarda pas à quitter la

Corse; il emportait mon cœur et le repos de ma vie... Que je regrettais, grand Dieu! qu'il se fût éloigné sans connaître mes sentimens... Il avait dit : Elle est vraiment jolie; ce propos si futile, ce jugement de l'œil, prononcé presque toujours à l'insu du cœur, s'était revêtu dans ma pensée d'une importance inexprimable. Six mois manquaient encore à ma dix-neuvième année; à cet âge, l'opinion se forme, hélas! de sensations beaucoup plus que de raisonnemens... Je me persuadai que P*** partagerait mon amour, si je trouvais l'occasion de le revoir; mais comment la faire naître?..

« Général, vous vous êtes éloigné jeune encore de notre île, poursuivit Léonora d'un ton animé; votre ame, retrempée dans la morale douce et franche des Français d'ancienne origine, comprendra difficilement aujourd'hui nos passions, âcres et sombres lorsqu'elles ne sont que faiblement excitées, terribles dans leur explosion... Autant je regrettais d'avoir vu partir Armand, sans qu'il eût la moindre idée du tendre intérêt qu'il m'inspirait, autant mes parens regrettaient, de leur côté, d'avoir

laissé vivre, pendant dix jours, un P*** à quelques pas d'eux... Étrange confusion de haine et d'amour! Elle fut souvent reproduite dans nos familles corses; mais certainement elle ne donna jamais lieu à des inspirations, à des projets comparables à ceux qui me restent à vous raconter, général.

« Un de mes oncles, qui était aussi mon tuteur, se distinguait surtout parmi les plus acharnés ennemis des P*** et d'Armand, en particulier, qui, disait-il, n'avait paru à Ajaccio que pour braver notre famille, en faisant sonner bien haut le renom de quelques actions d'éclat, et la protection de l'illustre capitaine auprès duquel il servait... Sa venue en Corse était une nouvelle injure, continuait l'irascible vieillard... Et l'injuste destinée a voulu qu'il ne se trouvât pas un jeune homme de notre nom pour tenir compte, au détour d'une rue, des fanfaronnades de ce matamore... Vraiment, nos vieilles mœurs font encore défaut à la sainte vendetta : l'obligation de frapper soi-même un ennemi est un préjugé; les

Vénitiens ont sur nous l'immense avantage de leurs *bravi*.

— Oui, répondis-je, frappée d'une inspiration subite; mais je veux prouver que la vendetta corse sait armer au besoin le bras d'une femme.

— Que veux-tu dire, ma nièce? demanda vivement mon oncle.

— Trouvez le moyen de m'envoyer sur le continent italien, et le superbe P*** ne verra jamais grossir l'épaulette dont il est si fier..... Il faut, mon oncle, enlever à la guerre l'occasion de le frapper; l'éloge de sa mort au milieu des palmes de la victoire serait pour nous un supplice trop cruel.

— Bien! Léonora, tu viens d'avoir un mouvement sublime, s'écria le cruel vieillard... Écoute, nous avons ici deux causes à soutenir : celle de notre vengeance et celle de nos intérêts. Armand est le dernier rejeton de son infâme race : en le tuant, nous avons l'honneur du dernier coup de poignard... honneur recherché, et qui serait plus éclatant encore, obtenu par la main d'une femme. Mais ce que

tu ne sais pas peut-être, c'est que la mort de ce dernier des P*** fait tomber dans nos mains sa fortune qui est considérable... Juge quel surcroît de félicité! hériter d'un ennemi!...

« Je frémissais de la tête aux pieds en écoutant ce discours atroce; mais je ne laissai rien paraître de cette impression. Mon oncle continua :

— Deux de tes tantes sont établies en Italie: l'une à Vérone, l'autre à Venise. Pars dès demain pour te rendre auprès de l'une d'elles; tu te trouveras au milieu de l'armée du général Bonaparte; et, quand on est femme, il est toujours facile d'exciter l'attention d'un officier jeune et galant. Le double résultat, que dis-je ? la double récompense de tes soins doit se dessiner nettement à ta vue : une vengeance et un héritage... Tu conçois, ma nièce, ajouta le vieillard avec quelque hésitation, que ce n'est pas le cas d'élever devant toi un vain échafaudage de scrupules... Qui veut la fin veut les moyens; et je vais écrire à mes sœurs en conséquence... Elles participeront au bénéfice de la vengeance comme à celui de l'héri-

tage; je leur prescrirai de ne point s'ériger en duègnes espagnoles... Tu m'as compris, Léonora ?

« Ce raisonnement, horrible sous son double aspect, excitait en moi une si puissante indignation, qu'elle fut sur le point de l'emporter sur mon amour même... Elle allait éclater en reproches, lorsqu'une réflexion vint à me luire soudain : Ce n'était plus seulement une vive tendresse qui m'appelait sur les pas d'Armand; c'était aussi le sentiment de sa conservation... Si je n'acceptais pas en apparence la mission d'attenter aux jours de l'homme que j'adorais, je le livrais infailliblement à d'autres assassins. Mes parens, surtout mon oncle, éprouvaient une soif de vengeance et de cupidité trop ardente pour la laisser assoupir dans leur sein. Leur haine furieuse allait jusqu'à regretter que l'entremise des *bravi* n'appartînt pas aux mœurs corses; s'ils cessaient de compter sur moi, ils recourraient infailliblement à quelque poignard mercenaire.

— Je brûle de partir, répondis-je en com-

primant tout ce que l'atroce discours avait soulevé en moi de mépris et d'horreur.

— Je mets donc dès ce moment à ta disposition la moitié de ton revenu, reprit mon oncle; il faut que tu aies une belle existence, que tu puisses briller... qu'il te soit possible enfin, ajouta-t-il avec un sourire infernal, de tendre autour de toi de si brillans filets, que P*** ne puisse pas t'échapper.

« Et le lendemain j'étais embarquée, avec ma femme de chambre et un domestique, sur un vaisseau qui faisait voile pour Livourne. L'armée que vous commandiez, général, continua Léonora, avait fait de rapides progrès depuis que P*** l'avait rejointe; vos légions victorieuses bordaient l'Adige, et Vérone vous appartenait lorsque j'arrivai chez celle de mes tantes qui habitait cette ville.

« Mon oncle ne s'était pas trompé : je trouvai ma parente dans des sentimens pareils aux siens : quoique dévote, elle conciliait à merveille la ferveur religieuse avec l'avarice et la cruauté.

« J'étais auprès d'elle depuis trois semaines, sans avoir pu trouver un moyen convenable pour me rapprocher d'Armand, qui combattait à vos côtés sur la Piave.... Car vous m'aurez rendu la justice de penser, général, que je ne faisais pas entrer dans mes projets l'abnégation de scrupules qu'il avait plu à mon oncle de me recommander... J'aurais donné, je crois, la moitié de ma vie pour revoir une heure celui dont le souvenir était devenu un des élémens essentiels de ma vie; mais comment, sous quel prétexte me jeter au milieu d'une armée exclusivement occupée de vaincre et de conquérir? L'amour, me disais-je, ne peut faire entendre sa voix à travers les fanfares de la victoire; ses émotions paraissent faibles à qui sent battre son cœur pour une noble convoitise de lauriers, de grades et de mentions au bulletin... Attendons que le char des triomphateurs s'arrête un moment : il peut être doux de rencontrer l'amour dans une halte de la gloire.

« Un soir que j'étais au théâtre avec ma tante, je regardais les acteurs sans les voir; j'enten-

dais leurs chants, couverts à chaque instant d'acclamations, sans pouvoir obtenir de ma préoccupation la faculté de les écouter... Il se passait en moi quelque chose d'inaccoutumé : l'émotion que j'éprouvais en songeant à P*** était, ce soir-là, plus puissante que tous les jours; je mis la main sur mon cœur : il battait avec une violence convulsive... Ceci, général, va vous paraître bien extraordinaire : au moment où je cherchais à me rendre compte de cet effet, dont la cause échappait à mon intelligence, on ouvrit la porte de notre loge... je vis paraître Armand... Je crus d'abord que c'était une vision, un prestige produit par la tension extrême des fibres de mon cerveau... Cette vision, ce prestige s'avança vers le devant de la loge, où ma tante n'avait pas voulu se placer. En s'asseyant à mes côtés, P*** me fit plusieurs saluts gracieux; mais je ne l'entrevis qu'à travers un nuage qui me couvrait la vue. L'impression était trop forte; je ne pus la supporter... peu à peu les nobles traits d'Armand s'affaiblirent, se dissipèrent en quelque sorte à mes yeux, puis enfin s'évanouirent... Il me

semblait encore qu'une ombre, le fantôme de P***, tué dans quelque combat récent, venait de prendre place à mes côtés... Le genou du séduisant officier, en dissipant cette erreur superstitieuse, acheva de me ravir la connaissance... L'avouerai-je, général, je sentis comme une forte commotion électrique communiquée à tous mes membres... Je restai évanouie sur mon fauteuil.

« S'il était permis d'admettre un état mitoyen entre la vie et la mort, rien assurément ne pourrait mieux faire comprendre cet état que l'existence d'une syncope : à travers le demi-anéantissement de mes facultés, je me sentis emporter; puis j'entendis une voix plus suave à mon oreille que les accens auxquels venaient de s'extasier les dilettanti de Vérone. Lorsqu'enfin je repris l'usage de mes sens, je me trouvai dans le foyer, assise près d'une croisée ouverte; à mes côtés se tenaient ma tante et Armand; Armand de qui l'existence physique s'était révélée par un attouchement magnétique. Il me prodiguait des soins empressés, dont la vieille dame le remerciait, mais avec une

expression de physionomie si singulière, que je ne pouvais la concevoir... Je me l'expliquai plus tard.

« Cependant le capitaine — car je remarquai que P*** portait les insignes de ce grade, — tenait une de mes mains entre les siennes; je sentais le battement de ses artères répondre au battement des miennes... La douce chaleur de sa peau pénétrait la mienne... Ah! j'étais bien heureuse alors...

« Lorsque nous fûmes rentrés dans la loge, Armand, après avoir hésité quelques instans, me dit :

— Il me semble bien, Mademoiselle, que j'ai eu l'honneur de me rencontrer avec vous quelque part; cette réflexion, je l'ai faite dès le premier moment où je vous ai vue; mais je cherche vainement en quel lieu j'ai été assez heureux pour vous voir déjà... J'avais tout-à-l'heure l'idée que c'était à Ajaccio... puis, en y réfléchissant, j'ai reconnu que cela ne pouvait être... La jeune Corse à laquelle vous ressemblez, du reste, d'une manière frappante, ne

serait pas sur le continent, au moins pendant la guerre.

« Si j'avais été seule, je me fusse assurément découverte à Armand, avec imprudence sans doute... J'étais si émue! Mais il m'importait que ma tante ne connût pas personnellement le capitaine; il me semblait trop difficile de me livrer, en présence de cette parente, à des démonstrations de haine contre un homme que j'aimais avec ardeur; et, si je ne parvenais pas à abuser cette dame, je livrais peut-être P*** au stylet de quelque bravo; car nous étions dans l'état vénitien.

« Mais ces précautions devaient être inutiles, ainsi que je le sus bientôt : des officiers, qui s'étaient approchés d'Armand pendant la durée de mon évanouissement, l'avaient nommé : ma tante savait que l'homme qui, maintenant, prodiguait des secours à sa nièce, était le dernier rejeton de cette famille ennemie de la nôtre depuis cent ans... L'expression étrange de physionomie dont je vous ai parlé, général, s'explique à présent d'elle-même.

— Il est possible, Monsieur, que je ressem-

ble beaucoup à la jeune Corse dont vous avez gardé le souvenir, répondis-je du ton le plus naturel qu'il me fut possible d'obtenir de ma vive émotion, mais ce n'est pas moi.

« Un signe de satisfaction de ma tante me fit comprendre qu'elle approuvait ma réponse.

— Je vois bien maintenant que je me trompais, reprit Armand avec tristesse; si vous aviez été la personne que j'ai vue à Ajaccio, il est probable, Mademoiselle, que vous ne seriez pas là, près de moi.

— Pourquoi donc, Monsieur? demandai-je avec plus de vivacité que de prudence.

— Hélas! Mademoiselle, répondit P*** après avoir poussé un profond soupir, il est des fatalités qui pèsent sur la vie : fatalités que l'on déplore, que l'on maudit, et que l'on tait, de peur d'être forcé d'en rougir, tout innocent qu'on est... La jeune Corse dont vous me rappelez les traits vit sous la même influence que moi, et peut-être s'en afflige-t-elle plus encore. Mais son pays, qui est aussi le mien, n'admet point que l'on transige avec ses usages,

souvent cruels; elle les subit... Moins malheureux, je m'y soustrais.

— Je vois, par ce que vous me faites l'honneur de me dire, que votre famille et celle de cette demoiselle sont ennemies.

— Il est trop vrai, dit Armand après un second soupir; et je voudrais trouver l'occasion...

— Ma nièce, interrompit vivement ma tante, la chaleur qu'il fait dans cette loge pourrait renouveler l'accident que vous avez éprouvé au commencement du spectacle. Rentrons.

— Mesdames, dit P*** en se levant, je vous demanderai la permission de vous reconduire chez vous; je crains que le grand air n'incommode de nouveau Mademoiselle, et l'appui d'un bras...

— Merci, Monsieur, répondit sèchement ma tante, nous demeurons vis-à-vis du théâtre; le trajet est trop court pour fatiguer ma nièce.

— Daignerez-vous me permettre, Mesdames, reprit le capitaine, d'aller m'informer si la

santé de Mademoiselle ne laisse plus d'inquiétude.

— Nous vivons fort retirées, se hâta de répliquer ma tante, et je craindrais que la visite d'un cavalier ne fût mal interprétée; je vous prie, Monsieur, de vous en dispenser.

P*** s'inclina en silence; puis il reporta sur moi un regard expressif, et ce regard rencontra le mien, qui l'était bien davantage peut-être.... Nous sortîmes, ma vieille parente et moi.

— Savez-vous, me dit-elle, quel est ce jeune homme si galant, si serviable, qui vous a portée dans ses bras au foyer?

— Est-ce que vous le connaissez, ma tante.

— Je ne le connaissais pas; mais on l'a nommé devant moi... c'est Armand P***, et vous le saviez aussi bien que moi, Signora...

— Je vous assure que vous vous trompez, répondis-je d'un accent ému qu'il me fut impossible de réprimer; ce jeune homme m'était tout-à-fait inconnu.

— A d'autres, Léonora... Je connais trop bien la vie, voyez-vous, pour qu'on puisse

m'abuser sur l'expression des visages.... Et l'air que vous aviez tout-à-l'heure en parlant à ce militaire, à cet anté-christ, dont l'aïeul fut le meurtrier du vôtre, me prouve que vous n'êtes nullement propre à servir la juste vengeance de notre famille... J'en écrirai à votre oncle.

— Je vous répète, Signora, que j'ignorais que M. P*** fût en ma présence.

— Après tout, c'est possible, dit la vieille dame d'un ton à me prouver que la confirmation de ce fait lui était devenue indifférente.... Mais...

— Hé bien, ma tante?

— Mais, reprit-elle en soudant une nouvelle idée à sa phrase interrompue, il n'était pas prudent d'introduire chez moi un homme contre lequel vous prétendez être disposée à servir notre vendetta.

« Le lendemain au soir, je respirais à ma croisée l'air parfumé des jardins de ma tante, qui, vers l'est, n'avaient pour clôture que le cours majestueux de l'Adige. Au delà du fleuve, de petits globes de feu, semés dans l'espace,

et devant lesquels passaient de temps en temps comme des fantômes noirs, marquaient l'emplacement des postes français, bivouaqués aux avancés. Par intervalles, de brusques *qui vive! halte-là! avancez à l'ordre!* interrompaient le silence de la nuit; tandis que le son des guitares, promenées par la ville, mêlait quelque harmonie à ces cris de guerre.

« Tout à coup, j'entendis ouvrir la petite porte du jardin, et je vis se glisser le long de la muraille un corps noir de la tête aux pieds, qui passa bientôt assez près de ma croisée pour me laisser reconnaître le confesseur de ma tante. Il ne venait pas ordinairement aussi tard; surtout on ne l'introduisait jamais avec un semblable mystère. L'ecclésiastique n'avait pu me voir, car mes bougies étaient éteintes. Ma tante elle-même me croyait couchée depuis long-temps.

« Or, il y avait, à l'extrémité de mon appartement, une chambre contiguë à celle où la vieille dame se tenait le soir et couchait. Une porte assez mince séparait seule cette pièce de la dernière des miennes. Je m'y rendis à

bas bruit, bien certaine que la signora allait recevoir son directeur; et, m'étant placée tout près de la porte, j'entendis l'entretien suivant, commencé avant mon arrivée.

— Et vous croyez qu'ils se connaissent, qu'ils s'aiment, disait le confesseur...

— J'en suis certaine, mon père.

— Oui, je conçois, quand on a passé soi-même par ces situations, l'expérience éclaire.

— Vous n'êtes pas ici, don Antonio, répondit brusquement ma tante, pour vous souvenir de mes confessions.... Ce sont des conseils que j'attends de votre prudence.... de votre expérience qui, sur le sujet dont il s'agit, vaut bien la mienne.

— Hé bien, ma sœur, s'ils s'aiment, qu'en voulez-vous conclure?

— Que la vengeance de notre famille est compromise.

— Vous parlez toujours de vengeance, chère signora... et, dans votre pays, ce mot sous-entend l'effusion du sang humain.... Je vous avoue que, sur des matières aussi sombres,

la voix de l'homme de Dieu est sans conseils : l'Église abhorre le sang.

— C'est pour cela, sans doute, que les diverses inquisitions ont fait périr deux cent mille personnes, seulement depuis le XVI^e^ siècle.....

— Distinguons, Signora, je vous prie : des bûchers et des estrapades, à la bonne heure..... mais pas de poignard..... Ah çà! vous voulez donc la mort de ce pauvre jeune homme?... Qu'a-t-il fait pour que vous condamniez sa tête.

— Ce qu'il a fait!.... belle demande! mon père, il est né P***.

— C'est une vilaine chose, ma sœur, que votre vendetta.

— Vous n'avez pas de goût, mon père. Mais abrégeons.... Comme il m'est bien démontré qu'Armand ne sera pas tué de la main de ma nièce, dites-moi si je puis obtenir l'absolution, après avoir fait poignarder cet homme par un *bravo*. Si j'étais d'âge à le frapper moi-même, ce serait différent : l'Église corse a prononcé, et ses absolutions ne manquent jamais

en pareil cas... Mais armer le bras d'un autre! ma conscience hésite.

— Le cas est délicat, ma sœur.....

— Songez que cent ducats ont un certain poids, père Antonio.

— Les indulgences sont hors de prix, cette année.

— Allons, allons, mon père, sur cent ducats vous pouvez faire encore un honnête bénéfice; il y a maintenant à Rome des courtiers en indulgence qui les entreprennent par abonnement..... je crois même qu'il y a des courtiers marrons... J'aurai mon absolution, n'est-ce pas?

— On s'arrangera pour vous la procurer.

— Ainsi vous m'enverrez un bravo dès demain matin; cet officier peut repartir d'un moment à l'autre, et ce serait une belle occasion perdue.

— Mais je ne connais point ces sortes de gens, moi.

— Cherchez bien; un moine italien a des connaissances dans tous les états de la société..... L'on a toujours quelques hérétiques

à expédier; conséquemment on sait où prendre des expéditeurs.

— Le salaire du bravo n'est pas compris dans la convention.

— Non, sans doute; on paiera directement l'assassin... Seulement qu'il se trouve demain, à dix heures, au pied du Cirque; j'y serai.

— Ces hommes-là sont ponctuels... Bonsoir, ma sœur; dans une heure les matines vont me réclamer... et le service de Dieu avant tout.

— Et puis le service du diable! dis-je en grossissant ma voix, avant que la réflexion fût venue m'éclairer sur mon imprudence, provoquée par une invincible indignation.

— Qui a parlé! s'écria ma tante.

— Qui... qui... a parlé, répéta le moine.

« Et je les entendis tomber à genoux, tandis que je regagnais lestement ma chambre..... Bientôt une rumeur confuse, un bruit de pas précipités remplirent la maison... On vint dans ma chambre; on s'approcha tout près de mon lit, où je paraissais dormir profondément..... Mais j'aperçus, entre mes cils, la figure décom-

posée de ma tante, et les traits d'une pâleur cadavéreuse du père Antonio.

— Elle dort, dit ce dernier en plaçant la lumière tout près de mon visage..... ce n'est pas elle..... Nous avons entendu l'ange exterminateur... prions toute la nuit, ma sœur, et renonçons au projet fatal.....

— Y renoncer!.... une Corse renoncer à la vendetta!.. pas même entre les griffes de Satan!

— Damnez-vous donc seule, femme obstinée!... s'écria le père Antonio.

« Et soudain il s'élança hors de la maison en récitant son *Pater* à haute voix... je l'entendis encore psalmodier en traversant le jardin.... Ma tante regagna sa chambre en silence... Je reconnus que je n'avais pas sauvé Armand.

« Le lendemain, à huit heures, ma femme de chambre courut à l'hôtel où P*** était descendu, et que je lui avais entendu nommer au spectacle; cette fille portait au capitaine un billet ainsi conçu :

« Partez ce matin, M. le capitaine; vos « jours sont menacés, et ce serait vaine-

« ment que vous essaieriez de vous soustraire « à la mort en restant à Vérone; lorsqu'une « fureur italienne veut frapper, son poignard « est inévitable et sûr..... Celle qui vous « donne cet avis sera avant huit jours à Ve- « nise... Si le soir du neuvième jour, à partir « de celui-ci, vous êtes dans l'église de Santa- « Maria, au pied du second pilier, à droite en « entrant dans la nef, vous en apprendrez « davantage sur le motif auquel on obéit en « vous écrivant.... Mais partez, partez immé- « diatement!.... ne vous prévalez pas d'une « bravoure éprouvée dans les combats; les « assassins frappent dans l'ombre.... Adieu! « N'oubliez pas l'église de Santa-Maria. »

« Ma femme de chambre avait ordre de remettre ce billet au capitaine même; mais je lui avais expressément défendu de répondre à ses questions. Je fus obéie avec ponctualité... Armand lut l'écrit en présence de celle qui venait de le lui remettre; aucune altération ne parut sur ses traits... « Je devais, dans tous les cas, repartir ce soir, dit le capitaine en repliant le papier; la mission que j'étais venu

remplir à Vérone m'oblige à retourner immédiatement au quartier-général... Mais je ferai mes prières dans neuf jours à Santa-Maria... Ma camériste crut entendre ensuite ces mots, à peine articulés : « Je ne me trompais pas; c'est elle. »

« Deux jours après, j'annonçai à ma tante que je partais le lendemain pour me rendre auprès de sa sœur, à Venise. Ce projet de départ parut la flatter : je compris que, supposant P*** attaché à la garnison de Vérone, elle espérait le faire poignarder plus sûrement lorsque j'aurais quitté cette ville. Elle me laissa partir sans la moindre objection.

« Ma tante de Venise, que l'on nomme Lemaïda, était encore jeune, belle, environnée d'adorateurs, et peu soucieuse des bruits, assez malsonnans, répandus sur son compte... Vous concevez, général, qu'un tel chaperon devait laisser une libre carrière à mes projets, quels qu'ils fussent.

— Je suis charmée de vous avoir ici, ma nièce, me dit cette femme légère; mais devant ma société, appelez-moi votre sœur : ce vilain

nom de tante vieillit une femme de dix ans... Je ne sais vraiment ce que m'a écrit mon vieux frère, en m'annonçant que vous viendriez à Venise... Il règne dans sa lettre je ne sais quel ton de conspirateur mystérieux, auquel je n'ai rien compris.... Je vois pourtant qu'il médite un complot sinistre, et qu'il compte sur mon assistance et la vôtre. Il se trompe, quant à moi, le bonhomme : j'aime les aventures; mais pas celles où il y a mort d'homme... J'espère un peu que le genre tragique ne vous convient pas non plus.

« Mon frère, poursuivit Lemaïda, appartient à la vieille Corse, à cette Corse au regard farouche, qui marchait le nez dans son manteau, caressant toujours la poignée de sa dague, et dont l'unique soin semblait être d'amasser du fiel sur son cœur. Moi j'appartiens à la Corse nouvelle, qui chante, danse, aime, et qui joûte de coquetterie avec cette France aimable et légère, qu'elle reconnaît pour mère-patrie. Imitez-moi, ma chère Léonora : notre sexe, voyez-vous, n'est pas fait pour livrer la guerre à l'autre... il doit y avoir perpétuelle-

ment paix et bonne intelligence entr'eux..... J'ai vu le capitaine Armand P*** à Milan : c'est un jeune homme fort bien fait, ma foi; et jamais une femme ne peut consentir à tuer avec le poignard un tel cavalier... Que pensez-vous de mon opinion, Léonora? ne vaut-elle pas mieux que celle de mon vieux frère et de ma vieille sœur? ne vous paraît-elle pas plus conforme aux inclinations de votre âge.

— Ma façon de penser, chère tante, se rapproche, à quelques différences près, de la vôtre ; et, quant au capitaine Armand, je vous assure qu'il n'entre nullement dans mes vues de le tuer. Je dois sur-le-champ vous dire, même, que je n'ai paru m'associer aux projets furibonds de mon oncle, que dans l'intérêt d'un dessein tout-à-fait opposé à celui qu'il me croit disposée à servir...

— Tout-à-fait opposé, Léonora..... mais cela peut vous conduire loin, dit Lemaïda avec un sourire qui n'était pas sans malice.

— Pas aussi loin que vous paraissez disposée à le croire.... J'aime Armand; je veux que mon amour, qu'il partagera, je l'espère,

mette enfin un terme à cette haine héréditaire, qui n'est pas plus dans mon cœur que dans le vôtre; mais je ne perdrai jamais de vue qu'un P***, en cessant de haïr notre famille, ne doit point acquérir le droit de la mépriser.... L'amour obtiendra, je crois, la réconciliation; l'hymen la sanctionnera.

— Bien, très-bien, ma nièce; mais vous vous placez là sur une pente extrêmement glissante, où l'on va souvent, très-souvent, je vous l'assure, beaucoup plus vite et plus loin qu'on ne voudrait. Votre dix-neuvième année est une dangereuse compagne de voyage... et, selon ce que vous m'avez raconté, votre prudence me semble s'être passablement aventurée..... Un rendez-vous le soir, dans une église... c'est de tradition, je le sais; mais cela ressemble à une de ces situations qui préparent le dénoûment d'une intrigue, plutôt qu'au début du sentiment. Enfin, puisque vos principes sont solides...

— J'irai à ce rendez-vous sans crainte de m'en repentir.

« Le soir du neuvième jour étant arrivé, je me rendis à l'église de Santa-Maria, accompagnée de ma femme de chambre; Armand m'y avait précédée. Il s'avança vers moi avec empressement.

— Ah! Mademoiselle, me dit-il vivement, dissipez, je vous en supplie, une incertitude qui me tourmente depuis neuf jours : si mes pressentimens ne me trompent point; si vous êtes bien Léonora M****, je suis le plus heureux des hommes.....

— Oui, capitaine, je suis Léonora M***, et je ne chercherai pas à combattre, par de subtils raisonnemens, la conclusion que vous déduisez, un peu rapidement, il faut en convenir, de ma présence en Italie. Oui, Monsieur, j'ai trouvé dans mon cœur un sentiment assez vif pour désirer qu'une trop longue inimitié entre nos deux familles cessât enfin. Vous et moi ne sommes pas seulement jeunes d'âge; nous devons l'être aussi d'idées, de mœurs, d'abnégation de préjugés. Il ne peut plus appartenir à notre génération de croire aux haines héréditaires; car, de tous les préjugés,

celui-là est le plus déplorable comme principe; et, parmi nous autres Corses, il devient atroce par le résultat.

« C'est vous seul, Monsieur, continuai-je avec gravité, que je pouvais venir chercher sur le continent, après vous avoir rencontré par hasard dans un cercle. Une femme de dix-neuf ans ne fait point de telles démarches, sous l'influence d'un sentiment qui serait né d'une entrevue passagère : elle n'agit ainsi que pour obéir à quelque devoir impérieux, et celui qui me guide l'est doublement, Monsieur... Je suis venue en Italie pour vous sauver la vie, et pour épargner une tache de plus à mon nom.... J'avouerai avec sincérité que la réconciliation des P*** et des M***, cimentée par le lien que vous semblez croire l'unique motif de mes actions, pourrait intéresser mon cœur à la noble satisfaction que je recherche; mais persuadez-vous bien, M. de P***, que jamais Léonora ne sera le jouet d'un amour qu'on ne partagerait point... L'unique bonheur auquel j'aspire en ce moment, c'est de vous arracher au danger qui vous menace...

— Ah! signora, répondit Armand avec transport, laissez, laissez, je vous en supplie, percer mon triste cœur si vous m'enlevez l'espoir de vous le consacrer... Qualifiez cet espoir comme vous voudrez, Léonora : appelez-le amour propre, fatuité, j'y consens; mais ne me l'ôtez pas. Que me parlez-vous de la vie? eh! qu'en ferais-je, si je ne puis l'unir à la vôtre; si je ne puis compenser, à force d'amour, la haine des trois générations de nos familles auxquelles nous succédons.

— M. Armand, il n'est pas temps d'agiter cette question-là, répliquai-je avec un sourire dont la pâle lueur qui tombait d'une grosse lampe d'argent dut éclairer l'expression, quelque peu sceptique... Avant de fixer ainsi l'emploi d'une vie que vos ennemis menacent, tâchons d'en assurer la conservation. Êtes-vous pour long-temps à Venise?

— Une mission que je me suis fait donner auprès du général Augereau, qui maintenant occupe cette ville, m'y retiendra trois jours encore...

— Peut-être devez-vous abréger ce séjour.

Ma tante de Vérone est la plus acharnée de vos ennemis... j'ai lieu de craindre que des assassins, soudoyés par elle, ne se soient attachés à vos pas... et vous connaissez l'habileté des *bravi* vénitiens.

— Je connais bien mieux la bonté de mon épée, Léonora; un véritable brave ne craint point un bravo, qui n'est qu'un lâche assassin, dont le nom ment... Mais qu'il me serait doux de profiter des trois jours que je dois passer encore à Venise pour vous revoir, pour jurer à vos pieds que je vous adore, que cet amour ne mourra qu'avec moi!..

— Hé bien! M. Armand, répondis-je d'un accent dont je ne pus modérer la vivacité, si vous m'aimez, consentez donc à vous entendre avec moi pour la conservation de vos jours... C'est le seul moyen de me prouver que vous attachez l'idée de quelque bonheur à me les consacrer.

— Parlez, Léonora, parlez; je n'ai plus de volonté que la vôtre.

— Demain au soir, une gondole sera arrêtée sur le bord du grand canal; une flamme rose

et verte vous la fera reconnaître..... A huit heures je serai là...

« Je parlais encore, lorsque Tamira, ma femme de chambre, qui s'était éloignée un peu par discrétion, se rapprocha brusquement de moi, et me dit tout bas, qu'ayant entrevu un corps brun se détacher sur la face opposée du pilier près duquel nous causions, elle s'en était approchée, et avait distingué un cavalier enveloppé de son manteau, qui paraissait écouter. Armand, se portant avec rapidité de l'autre côté du pilier, trouva en effet cet homme, mais agenouillé et paraissant prier avec ferveur.

—Vous vous êtes trompée, ma chère, dit le capitaine : ce pieux Vénitien ne songe pas à nous.

—Mais, Monsieur, répondit la femme de chambre, il était debout tout à l'heure...

—C'est qu'il arrivait, répliqua P***.

« Nous nous éloignâmes cependant, et je rentrai bientôt chez ma tante, après avoir reçu la promesse d'Armand qu'il me rejoindrait, le lendemain au soir, sur le bord du grand canal, huit heures sonnant à l'église de San-Marco,

et que nous ferions une promenade dans la gondole à la flamme rose et verte.

« Le jour suivant, P*** m'avait encore devancée au rendez-vous; il m'attendait au fond de la gondole, que j'avais fait retenir le matin, et me parut surpris de voir encore Tamira m'accompagner.

— Vous manquez de confiance en moi, me dit-il avec un soupir.

— Non, M. Armand, répondis-je en riant; mais il m'importe que vous ne m'accusiez pas d'une confiance excessive...

« Le capitaine montra quelque étonnement lorsqu'il vit deux gondoliers, au lieu d'un, se disposer à nous promener sur le grand canal.

— Tu te défies donc de ta vigueur, dit-il à celui des deux Vénitiens qui paraissait être le chef de l'autre : il suffit ordinairement d'un homme pour conduire une gondole...

— Signor, répondit le second gondolier, mon camarade sait que les Français aiment à aller vite sur terre et sur mer... c'est pour cela qu'il a pris un aide... Aussi nous ne vous ferons pas languir.

« En effet, la gondole vogua bientôt avec une extrême vélocité; les lumières des maisons, dans ce vol nautique, semblaient se prolonger en longues bandes étincelantes, glissant à notre vue. Tandis que Tamira se récréait à voir passer devant elle cette continuité de feux diversement nuancés, je m'efforçais d'aborder un système de précautions à opposer aux tentatives des ennemis d'Armand. Mais il m'écoutait à peine; et, pressant sur son cœur ma main qu'il avait saisie, ma main qui tremblait dans la sienne, il s'écriait :

— Léonora, dites-moi d'abord, dites-moi si je puis espérer d'être aimé... autrement cette vie, que vous songez à garantir des poignards, hélas! elle serait sans charmes, sans plaisirs réels; et ce qu'il me resterait d'espérance ne vaudrait pas la peine de disputer mon existence à mes ennemis.

« Je répondais, avec une émotion plus forte que ma prudence : — Armand, je vous dirai cela quand vous serez en sûreté.

« Et le tremblement de ma voix et l'extrême agitation de mon sein faisaient dès lors cette

réponse, que je semblais remettre à un autre temps... Que vous dirai-je, général, continua Léonora en baissant les yeux, Armand connut ce soir-là le secret de mon cœur : il le connut assez bien pour juger que, la veille, dans l'église de Santa-Maria, je n'avais pas montré une entière sincérité ; et qu'en moi la pensée d'amour égalait au moins la pensée libératrice...

« Le plus tendre aveu venait de m'échapper, lorsque l'un des gondoliers, celui qui s'était empressé de répondre à P*** lorsqu'il avait interrogé l'autre, s'approcha de lui, sous prétexte de pourvoir à je ne sais quelle manœuvre. Soudain je vis cet homme lever le bras... un poignard brillait à sa main... Mais Armand, par un coup d'œil rapide, aperçut le mouvement de l'assassin, et, détournant l'arme acérée, il saisit vivement le poignet du Vénitien, le désarma ; puis, l'ayant frappé lui-même au cœur, il le prit par une cuisse, par le cou, et le précipita dans le canal, sans prononcer une parole... Courant ensuite à l'autre gondolier, le capitaine lui cria d'une voix tonnante : Misé-

rable! si tu es complice du brigand que je viens de punir, tremble, ton dernier instant est arrivé.

« Coupable ou innocent, le gondolier se jeta aux pieds d'Armand; il jura, par tous les saints du paradis, qu'il ignorait les desseins du bravo que *l'excellence* venait de noyer... et qu'en descendant à terre, il allait courir prier aux pieds d'une madone, pour que l'ame de ce scélérat s'en fût droit en enfer.

« Tout cela s'était passé si vite, qu'à part le cri que Tamira et moi avions poussé en voyant le corps du bravo tomber dans le canal, nous n'avions pas eu le temps de prendre la moindre part à cet événement... Armand, certain que le gondolier était incapable de rien tenter contre lui, revint sous les rideaux de la gondole... Non jamais je ne perdrai le souvenir des traits pâles, contractés et menaçans, que le terrible officier m'offrit lorsque, venant se placer debout devant moi, il me dit avec l'accent d'une fureur concentrée :

— Perfide et faible créature, comment a-t-il pu se trouver dans ton ame assez de noir-

ceur pour combiner une semblable trahison?..

— Que dites-vous, Armand?... De vains sons abusent mon oreille... il est impossible que vous me soupçonniez... Oh! mais ce serait une affreuse calomnie...

— J'admire avec quel art vous jouez la comédie, Madame, reprit P*** avec un sourire amer... Épargnez-vous ce jeu infâme; il ne me persuadera pas...

— Quoi! Monsieur, quand je vous ai sauvé la vie à Vérone!.. m'écriai-je avec indignation.

— Pour me la faire arracher plus sûrement à Venise, interrompit le capitaine... c'est l'humanité du tigre qui attend le moment le plus favorable pour déchirer sa proie...

— Je subis un songe affreux! vous n'avez pas dit cela... oh! non; des sons horriblement fantastiques frappent mon oreille... Dites, dites, Armand... ne vous donnais-je pas tout-à-l'heure des témoignages d'amour... il faut qu'un fatal délire se soit emparé de votre esprit.

— Vos témoignages d'amour! eh! parbleu! je les conçois, sensible Léonora..... je ne les

ai pas accueillis à votre gré, je le parie... c'eût été une combinaison heureuse de passions que de se donner d'abord l'amant, puis d'assassiner ensuite l'ennemi... Seulement votre sicaire s'est trop hâté : il a servi la haine avant que les transports d'un autre genre ne fussent satisfaits.

— Oh ! l'horreur !... m'écriai-je d'une voix déchirante, vous êtes un infâme !

« En ce moment, je vis le quai tout près de l'une des extrémités de la gondole... Depuis quelques minutes personne ne la gouvernait plus, tant le gondolier était effrayé et tremblant: elle avait dévié vers l'un des bords du canal... Incapable alors de mesurer le danger que je bravais pour m'éloigner de cet homme, qui m'outrageait brutalement, je m'élançai hors du bateau, et tombai pesamment, mais sans me blesser, sur les dalles du quai..... Ma femme de chambre m'imita, assez malheureusement pour se fouler le poignet.

« Rentrée chez ma tante, je gagnai mon appartement, sans vouloir m'approcher du salon, où l'on se livrait à de joyeuses distractions ;

je fis dire que je me sentais indisposée. Je passai une nuit affreuse... Un cauchemar étouffant me montra P*** debout devant mon lit, avec son sourire atrocement sardonique, et m'accablant des plus cruels reproches qui puissent atteindre le cœur d'une femme... Et je me réveillai inondée de larmes; et je retrouvai ce rieur sinistre dans mes souvenirs, m'enlevant, par une détestable erreur, les deux trésors de notre sexe : la pudeur et la sensibilité... Je ne pus achever la nuit dans cet inexprimable tourment; je me levai; j'ouvris ma croisée... Quelques barques matineuses glissaient dans les demi-ténèbres d'une aurore naissante; les avirons du *pescator* battaient la mesure d'une vieille barcarolle, qu'il chantait pour bannir le sommeil.

« Le grand air rafraîchit un peu mon sang; mais un lourd marteau battait toujours à coups redoublés dans ma tête... Et comment aurais-je supporté une transition si brusque, si funeste, de la plus douce des situations au chagrin poignant de me savoir soupçonnée d'un crime! Quel crime encore! l'attentat aux jours d'un

homme que j'adorais... d'un homme dont j'aurais racheté la vie au prix de la mienne... Ah! cette épreuve était trop forte pour que ma raison y résistât... Je sentis un monde nouveau, un monde bizarre, monstrueux, surgir de mes idées... Les objets qui m'environnaient se dessinèrent à mes yeux sous des formes étranges... Il y avait plusieurs portraits de famille dans ma chambre : toutes les figures me semblèrent empreintes de ce rire infernal, que j'avais vu la veille sur les traits d'Armand; les perruques bouclées de mes bons aïeux me parurent changées en serpens aux anneaux redoublés, et dont les têtes se dressaient pour siffler à mon oreille des accusations de meurtre.

« Lorsque ma femme de chambre entra chez moi, je ne la reconnus pas; je lui tins les discours les plus incohérens, les plus insensés. Cette bonne fille, alarmée au dernier point, courut avertir ma tante... Je vis bien rentrer, peu d'instans après, deux personnes; mais leurs paroles ne m'offrirent que des sons inarticulés, et je leur reprochai, m'ont-elles

rapporté plus tard, de danser joyeusement, quand j'étais bien malade.

« Bientôt l'anomalie de mes facultés mentales devint telle, que je cessai complètement d'assister à ce qui se passait autour de moi.

« Un mois entier s'écoula, tandis que j'étais plongée dans cette affreuse situation. J'ai su depuis que ma tante m'avait prodigué des soins empressés; que les médecins les plus savans de l'Italie avaient été appelés à mon chevet; que l'on s'était même adressé au fameux docteur Pinel, à Paris, pour obtenir une consultation. Ce fut à celle qu'il envoya que je dus ma guérison...

« Un matin, à mon réveil, je sentis ma tête débarrassée du terrible battement qui la martelait depuis si long-temps; en regardant autour de moi, je revis tous les meubles sous leurs formes naturelles; les portraits de famille appendus dans ma chambre reparurent à mes yeux avec leurs figures et leurs cheveux ordinaires. Je reconnus parfaitement Tamira, qui travaillait près de la croisée; je l'appelai d'une voix calme et par son nom; elle vint

précipitamment, me regarda l'espace d'une seconde et s'écria :

— Merci, merci, mon doux Jésus! ma maîtresse est sauvée...

— J'ai donc été bien malade, Tamira ?

— Bien malade, oh! non, répondit cette bonne fille... mais hélas!...

— Ah! oui, je me souviens, interrompis-je vivement... hier matin, j'ai senti ma raison s'égarer...

— Hier matin, ma bonne maîtresse!... Sachez qu'il y a près d'un mois que nous sommes plongés dans la plus affreuse inquiétude... Puis, me montrant une harpe, Tamira dit avec émotion : Tenez, chère signora, voilà votre médecin : c'est à cet instrument que nous devons votre guérison...

— Je comprends : la musique, que j'aime beaucoup, a produit sur mes sens une diversion salutaire.

— Précisément, Signora : le docteur français Pinel, auquel votre tante avait écrit la cause et le caractère de votre maladie, demanda, par le retour du courrier, si l'on vous

connaissait une vive inclination pour quelque chose; nous répondîmes que vous étiez musicienne enthousiaste. Dans sa seconde lettre, Pinel envoya une consultation; elle ne contenait que ces mots : « Un régime sévère, des « bains, de la musique, six heures par jour : « choisir de préférence la harpe. » Il y a dix jours à peine que ce traitement vous est appliqué, et vous êtes sauvée... Je cours prévenir votre tante, puis rendre grace à Dieu de votre heureux rétablissement, et lui demander de longs jours pour le docteur Pinel.

« Ma tante accourut bientôt auprès de moi, et me témoigna la plus vive satisfaction. Dans les premiers jours, on éloigna soigneusement de ma pensée tout sujet qui eût excité prématurément de trop vives impressions. Lorsque j'amenais la conversation sur le capitaine Armand, on éludait avec adresse les réponses que je sollicitais, ou bien on faisait semblant de ne m'avoir pas entendue.

« Enfin, un jour, Lemaïda, à qui je demandais pourquoi je la voyais habillée de noir, jugea qu'elle pouvait, sans trop de danger, éprouver

ma sensibilité, en m'apprenant que mon oncle d'Ajaccio et ma tante de Vérone étaient morts pendant ma maladie.

— Ah! m'écriai-je, emportée par un élan de la pensée qui remplissait mon ame, Armand n'a plus rien à craindre.

— Et c'est là, ma chère Léonora, tout ce que vous inspire la mort de deux proches parens...

— Ma tante, répliquai-je d'un accent solennel, ils m'ont fait trop de mal pour que je leur accorde le moindre regret... Ils ont détruit, peut-être pour jamais, ma plus chère espérance... Depuis que la raison m'est rendue, j'ai beaucoup réfléchi aux violences d'Armand; et, vous l'avouerai-je, je les ai trouvées, sinon justes, puisque je suis innocente; du moins fondées sur une probabilité si forte, que l'erreur du capitaine était toute naturelle.

— Écoutez, chère Léonora, j'ai voulu le détromper, en lui mandant l'affreuse situation à laquelle sa fureur vous avait réduite; j'ai retracé à son souvenir tout ce que vous lui aviez dit des projets sinistres de feu mon

frère et ma sœur; je me suis efforcée de lui faire comprendre que, si vous eussiez partagé ces cruelles intentions, il ne pouvait tomber sous le sens que vous fussiez devenue sa libératrice à Vérone; enfin, d'après le rapport de Tamira sur votre entrevue dans l'église de Santa-Maria, j'ai rappelé au capitaine l'homme rencontré dans cette église, et qui, averti par vous-même de votre rendez-vous du lendemain, s'y trouva, sans nul doute, sous les habits d'un gondolier, pour attenter aux jours d'Armand.

« J'ai écrit tout cela, ma bonne Léonora, au capitaine P***.

— Hé bien, ma tante?

— Hé bien, ma nièce, je n'ai pas reçu de réponse...

— Votre lettre ne lui est peut-être pas parvenue?...

— Elle a été remise à lui-même; car le capitaine Armand n'a pas quitté Venise : il s'est fait attacher à l'état-major du général Augereau.

— Il n'a pas quitté Venise! répétai-je vive-

ment; je puis donc espérer... C'est un trait d'adorable lumière pour moi.

« Lemaïda ne me répondit point; mais un soupir souleva sa poitrine, et ses yeux s'élevèrent vers le ciel.

« Peu de jours après cet entretien, j'exprimai à ma tante le désir d'aller au Grand-Théâtre : J'avais soif, lui dis-je, d'entendre de cette chère harmonie, à laquelle je devais ma guérison; je ne compris pas, dans le premier instant, pourquoi cette bonne parente, si empressée ordinairement de me satisfaire, opposait une vive résistance à mon envie... Hélas! je ne devais pas tarder d'en être instruite.

« Enfin, pressée avec ferveur, elle consentit à me conduire au spectacle...

« Dès que nous fûmes placées, je vis ma tante promener avec inquiétude sa lorgnette sur les loges; puis, la baissant tout à coup, elle murmura : Voilà ce que je craignais... Elle venait d'apercevoir Armand, mais non pas avant moi : je n'avais pas eu besoin du secours de l'optique pour voir que P*** était assis à

côté d'une femme éclatante de jeunesse, de charmes et de parure... Un tremblement convulsif me saisit; une pâleur livide se répandit sur mes traits.... ma tante voulut m'emmener...

— Non, non, répondis-je avec un affreux sourire, ne craignez rien... je suis forte maintenant... me retirer! ce serait faire triompher cette femme... Mais il me semble qu'ils me regardent en riant.... qu'il y a de l'ironie sur leur visage... et même dans leurs signes.

— Vous vous trompez, Léonora, essaya de dire ma tante... je ne vois rien de tout cela...

— Je crois que si l'une de nous deux commet une erreur, ce n'est pas moi.

— Je vous assure que si... Venez un peu au foyer, cela dissipera la fâcheuse hallucination qui vous abuse...

— Je le veux bien, dis-je en me levant avec vivacité; je me sentais près de m'évanouir... Quelle est donc cette éclatante beauté? demandai-je à Lémaida en me rendant au foyer.

— C'est la princesse de Verberoni, la nièce du dernier doge.

— Il paraît que M. P*** en est vivement épris.

— Vraiment, je ne sais.

— Oh! cela se voit bien.

« Nous passâmes quelques instans sur un balcon; une brise légère, soufflant des lagunes, me rendit quelque force. Je dis à ma tante d'un ton assez ferme : — Retournons à notre loge. En traversant le foyer nous rencontrâmes, face à face, Armand et la princesse de Verberoni... Que devins-je lorsque je vis le capitaine me toiser de la tête aux pieds d'un regard de mépris, puis détourner les yeux; tandis que la princesse disait tout haut : — Elle est devenue bien laide... Si quelque gouffre béant se fût trouvé devant moi, dans le premier moment, je m'y serais assurément précipitée.

« Mais, avant que dix minutes se fussent écoulées, il s'était opéré en moi une entière révolution morale.

— Cessez de me plaindre, dis-je à ma tante, les outrages de cet homme ne peuvent plus

me toucher : une grande résignation naît quelquefois d'une grande injustice ; car tôt ou tard la vérité luit et punit le calomniateur plus sévèrement peut-être que la colère de l'opprimé.

« J'attendis avec une parfaite tranquillité la fin du spectacle ; je ne parus pas même m'apercevoir davantage des insultes de signes et de sourires que le couple impertinent dirigeait de mon côté.

« A huit jours de là je quittai Venise. La fortune de mon oncle et celle de ma tante de Vérone, quoique partagées avec ma parente de Venise, triplaient presque la mienne ; je me fis envoyer en possession de mes biens, puis j'allai m'établir à Paris avec ma chère Tamira qui, beaucoup plus âgée que moi, passa pour ma tante, et légitima, aux yeux du monde, la position délicate où je me trouvais.

« Hélas ! faut-il, général, que j'aie à vous accuser la moins pardonnable des faiblesses : je croyais que le mépris d'Armand avait tué dans mon cœur l'amour dont je devais le trouver si indigne... Hélas ! il n'était qu'assoupi, et se re-

trouva, plus brûlant que jamais, au milieu de tous les plaisirs, de toutes les séductions de Paris. Il s'y retrouva supérieur aux hommages multipliés qu'on m'adressait chaque jour, aux jouissances de toute nature que ma fortune pouvait me procurer, aux respects qu'obtiennent toujours les riches de l'intérêt ou de la servilité.

« J'appris bientôt que le capitaine Armand faisait partie de l'armée avec laquelle vous veniez de débarquer en Orient; je me jetai sur le premier navire aventurier qui faisait voile vers Alexandrie; et, sans m'être encore rendu compte nettement de mes intentions, j'abordai, sous les habits d'une humble vivandière, à la côte d'Afrique, environ deux mois après l'armée.

« J'avais franchi les mers, dominée par une passion assez impérieuse pour m'avoir fait abandonner tout ce qui, dans la vie, séduit et captive : je laissais à Paris hôtel, équipages, parure; honneurs que procurent les richesses; assiduités qu'obtient la beauté; et, maintenant que tant de sacrifices étaient faits, maintenant

que le ciel africain brunissait mon front, que le sable du désert avait brûlé mes pieds, la résolution m'abandonnait : je n'osais plus me présenter devant cet Armand que j'étais venue chercher en bravant tous les périls. Innocente de l'horrible attentat que cet homme osait m'imputer, je ne me sentais plus assez forte de mon innocence pour aborder de front ses premiers mépris; je craignais que des larmes, indignes d'une noble tâche, ne vinssent se mêler à cette explication que l'accent de la vérité pouvait faire triompher des préventions du capitaine.

Les jours, les semaines, s'écoulèrent sans que ma pensée se raffermît. Je m'indignais d'une telle faiblesse; je ne reconnaissais plus en moi cette ténacité corse qui sait vouloir et agir si puissamment... Ce regard dédaigneux promené sur ma personne au théâtre de Venise prolongeait, dans mes souvenirs, son expression atroce... et je me disais : Un semblable regard me ferait expirer de honte.

« Plusieurs fois je fus tentée de me faire jour jusqu'à vous; d'invoquer notre parenté, afin de vous intéresser à mon malheur, si peu mé-

rité; de vous supplier enfin d'être l'intermédiaire d'une réconciliation entre Armand et moi; mais, au moment où je m'arrêtais à ce projet, l'expédition de Syrie fut décidée; ses préparatifs absorbèrent tous vos instans : il devint impossible de jeter un épisode d'amour à travers des soins d'une si haute importance. Vous deviez partir à la tête de l'armée; je résolus de vous suivre, perdue dans la foule des vivandières, et de profiter du premier moment opportun pour vous entretenir en secret.

« Ce moment, j'ai cru le trouver ce soir, lorsque je vous ai vu sortir seul de votre tente et diriger vos pas vers ces ruines. Général, me suis-je trompée en comptant sur votre intérêt ?...

« Ici finit le récit de Léonora M***, poursuivit le premier consul : ses malheurs m'avaient vivement touché; mais la singulière intervention qu'elle attendait de moi ne laissait pas que de m'embarrasser; je le lui dis avec franchise :

— Je vous servirai de tout mon cœur, ma jeune compatriote, ajoutai-je aussitôt; mais

dirigez-moi. Ceci ressort un peu, vous en conviendrez, des relations habituelles du service : aucune ordonnance militaire n'assujettit le cœur d'un officier aux ordres de son général, en ce qui se rapporte à l'amour. D'ailleurs l'autorité serait ici un bien mauvais moyen ; c'est par la persuasion qu'il faut ramener Armand, et vous seule pouvez l'exercer auprès de lui. Ce que je puis faire, moi, c'est de trouver un prétexte vraisemblable pour vous rapprocher du capitaine; et voilà ce que j'imaginais pendant que vous finissiez votre récit.

« Un vieux général de mes amis m'aura envoyé son fils pour faire ses premières armes auprès de moi, comme volontaire; le jeune homme sera arrivé ce soir. Il paraîtra tout naturel que je lui aie choisi un mentor parmi les officiers de mon état-major : les généraux en chef n'ont pas coutume d'ébaucher ces éducations-là. Vous concevez déjà, Mademoiselle, que mon choix se fixera sur le capitaine Armand P***, et que, demain matin, en l'appelant pour vous confier à ses soins, je le rendrai fier d'une préférence qui lui prouvera ma

confiance et mon estime particulières. Approuvez-vous ce projet?

— Oui, sans doute, général, et ma reconnaissance.....

— Ne parlons pas de cela; vous méritez que l'on s'occupe avec sollicitude de mettre un terme à vos infortunes.... Vous êtes à mes yeux plus qu'une amante ordinaire : la persistance de vos résolutions appartient à une ame forte, à une ame noble même; car il y a de la véritable noblesse à quitter, de gaîté de cœur, toutes les séductions de la vie pour suivre l'exécution d'un projet, à travers mille dégoûts et mille périls... Ceci, ma belle parente, est une vertu essentiellement corse, dont on peut se prévaloir. Mais je réfléchis qu'il vous faudrait des habits d'homme.

— J'en ai, général.

— Très-bien. Alors toute difficulté est levée. Demain, de bonne heure, ou plutôt ce matin, car je vois l'aurore poindre là bas derrière ce vieux palais, venez me trouver dans ma tente avant que l'armée ne se remette en marche. Je ferai appeler le capitaine Ar-

mand, et tout s'arrangera, je l'espère, comme nous en sommes convenus.... Mais êtes-vous sûre qu'il ne vous reconnaîtra pas? une réconciliation par ordre ne pourrait produire qu'une paix plâtrée; d'ailleurs il ne faut pas que j'arrive là, comme Jupiter au dénoûment d'un grand opéra.

— Ne craignez pas, général, que le capitaine me reconnaisse : il ne m'a vue en tout que quatre fois, aux lumières ou dans l'obscurité.

— Il est même remarquable, repris-je en souriant, que c'est dans l'obscurité que vous vous êtes fâchés ensemble : circonstance phénoménale dans les annales de la galanterie.

— Depuis lors, dit tristement Léonora, je suis bien changée : le chagrin a creusé mes joues, pâli mes lèvres; et le soleil du désert a tellement bruni mon teint, que je ressemble en effet à un jeune volontaire, plutôt qu'à une femme qui fut proclamée belle.

— Et qui n'a pas cessé de l'être, répondis-je en me levant. Puis j'ajoutai, en offrant mon bras à Léonora pour la ramener au camp :

Voilà, certes, une nuit singulièrement employée par le chef d'une expédition militaire; je venais dans ces ruines nourrir ma pensée des sublimes leçons du passé, et lire l'exemple des temps antiques sur ces pages de pierre ou de marbre, échappées, éloquentes encore, des mains de la destruction.... Au lieu de cela, mon ame s'est émue au récit d'aventures tout-à-fait nouvelles..... C'est ainsi que tant de choses sont déplacées ici-bas. Au moment où vous me racontiez les vicissitudes de votre amour, assise près de moi sur une colonne de Palmyre, peut-être devisait-on au café Procope des grandeurs de l'empire d'Assyrie.

« Léonora me quitta à cinquante pas du camp; elle y rentra seule, enveloppée dans un ample manteau qu'elle avait déposé dans les ruines pour m'aborder avec plus de solennité; et, jusqu'à l'instant où elle devait se présenter à moi sous les habits d'un petit volontaire arrivant de l'Europe, ma jeune compatriote alla se mêler aux vivandières de l'armée, parmi lesquelles, sans doute, se trouvait quelque confidente de son secret.

« Au lever du soleil, continua le premier consul, après s'être assuré, par un coup d'œil promené sur l'assemblée, qu'on l'écoutait avec un vif intérêt, je vis entrer dans ma tente mon prétendu volontaire, une lettre à la main. Léonora était vraiment charmante sous son déguisement ; et, la voyant aussi bien faite qu'elle m'avait paru jolie au clair de la lune, je regrettai un peu de ne m'être pas fait son consolateur, plutôt que le protecteur de ses amours.

Ces derniers mots avaient été prononcés avec une intention qui tenait essentiellement de la plaisanterie : on pouvait s'en apercevoir sans peine au sourire malicieux qui les avait accompagnés. Mais le narrateur venait de faire vibrer au cœur de Joséphine une corde qu'on ne devait pas toucher même en plaisantant.... il prit à cette dame une petite quinte de toux fort obstinée, qui suspendit quelques instans le récit de son époux..... Il s'avança alors vers elle, et lui présenta sa bonbonnière, en parodiant un vers de Tartufe :

Vous plairait-il un peu de ce *suc de jujube*.

— Ceci, répondit tout bas Joséphine avec un sourire d'une expression douteuse, peut suffire en ce moment; mais il faudrait un autre pectoral pour me guérir d'une Pauline Four*** ou d'une Grassini.

Ce fut le premier consul qui toussa dans cet instant; il reprit ensuite :

— J'eus l'air de lire la lettre que mademoiselle M*** me présentait; je lui demandai des nouvelles de son père, parce que Berthier, Lannes, Lavallette et quelques autres officiers se trouvaient là; puis je lui dis que mon *vieux ami* avait bien fait de compter sur moi. Nous allons vous faire faire vos premières armes, jeune homme, continuai-je en frappant sur l'épaule du joli masque; vous voici sur le digne terrain des preux : la Palestine est devant nous, et nous avons aussi des infidèles à combattre dans les murs de Saint-Jean-d'Acre..... Là vous gagnerez vos éperons, bel écuyer.

— Voyons, à quel chevalier vous attachera-t-on pour vous apprendre les premiers élémens de la guerre?

— A moi, général, dirent à la fois dix à douze voix.

— Non, repris-je en riant; vous êtes tous des dures-à-cuire, des culottes de peau trop rudes pour que je vous confie ce jeune nourrisson de la gloire... Qu'on appelle le capitaine Armand P***; l'éducation du petit volontaire lui revient de droit : c'est le lot du plus jeune...

« Armand, qu'une ordonnance avait prévenu que je le demandais, parut aussitôt... A peine, en entrant, regarda-t-il le prétendu volontaire ; ce ne fut que quand je lui eus expliqué ce que j'attendais de sa complaisance, qu'il porta les yeux sur Léonora, et je me convainquis bientôt qu'il ne la reconnaissait point.

—Je m'intéresse beaucoup à ce jeune homme, capitaine, repris-je sérieusement, et je vous le confie, parce que j'espère qu'il méritera promptement votre sollicitude, dont je saurai vous tenir compte.

— Général, répondit Armand, je ne veux, pour récompense, que le seul plaisir de vous être agréable.

— J'espère, mon brave, que vous recueillerez une autre satisfaction de la mission dont je vous charge, et que votre émule sera bientôt pour vous un ami tendre et dévoué..... N'est-ce pas, mon cher Alfred? continuai-je en m'adressant à Léonora; vous tiendrez compte au capitaine Armand, en bonne et franche amitié, du soin qu'il va prendre de vous initier aux nobles inspirations de la gloire.

— Général, répondit Léonora d'un accent qui me parut mal assuré, M. le capitaine peut compter sur toute la vivacité des sentimens que lui ont déjà mérités ses intentions bienveillantes.

En ce moment P*** regarda attentivement le faux Alfred; apparemment un souvenir lointain du son de voix qu'il venait d'entendre se reproduisait dans sa mémoire. Mais j'eus bientôt occasion de voir que ce n'avait été qu'une lueur passagère, promptement détruite sans doute par le sentiment d'une invraisemblance démontrée.

— Alfred a de l'argent, poursuivis-je en m'adressant au capitaine; veillez, mon cher

Armand, à ce qu'il soit monté et équipé lorsque nous arriverons à Jaffa. Là, nous aurons besoin du bras de tous nos braves, et je veux que, dès lors, notre volontaire s'inscrive sur leur liste.... Il faut qu'à la fin de la campagne il ait mérité une épaulette de sous-lieutenant, afin de faire honneur à son maître... Allez, mes enfans...

« Je dois me hâter de rassurer les dames qui m'écoutent, sur un point assez délicat, dit en souriant l'illustre conteur : je suis sûr que plus d'une d'entre elles est déjà quelque peu scandalisée d'une communauté de campement entre le capitaine Armand et le volontaire Alfred.... mais je prie mes scrupuleuses auditrices de croire que j'y avais songé..... Léonora faisait dresser chaque soir une tente près de celle du capitaine, et leur communauté cessait durant la nuit.

« Armand s'attacha promptement à son élève, dont l'esprit cultivé, les prévenances affectueuses et la soumission méritaient, en effet, toute la bienveillance du capitaine... Ce qui s'est passé depuis m'a fait connaître dans le caractère corse

des ressources que je n'y avais point encore remarquées : ce frein imposé aux passions impétueuses de Léonora, pendant un espace de temps assez long; ce calme apparent d'une ame où bouillait la plus ardente exaltation, me semblent encore un phénomène inexplicable....

« Alfred, après quinze jours de vie commune, était devenu le confident du capitaine : il lui parlait, dans le tête-à-tête du campement, des plaisirs dont il avait joui, des privations qui maintenant y succédaient...

— Point de femmes, mon cher Alfred, disait-il un soir que, sans trop de précautions, il se déshabillait devant son élève... point de femmes sous un ciel de feu; ou du moins seulement de ces créatures qui n'ont à nous offrir que leur sexe, bien matériel, bien épais; et jamais ces gentillesses d'esprit, ces jolies spéculations de cœur, qui décorent délicieusement le commerce des amours... Ah! mon ami, quelle lacune dans la vie... Mais peut-être, ajouta P***, je vous parle grec... vous êtes bien jeune encore pour me comprendre... A propos, avez-vous connu des femmes?

— Une seule, capitaine.

— C'est déjà quelque chose.... Hé bien, que pensez-vous des relations d'un sexe avec l'autre? que vous ont-elles fait éprouver?..

— Mais, capitaine...

— Allons, Alfred, que diable! vous n'êtes plus à l'école centrale, sous la férule d'un pédagogue; vous voilà sous la tente, et votre professeur actuel doit sonder à fond ce cœur, qu'il est chargé d'initier aux puissantes émotions des camps... Avez-vous éprouvé, dans les bras d'une femme, ce délire indicible, cet orage de volupté dont rien au monde ne peut donner l'idée que lui-même.

— Je ne sais... je n'ose... en vérité, capitaine, je ne sais que vous dire, répondit Alfred, rouge comme une grenade, et dont les yeux étaient en ce moment baissés par un double motif...

— Enfant, reprit Armand... allons, je cesse de vous interroger; vous, cessez de rougir comme une jeune fille... Je vois que l'unique femme que vous avez connue ne vous en a pas beaucoup appris... Hé bien, sous ce rapport

aussi, je ferai votre éducation... Car, il faut que vous le sachiez, l'amour théorique et pratique est une partie essentielle de la science de l'officier français.

— A cet égard, répondit Léonora un peu enhardie, le capitaine est, à ce que je vois, un homme d'expérience.

— Hélas! oui, mon cher Alfred.

— Pourquoi cette exclamation de regret?

— J'ai été bien heureux par les femmes... mais aussi que j'en ai souffert!.. Deux passions véritables ont rempli mon cœur, et chacune d'elles a produit un chagrin amer...

— Ah! confiez-moi le secret de vos peines, capitaine, qui sait? peut-être pourrai-je les adoucir....

— Impossible, cher Alfred; ces deux plaies de mon cœur saigneront toute ma vie... la première au moins, car l'autre aurait dû m'atteindre superficiellement : l'infidélité d'une femme en Italie est chose si commune! En vérité, je ne sais comment j'avais pu compter un instant sur la constance de cette princesse de Verberoni... Mais Léonora!...

— Hé bien?.. Léonora, s'écria le faux Alfred avec une imprudence qui l'eût trahi, si P*** eût alors tourné les yeux vers lui, ou plutôt vers elle.

— Léonora, mon ami, je l'adorais..... Mais écoutez la plus horrible chose qui jamais se soit produite comme épisode d'une histoire d'amour. Mon ame tout entière s'épanchait dans un aveu auquel son cœur répondait.... je le croyais du moins... car je le sentais battre sur ma poitrine... En ce moment... frémissez Alfred, frémissez! en ce moment, un assassin, armé par elle, s'élança sur moi pour me donner la mort....

— C'est impossible, Monsieur.

— Je conçois votre incrédulité, mon jeune ami.... Pourtant ce que je vous dis n'est que trop vrai.... mon amante était Corse; elle obéissait à la *vendetta*.

— Mais cet amour qu'elle vous exprimait, dites-vous, avec tant d'abandon!...

— Atroce comédie! Elle avait fait plus, Alfred : dix jours avant son attentat, elle

m'avait sauvé du poignard d'un bravo, à Vérone.

— Comment expliquez-vous donc une telle contradiction? dit Alfred d'une voix éteinte.

— Comment je l'explique, Alfred ? Léonora, l'infâme Léonora voulait voir couler mon sang, après s'être repue des transports de mon amour... l'assassin a seulement paru trop tôt... J'aurais pu l'immoler, cette femme; mais je savais qu'un profond mépris me vengerait mieux d'elle... Alfred... je lui ai fait boire à longs traits ce mépris... elle en a épuisé la coupe amère...

— Tu l'as dit, vil calomniateur! s'écria la jeune Corse en faisant briller un poignard... mais la vengeance de Léonora sera d'un effet plus sûr encore que la tienne.

« A ces mots, elle frappa assez légèrement au côté le capitaine Armand qui, stupéfié et réduit au mutisme par une subite reconnaissance de Léonora, ne songea ni à se mettre en défense ni à crier... Puis, jetant sur une table un paquet cacheté, elle s'élança hors de la tente, et disparut dans l'espace ténébreux du désert.

« Le capitaine appela enfin à son secours; mais il était difficile de réveiller des hommes sur lesquels pesait un sommeil réparateur, après une marche ardente et pénible à travers les sables de la Syrie. Une demi-heure se passa avant que quelques cavaliers pussent être à cheval... Il fut impossible de rejoindre la fugitive; vous le comprendrez sans peine, continua le premier consul, en apprenant que, depuis notre départ du Caire, une caravane de douze Arabes à cheval, conduisant un treizième coursier pour Léonora, suivait l'armée, marchant à une demi-lieue sur sa gauche; et que, chaque soir, ces cavaliers se rapprochaient jusqu'à cent pas de nos colonnes. La jeune Corse, à qui cette caravane obéissait, avait déjà franchi deux lieues de désert avant que nos cavaliers fussent en selle.

« Cependant l'alarme s'était répandue dans le camp; on m'apprit qu'Armand venait d'être poignardé par le volontaire Alfred. Je fus désespéré de cette catastrophe, que j'avais facilitée sans m'en douter... je courus à la tente du capitaine, auprès duquel je me répandis en

témoignages du plus vif regret, après lui avoir raconté mon entrevue des ruines avec Léonora.

— Vous deviez être trompé par cette femme cruelle, répondit P***; tout autre à votre place, mon général, eût agi comme vous l'avez fait.... Du reste, je ne conçois rien à sa conduite : elle m'a frappé très-légèrement; je n'ai qu'une simple égratignure au côté, et j'ai pu me convaincre qu'elle ne voulait pas me blesser grièvement...

— Avez-vous lu la lettre qu'elle a, dites-vous, laissée en fuyant? demandai-je au blessé.

— Non, mon général, je l'avais oubliée.

— Voyons ce qu'elle ose écrire, m'écriai-je en brisant le cachet; et je lus à haute voix...

« Je vous aimais, Armand, que dis-je? je « vous adorais... En vous perdant, par suite « de votre indigne erreur, je ne pus conser- « ver ma raison... vous l'avez su... Avec cette « raison, dont j'ai cruellement regretté le re- « tour, je retrouvai l'invincible passion qui « m'entraînait sur vos traces, malgré votre in- « juste fureur. Cette fureur était fondée sur

« une erreur si peu vraisemblable, que j'espé-
« rai la voir cesser... Je vous revis au théâtre
« de Venise... j'apparus devant vous pâle, les
« traits flétris, le regard éteint par les souffran-
« ces que vous m'aviez causées.... Ce témoi-
« gnage frappant ne vous toucha point : non
« content de m'offrir le spectacle de votre in-
« constance, vous fîtes de moi l'objet de vos
« sarcasmes, de votre ironie, avec une femme
« impudique... Puis, pour dernier trait d'a-
« trocité, vous m'accablâtes de ce mépris dé-
« daigneux, qui tache à jamais la réputation
« lorsqu'il est public, et il l'était...

« Ah ! ce fut un coup de foudre qui tua su-
« bitement mon amour... J'étais entrée au
« théâtre votre amante ; j'en sortis votre plus
« cruelle ennemie... à huit heures, j'aurais
« donné ma vie pour vous; à neuf, j'avais soif
« de tout votre sang...

« Depuis lors, Armand, deux années se sont
« écoulées : longue période d'horrible martyre,
« durant laquelle tous les serpens de la haine
« et de la vengeance me dévoraient le cœur...
« Enfin, j'ai trouvé l'occasion de satisfaire ces

« deux passions ardentes... Plus clémente que « vous, cependant, je n'ai voulu vous imposer « que trois mois au plus de souffrance... le « temps de vous repentir et de faire amende « honorable du jugement calomniateur que « vous avez porté sur moi... Le poignard avec « lequel je vous ai frappé est.....

« Ici j'interrompis la lecture que j'avais faite à haute voix, et, froissant le papier dans ma main, je dis :

— Le reste de cet écrit est insignifiant.

— Mon général, répondit Armand, je serais cependant bien aise d'en entendre la lecture jusqu'au bout... vous me cachez quelque chose.

— Absolument rien, mon cher capitaine, repris-je avec un sourire laborieux; et je crois parfaitement inutile de conserver ce papier, qui ne ferait que retarder votre guérison, en vous aigrissant davantage..... J'avais lu :

« Le poignard avec lequel je vous ai frappé « est empoisonné... Il vous reste trois mois à « vivre... au delà de ce temps, nulle puissance « ne pourra ajouter un jour à votre existence...

« Mais j'ai souffert deux ans... ma clémence est « évidente.

« En effet, le capitaine Armand expira, dans le plus déplorable marasme, après trois mois d'agonie...

« Nous apprîmes, plus tard, par des prisonniers anglais, que Léonora était passée en Angleterre sur un de leurs vaisseaux... J'ai su depuis qu'une flamme ardente s'était rallumée dans son cœur, pour cet Armand P*** qu'elle avait sacrifié à sa haine... Chaque nuit elle le voyait; elle s'entretenait avec cette ombre d'un homme adoré, puis haï avec fureur, puis aimé encore avec frénésie... Enfin, un matin, aux premières lueurs de l'aurore, à cette heure où le premier chant du coq avertit les hôtes de la tombe qu'il est temps de quitter la demeure de vivans, Léonora, voyant le fantôme de sa victime, de son amant, s'évanouir devant elle, s'écria : Armand P***, attends-moi, je te suis... nous nous aimerons dans l'éternité... Il n'y a plus de *vendetta* au delà de la vie... Et soudain elle se frappa, jusqu'au fond du cœur, avec le poi-

gnard teint du sang qu'elle avait versé dans le désert.»

Ici le premier consul, qui venait de raconter avec toutes les intonations de la poésie et du drame, en marchant à grands pas, selon sa coutume, s'arrêta tout court, et jeta sur ses auditeurs un long regard d'interrogation. Il avait produit la sensation puissante qu'il se plaisait à exciter : l'effroi se peignait sur tous les visages.... Un morne silence succédait à son récit : silence résultant d'une forte compression de facultés, d'une absorption entière des puissances de l'ame.

Enfin, le colonel Rapp, militaire aux allures, aux locutions libres et franches, se prit à dire résolument :

— Mon général, est-ce que cette histoire-là est vraie dans tous ses détails?

— Certainement, répondit l'illustre conteur avec un sourire qui signifiait : n'en croyez rien...

— Hé bien, mon général, reprit l'aide-de-camp du premier consul, vous pouvez vous flatter d'être un romancier fini.

— Tant mieux, colonel... qui sait? ce sera peut-être une ressource pour l'avenir.

Si Napoléon n'eut qu'à moitié raison, quant à lui, dans cette dernière réponse, on sait que bon nombre des petits hommes qu'il avait fait grands ont, après sa chute, composé des romans qui ne valaient pas les siens.

FIN DU PREMIER VOLUME.